John Carter Brown
Library
Brown University

VOYAGE
DE LA
TERRE AUSTRALE
PAR Mr. SADEUR.

AVEC SES AVANTURES dans la découverte de ce pays juſques icy inconnu & les particularités du ſejour qu'il y fit pendant trente-cinq ans & ſon retour.

CONTENANT

LES COUTUMES ET LES MOEURS *Des Auſtraliens, leurs Religions, leurs Exercices, leurs études, leurs guerres, les animaux particuliers de ce pays & toutes les raretés curieuſes qui s'y trouvent.*

A LYON,
hez JEAN-BAPT. & NICOLAS DE VILLE, ruë Merciere, à la Sçience.

M. DC. XCV.

AV LECTEVR.

L'Homme ne porte aucun caractere plus naturel, que le desir de penetrer dans ce qu'on estime difficil, & de comprendre ce qui paroit à plusieurs inaccessible. Il est né avec cette passion, & il en donne autant de preuves, qu'il entreprend de nouveaux desseins. Il veut même monter dans les Cieux : & non contents de raisonner & discourir des qualitez des étoiles, il s'éforce d'approfondir dans les secrets de la Divinité. Cette consideration oblige plusieurs personnes de s'étonner, quand elles font reflexion, qu'on ne cesse depuis quatre ou cinq cens ans de proposer une terre Australe inconnuë: sans qu'aucun jusqu'ici ait fait paroître son cou-

rage & ſes ſoins, pour la rendre connuë.

Il eſt vray que Magellan a conſervé quelque tems la gloire de l'avoir découverte, l'an 1520. *ſous le nom de* terre del fuego : *mais les Hollandois lui ont eſlevé cét honneur, en nous aſſeurant qu'il n'avoit veu que certaines Iſles, qui ſont pluſtôt des dépendances de l'Amerique, que des ſuites de la Terre Auſtrale. Pluſieurs croyent que le ſieur de Gonneville François pourroit avec juſtice s'attribuer cét avantage, puis qu'ayant équippé un vaiſſeau à Honfleur, & levé l'Ancre le* 12. *Iuin de l'an* 1603, *il arriva heureuſement au Cap de bon Eſperance : où perdant ſa route à cauſe d'vne furieuſe tempête, il fut jetté ſur une mer inconnüe, & enſuite contre des côtes Auſtrales : où ayant demeuré ſix mois, il prit la reſolution de retourner en France : & en*

amena

mena un jeunc homme qu'il qualifioit fils d'un Roy de ces Quartiers.

C'eſt ce qu'il dit : mais comme il ne marque aucune particularité de l'aſſiete, ni de l'étenduë de ce pays : on ne peut aſſeoir aucun jugement ſolide ſur ſa relation. Marc Paul Venetien fit davantage long-temps auparavant, ſi nous voulons nous arreſter à ſon rapport ; puis qu'il découvrit à l'oppoſite de la Grande Iava la Province de Boeach *qu'il qualifie plene de richeſſes ; le Royaume de Maletur abondant en épiceries ; l'Iſle de* Petan *remplie d'arbres aromatiques, & une autre Iſle qu'il nomma petite* Iava. *Mais les Hollandois, qui ont un commerce ordinaire en la Grande Iava, nous aſſeurent que toute cette découverte n'eſt que de pluſieurs Iſles, & non du Continent de la terre Auſtrale. Cela eſt d'autant plus recevable que Fernandes Galego*

écrit, qui ayant parcouru toute cette vaſte mer, depuis le détroit de Magellan juſqu'aux Molucques ; il trouva une belle ſuite d'Iſles, qu'il en conta juſques à mille & ſoixante & dix.

Tous ces debats & toutes ces oppoſitions de perſonnes d'ailleurs fort celebres, donnent beaucoup de poids à la propoſition de Monſieur de Ranty en ſon Introducteur à la Coſmographie, que perſonne n'a ſceu juſqu'ici ce que c'eſtoit que la terre Auſtrale, ni même ſi elle eſtoit habitée.

Il eſt vrai que comparant la relation de Fernandez de Quir Portugais, avec la deſcription qui doit ſuivre, on eſt obligé d'avoüer que, ſi quelqu'un en eſt approché, cet honneur lui eſt deu privativement à tous ſes devanciers.

Nous trouvons dans ſa huitiéme Requeſte à ſa Majeſté Catolique, que dans les découvertes qu'il fit l'an 1610. *il*

vid

vid des pays dans la terre Australe, qui surpassent l'Espagne en fertilité : où les habitans sont en grand nombre, d'vne humeur gaye, affable & aimable, d'vn naturel plein de reconnoissance, d'vn port grave, d'vn corps plus gros & plus long que les nôtres, d'une santé ferme & de longue vie, d'une adresse admirable à faire quantité d'ouvrages, & particulierement des parterres, des barques & des draps. Louys Paëz de Torrés estoit Admiral de la même flotte, & il confirma le rapport de Quir au Conseil d'Espagne, ajoutant que ces contrées sont d'un air si sain & si conforme au temperament de l'homme : qu'on y couche à platte terre sans aucune incommodité, & que ses soldats & lui-même y dormoient indifferemment au Soleil & à la Lune avec plaisir ; que les fruits y sont si nourrissans & si excellens, qu'ils suffisent seuls à la

nourriture ; qu'on y boit d'une liqueur plus agreable que nos vins ; qu'on ne ſçait ce que c'eſt que l'uſage des habits, que les ſciences naturelles y ſont en grande eſtime. Voila le racourci des rapports de ces deux perſonnages, dont la memoire ne peut eſtre que glorieuſe: & la ſuite fera voir que, s'ils n'ont pas parcouru ces vaſtes pays, ils en ont approché de fort prés. Ce n'eſt cependant qu'vn leger crayon, qui altere plus qu'il ne ſatisfait : puis qu'ils ne particulariſent rien.

Le beau jour de ces ombrages étoit reſervé au regne de Louys le Redouté & le triomphant, afin que ſi deux terres fermes ne ſuffiſent pas à ſes Conquêtes, il ait l'avantage d'en connoître une troiſiéme mieux ſituée & incomparablement plus reglée que les autres. On diſputera peut eſtre du pays à qui nous avons l'obligation de ces riches lumie-

res:

es, & l'Espagne pretendra se les attribuer : parce que nôtre Autheur doit son education au Portugal. Mais puisque le fruit appartient à l'arbre qui l'a porté, & que son pere & sa mere ont été François : nous pouvons asseurer que cét avantage appartient à la France.

Et certes les connoissances si rares & si éclatantes qu'il nous donne, ne doivent avoir aucune autre origine, qu'une nation qui éclatte plus que jamais sur toute la terre. I'avoüe que si je ne n'étois trouvé à Livorgne l'an 1661. au temps de son debarquement, ses memoires seroient tombez en des mains étrangeres, qui lui auroient ravi sans doute cette gloire. Mais le bon-heur, qui l'accompagne toujours, aussi bien que la generosité, ne pouvant souffrir cette injustice, me conduisit d'une façon assez particuliere, pour empêcher cét inconvenient.

I'estois sur le port, quand le vaisseau qui l'avoit apporté de Madagascar y moüilla l'ancre. On debarqua avec quelque precipitation, comme c'est l'ordinaire apres de si longs voyages: ce qui fit que nôtre Autheur affoibli sans doute des incommoditez que cause vn chemin de trois ou quatre mille lieuës, passant sur la planche, glissa & tomba dans l'eau, avec une petite valise qu'il portoit. Ce bon homme se noyoit malheureusement au port, sans qu'on fit aucune diligence pour le sauver. I'y courus touché de pitié, & je trouvai le moyen de lui tendre une perche, à la faveur de laquelle il évita le naufrage. Etant sorti de l'eau, & m'ayant têmoigné beaucoup de reconnoissance, plustost par ses gestes que par ses paroles, il me fit connoître qu'il étoit denué de tout secours en ce monde, & qu'il voudroit avoir le tems de me faire le recit de sa fortune.

fortune. La douceur de son visage, & la bonne grace de ses façons de faire me donnerent de la tendresse pour lui : & bien que ie fusse Etranger, je le conduisis en mon logis, & fis ce que doit un Chrêtien en cette occasion. A peine eut il changé d'habit & pris quelque nourriture, que deux Mariniers m'aborderent & me demanderent quinze pistoles, tant pour son port que pour sa subsistance depuis Madagascar. Ie voulus les satisfaire de paroles : mais comme je n'avançois rien, j'allai trouver le Capitaine du vaisseau, qui me receut avec quelque courtoisie, à cause qu'il estoit François, & qui eut pitié de ce pauvre Voyageur, m'asseurant qu'il lui avoit donné beaucoup de lumiere de la terre Australe pendant le voyage. Etant de retour au logis, j'apperceus que ce bon vieillard étoit baigné dans ses larmes ; & je fis mon possible pour le

conſoler. Il me repeta pluſieurs fois, qu'il croyoit que j'étois ſon Ange, & que Dieu m'avoit envoyé pour le ſecourir. Ie le priai inſtamment de s'acquiter de ſes promeſſes, & il entra en diſcours de ſes avantures avec une naïveté que j'admirois. Il parla preſque deux heures entieres en Latin: & je prenois tant de ſatisfaction à l'entendre: que le temps ne me paroiſſoit rien. Ie vis cependant qu'il ſe laſſoit, & preferant ſa ſanté à mon contentement, je ſouhaitois qu'il interrompit ſon hiſtoire. Ie voudrois, *âjouta-t'il*, pouvoir achever maintenant ce que je deſire vous communiquer. Ie ne crois pas que nous puiſſions trouver d'autres occaſions. Ie ſens bien que je ſuis enfin au bout de ma fuſée, & en verité je trouve qu'elle a été bien longue & bien penible. *Ie tâtai ſon poulx, & j'y recon-*

nus

us beaucoup d'alteration, ce qui m'o-
bligea de le faire cesser de parler, &
le le prier de prendre du repos. Le
our suivant, je connus qu'il estoit effe-
ctivement malade, & ayant fait venir
e Medecin, il lui ordonna une seignée,
u'il ne voulut point accepter, disant,
ue c'estoit un remede inutile, & qu'il
toit à la fin de sa vie. La fiévre re-
doublant sur le soir, il fit ce que doit fai-
e un Chrêtien pour se preparer au
rand voyage de l'eternité. Le len-
demain qui estoit le 25. de Mars &
e jour de l'Incarnation du Fils de
Dieu, il m'appella vers les trois heu-
res du matin, & me dit qu'il êtoit sur
e point de quitter ce Monde; il me re-
nercia fort affectueusement de mes
oins: & m'ayant prié d'ouvrir sa vali-
e, j'y trouvai une espece de livre fait
de fueilles, long de demi pied, large de
ix doits, & épais de deux: c'estoit un

recueil de ſes avantures écrit en Latin, partie à Crin dans la terre Auſtrale, partie à Madagaſcar. Il y avoit encore quatre petits rouleaux chacun de deux aûnes de longueur, & d'un pied de largeur, d'vn ouvrage fort delicat, & qui auroit eu du luſtre ſi l'eau ne l'eut pas terni.

C'eſt ce qu'il m'offrit de fort bonne grace en la preſence de nôtre hôte, me priant à même temps d'avoir le ſoin de le ſatisfaire, & de faire les frais de ſa ſepulture. A peine eut-il achevé ce diſcours, qu'il me preſenta la main: & comme il me la ſerroit d'une façon extraordinaire, j'apperceus qu'il rendoit les derniers ſoûpirs. On ne tarda pas d'avertir le Gouverneur qu'un Etranger étoit mort, & qu'il avoit laiſſé des pieces rares & precieuſes en mourant. Ie fus donc obligé de les lui porter: & comme il menaçoit de les faire con-

fiſquer

ſquer pour ſon Alteſſe, je les quittai à
a reſerve du livre qui me coûta la dé-
enſe du Deffunt. Ie l'ai leu, bien qu'a-
ec beaucoup de peine, à cauſe des ta-
hes que l'eau de la mer y avoient cau-
es: & je l'ai gardé 15. ans entiers com-
e un threſor ineſtimable. Enfin je me
is determiné de le donner au Public:
arce qu'en découvrant une infinité de
rais de la divine Sageſſe, il nous oblige
' en admirer la conduite, & donne de
a confuſion à ceux qui ſe diſant Chrê-
iens, & aſſiſtez tres-particulierement
de la grace, vivent pis que des Bêtes:
endant que des Payens fondez ſeule-
nent ſur des lumieres naturelles, font
aroître plus de vertus, que les plus Re-
ormez ne font profeſſion d'en garder.
e ſçay bien que ceux qui veulent meſu-
er la Toute puiſſance avec les bornes
de leurs imaginations, ne regarderont
ette piece que comme une fiction faite

à plaisir : mais il n'est pas juste de flater leur vanité, en épargnant des veritez qui doivent edifier toute l'Europe. Il ne faut avoir qu'une legere teinture de la raison, pour être persuadé que n'y ayant rien d'impossible en toute cette piece, on est au moins obligé de suspendre son jugement, sur ce qui est en effet. Au reste je me suis attaché à la suite du Discours de nostre Autheur, autant que sa phrase l'a pû permettre. I'en ay seulement détaché la plus part des matieres purement Philosophiques, afin de rendre son Histoire plus pure & plus divertissante. Ce n'est pas que je pretende les refuser au public ; mais je me suis imaginé que si j'en faisois un traité particulier, on jugeroit mieux des grandes lumieres dont joüissent les Australiens, par rapport aux tenebres dont nos esprits sont enveloppez.

TABLE

TABLE
DES CHAPITRES
DE CE LIVRE.

Ch. 1. *DE la naissance de Sadeur, & de son éducation.*

Ch. 2. *Du voyage de Sadeur au Royaume de Congo.*

Ch. 3. *Des accidens qui conduisirent Sadeur en la terre Australe.*

Ch. 4. *Description de la terre Australe, la Carte Geographique de la terre Australe.*

Ch. 5. *De la constitution des Australiens & de leur Coûtumes.*

Ch. 6. *De la Religion des Australiēs.*

Ch. 7. *Des sentimens des Australiens sur cette vie.*
Ch. 8. *Des Exercices des Australiens.*
Ch. 9. *De la Langue Australienne & des études de ce pays.*
Ch. 10. *Des animaux de la terre Australe.*
Ch. 11. *Des raretez utiles à l'Europe qui se trouvent dans le pays Australe.*
Ch. 12. *Des Guerres ordinaires des Australiens.*
Ch. 13. *Du retour de Sadeur jusques à l'Isle de Madagascar.*
Ch. 14. *Du sejour de Sadeur en l'Isle de Madagascar.*

CHAP.

CHAPITRE I.

e la naiſſance de Sadeur, & de ſon Education.

Comme il m'eſt impoſſible de faire reflexion ſur toutes les avantures de ma vie, ſans admirer la divine Conduite r ſes creatures : I'ai crû que j'en devois ire un recueil, & en marquer toutes les articularitez plus conſiderables. Et bien ue je ne connoiſſe aucun moyen d'en ouvoir edifier mon païs, puis que je e vois aucune apparence d'y retourner: e trouve à propos de les reduire par é- it pour ma ſatisfaction particuliere, afin e les repaſſer plus ſouvent par ma me- oire : pour benir mon adorable Con- ucteur, & lui rendre de continuelles ctions de graces.

I'ai receu un memoire d'vn P. Ieſuite

de Lisbonne en portugal, lors que j'
tois à Villafranca qui contient ma nai
sance & ses suites, comme je vais le
décrire.

Mon pere s'appelloit Iaques Sadeur
& ma mere Guillemette Ottin, l'vn &
l'autre de Châtillon sur Bar du ressort d
Rhetel en Champagne province d
France. Mon pere connoissoit plusieur
secrets dans les Mathematiques, plustô
de nature, que par étude ou par l'assi
stance de quelque Maître.

Il excelloit particulierement aux in
ventions pour faciliter le transport des
gros fardeaux. Monsieur De Vanre, qu
avoit alors quelque intendance sur la
Marine l'ayant connu, l'attira à Bour
deau, & de Bourdeau aux Indes occi
dentales avec des promesses qui eurent
autant d'effet, qu'il le crut necessaire à
son service.

Ma mere qui l'avoit suivi, le pressa de
retourner apres neuf ou dix mois de se
jour au port Royal, & s'étant embar
quée le 25. Avril 1603. Elle me mit au
monde 15. jours apres son embarque
ment.

ent. Monſieur De Sare qui étoit Ca-
itaine du vaiſſeau, voulut être mon Par-
in : & on trouva à propos de me nom-
er Nicolas, parce que j'eſtois né ſur
s eaux, où ce ſaint eſt particulierement
voqué. I'ay donc eſté conceu dans
Amerique, & je ſuis né ſur l'Ocean,
eſage trop aſſeuré de ce que je devois
re vn jour. Le voyage fut heureux
ans toutes les routes qu'on eſtime dan-
ereuſes : juſques à ce que voyant les
ôtes d'Aquitaine, vne tempête impre-
euë ſecoüa ſi furieuſement le vaiſſeau :
'elle le jettât contre les côtes d'Eſpa-
ne, & le fit echouer proche le Cap de
e terræ en la province de Gallice, a-
ec la perte de mon pere & de ma mere.
e même memoire porte comme ma
ere voyant que le navire faiſoit eau de
ute part, me leva de mon berceau, &
'embraſſant d'vne extreme tendreſſe, dit
vec deux ruiſſeaux de larmes: *ah, mon cher*
nfant, t'ay-je fait ſur les eaux, pour te voir
ſſi toſt être englouti des memes eaux : au
oins auray je la conſolation de perir avec
y. Elle n'avoit point achevé cette

plainte, qu'vn flot plus impetueux q
les autres enfonçant le vaisseau, la jet
assez loin de mon pere. Ce fut en cet
extremité qu'vn chacun connut qu'o
n'estime rien de plus cher que la conse
vation de sa vie. Il n'y eut que mes parei
qui me preferant à leurs propres perso
nes, s'exposerent au danger evident d
perir pour tâcher de me conserver. L'a
mour de ma mere fit qu'elle ne me quit
ta point, & que me levant sans cesse d
ses bras sur les eaux, elle en fut enfin suf
foquée. Le courage que mon pere fi
paroitre en cette occasion fut assez parti
culier : puis que s'oubliant de soy-mé
me, au lieu de se porter vers le bord
comme les autres, il vint à nous à l
mercy des ondes : & embrassant ma me
re, qui me soulevoit encore, nous tira à
la rive & nous mit sur le sable. Mais soit
qu'il épuisa entierement ses forces en
cette action : soit qu'il crû que nous fus
sions sans vie, il tomba evanoüi en me
tenant entre ses bras. Bien que tous les
Particuliers fussẽt alors fort embaraſſez.
Il n'y en eut pas vn qui ne considerat ce
specta-

e&acle,& qui n'en fut étõné, plusieurs
ême coururent pour nous soulager.
omme on reconnut que j'avois enco-
du souffle, on m'arracha des bras de
on pere, & on m'etendit aupres du
que les habitans avoient allumé par
mpassion. On ne trouva aucune mar-
e de vie en ma mere: & l'ayant exposé
elque temps au feu, on fut persuadé
'elle ne demandoit plus que la terre.
ux qui avoient plus particulierement
nnu mon pere, le deploroient avec
cris qui tiroient les larmes des natu-
du pays. *O homme d'eternelle memoi-*
disoient les vns, *ô cœur trop genereux!*
-il que tu meurs pour avoir voulu sau-
la vie à ta famille! *Ah*, disoient les
res, *a t'on jamais ouï parler d'vne pa-*
le tragedie? vne mere s'expose pour son
nt: vn pere s'expose pour la mere: &
s ces courages se terminent à ne voir que
morts. Ie ne sçais si tant de cris rendi-
t quelque sentiment à ce bon hom-
: mais on apperceut qu'il ouvrit dou-
ment les yeux, & on ouït qu'il dit d'v-
voix foible & languissante, *où es-tu*

chere Amie ? Ce discours qui n'estoit p
attendu, surprit l'assemblée : & comm
on ne luy répondit pas assez prompt
ment, il âjouta, *mourons donc tous tro*
ensemble. Ce sont les dernieres parol
qu'il prononça, apres quoy il ferma l
yeux à cette vie. On dit qu'il s'étoit
gnalé en plusieurs choses dans ce voy
ge : mais il tira l'admiration de tout
monde en cette extremité. Pendant qu
poussoit les derniers soupirs ; je donno
plusieurs marques de vie : & on m'a d
que quelques vns de la compagnie auo
ent peine de me voir sans indignatio
Pauvre rejetton, disoient-ils, *que peux*
tu devenir ? peux-tu avoir quelque bo
heur en ce monde, étant la cause si funeste
la mort de ceux qui t'ont donné la vie
Quelques vns pensoient que je ne pou
vois survivre, parce que mon pere m'a
voit demandé en mourant. Mais ce n'
toit que des paroles, qui n'avoient poi
d'autre fondement qu'vne vaine imagi
nation. Ie ne faisois que commence
vne tragedie, qui dure deja depuis cin
quante cinq ans, avec tant & de si

cataſtrophes, qu'on ne les ſçauroit croi-
te, quand je les pourrois toutes racon-
er. La chaleur du feu me donna aſſez de
vigueur pour me plaindre, & pleurer
d'vn accent qui fit connoître que j'étois
ors des priſes de la mort.

Vn naturel du pays ſavoit ſuffiſam-
nent de François pour entendre ce qui
e paſſoit : & le ſouvenir qu'il avoit d'vn
vnique qui luy étoit mort depuis peu, à
qui je reſſemblois en quelque choſe, l'o-
bligea de me demander. On repreſenta
à Monſieur de Sare que cette occaſion
étoit tres favorable, & qu'il ne la pou-
voit refuſer ſans s'embarraſſer & me met-
re en vn danger evident. Il m'accorda
donc pluſtôt par la neceſſité qui le con-
traignoit, que par aucune autre conſide-
ration. Cet homme me prit d'abord en
la place de ſon fils, & ſa femme ayant
oüy le recit de ce qui s'étoit paſſé, m'em-
braſſa & me receut d'vne extreme ten-
dreſſe. Monſieur de Sare & quelques vns
des plus qualifiez du vaiſſeau, connoiſ-
ſant qu'ils étoient aſſez proches de S.
Jaques, prirent la reſolution de le viſi-

ter : & ils y trouverent par bon-heur des marchands de connoissance pour s'equiper, & avoir le moyen de retourner honnétement à Oleron. Il ne tarda guaire apres son arrivée à faire le détail de ses avantures, & à décrire le naufrage qu'il avoit échappé. Mais sa femme fut quelque tems sans y faire reflexion : parce que la joye de revoir son mary delivré des dangers d'vn si long & d'vn si facheux voyage, divertissoit alors toutes les tendresses qu'elle fit paroître ensuite pour ma personne. Elle pria son mary quelque tems apres de luy repeter l'histoire de son naufrage: & elle ne pouvoit cesser d'admirer l'amour conjugal & paternel de mes parens, qui les avoit reduit à vne mort volontaire. Au lieu de concevoir de l'indignation pour ma chetive personne : elle me prit en telle affection, sur tout apres avoir appris que son mary étoit mon parrein, qu'elle le pressoit continuellement de trouver les moyens de me ravoir. Il s'embarqua donc environ vingt deux mois apres son retour, & il vint en quinze jours à Camarinas:

marinas : où il me trouva en tres bonne disposition ; aagé environ de 30. mois, chery également du pere & de la mere que je croyois mes parens. Ayant fait ouverture des raisons de sa venuë, & du dessein qu'il avoit de les satisfaire du tems qu'ils m'avoient gardé : ces bonnes gens s'offencerent fort, & se determinerent de ne me pas quitter. Monsieur de Sare alleguoit son droit de parrein, & l'espagnol insistoit sur sa donation & sur sa possession. La cause fut agitée devant la Iustice de Camarinas qui l'ayant decidé en faveur de mes nourriciers, Monsieur de Sare plus soldat, qu'homme de lettres se resolut, de peur d'avoir fait vn voyage à sa cõfusion, de m'enlever, & de fuir à la faveur du vent qui étoit alors favorable. Il entra brusquement avec vn valet dans la maison : & n'y voyant qu'vne servante qui me tenoit, il m'arracha de ses bras, & gagna la barque qui étoit disposée à faire voiles.

La crainte jointe à l'emotion suivie de mes cris, me reduisit à pâmer, & me causa vne fievre qui devoit être mortelle.

Mon nourricier averty & juſtement irrité de cet attentat, courut avec quelques vns de ſes amis au port, où étant & voyant que nous étions hors d'attaque, ils firent vne décharge qui donna occaſion à vn vaiſſeau portugais qui alloit au Sud de decharger vne volée de canons, avec tant de fatalité qu'vn boulet fracaſſa la planche de fleur d'eau de nôtre vaiſſeau, & le coula à fond, non ſans regret de cauſer la mort à des perſonnes qu'ils ne connoiſſoient pas. Ceux de la rade voyant cet accident fuïrent: & les Portugais envoyerent deux Chalouppes pour tacher de ſauver ceux qui periſſoient.

Toute leur diligence profita ſeulement de la vie d'vn valet qui ſavoit mieux nager que les autres : & comme je flottois ſur les eaux à la faveur de la paille du berceau où j'étois, il arriva auſſi que je fus recueillis. Ie fremis d'écrire ce qu'on ne ſçauroit lire ſans me conſiderer pis qu'vn vipereau : puis qu'il ſemble que je ne vivois que pour cauſer la mort à ceux qui travailloient davantage à me conſerver la vie. Les portugais craignant vn juſte

juſte reproche d'vn crime ſi dereglé, ſe mirent promptement en plene mer : & trouvant que j'avois encore de la vie bien que fort alterée, ils eurent pitié de moy, & me donnerent au ſoin d'vne matrone portugaiſe, qui ſe trouva dans le vaiſſeau. Elle têmoigna beaucoup de deſir de me ſervir juſqu'à ce qu'elle eut reconnu que j'êtois des deux ſexes, je veux dire, Hermaphrodite. Depuis cette connoiſſance cette femme conceut tant d'averſion de ma perſõne qu'à peine pouvoit elle me regarder : & comme ma fievre s'augmentoit beaucoup, ma mort êtoit inevitable ſans les ſoins particuliers du valet de Monſieur de Sare. On pourroit croire que Dieu ne l'avoit conſervé que pour me ſoulager, ſi j'avois êté vtile de quelque façon à ſon ſervice. Etant arrivé à Leiria, il me portoit de porte en porte: & me recommandoit avec autant de tendreſſe, que ſi j'euſſe é ſon enfant. Les portugais bien aiſes e s'être dechargez de nous pour pluieurs raiſons, partirent à l'inſceu de cet omme, qui êtant averti qu'il trouveroit

plus d'assistance au grand Hospital de Lisbonne que dans Leiria, se resolut de m'y porter. Il fut receu avec d'autant plus d'humanité, qu'on le reconnut François : mais à peine fut il en repos, qu'il se sentit saisi d'vne fievre mortelle, qui l'emporta au septiême entre les bras d'vn Iesuïte, auquel il communiqua toutes les particularitez que j'ay rapportées, & dont il me donna vn memoire 15. ans apres, comme j'ay dit. Le pauvre mourant au lieu de regretter son malheur, & de me detester comme en étant la cause : ne cessoit de me recommander à ceux qui l'assistoient, avec plus d'empressement, que si je luy eusse appartenu.

I'ay sceu que les P. Iesuïtes avertis de tous les maux dont j'avois été occasion jusques là, firent vne consulte fort serieuse de ce que je devois être; & que le resultat fut, qu'il falloit avoir vn soin particulier de connêtre mes inclinations, & de se comporter selon icelles. A peine eus je attint l'âge de cinq ans, qu'ils en connurent assez pour juger asseurément que je n'avois aucun mauvais penchant;

hant : & qu'il falloit plûtoſt attribuer
u hazard qu'à ma nature, les deſordres
ui avoient ſuivy de ma naiſſance. On
id que j'aimois la vie devote, & que ſi
on eſprit etoit cultivé, il ne promet-
oit rien de mediocre. Ils me preſente-
ent à la comteſſe de Villa-franca en ma
uitieme année, apres luy avoir fait le
ecit de mes triſtes avantures. Cette Da-
e qu'on pouvoit avec juſtice compa-
r aux plus illuſtres de toutes celles qui
ont precedée, me receut avec tant de
ndreſſe: qu'elle voulût qu'on me trai-
t & qu'on m'enſeignât comme le Com-
ſon fils âgé alors de neuf ans. Bien
ue je portaſſe les couleurs pendant 8.
ns, je n'avois autre obligation que cel-
de luy tenir compagnie en ſes études :
j'appris avec luy les langues Latine,
reeque, Françoiſe, Italienne, & les
incipes de l'Africaine ; la Geometrie,
Geographie, la Philoſophie & l'Hi-
oire d'Eſpagne avec la Chronologie.
a Comteſſe qui me têmoignoit les mê-
es affections, que ſi j'avois été de ſes
roches, apprenant que je ſervois beau-

co up aux progrés du Comte, voulut que je quittasse les couleurs entrant en Philosophie: & l'ayant achevée, on trouva bon de disposer le Comte à des theses publiques dans l'vniversité de Conimbre: où je fus obligé de haranguer à son honneur, & de donner ouverture à la dispute. Ie fus plus de quinze jours auparavant nôtre depart tellement agité & boulleversé en mon esprit, que je deschois visiblement. Tantôt le sang me glaçoit, comme si on me devoit bientost supplicier, & le cœur me palpitoit comme si j'eusse été sur le bord d'vn precipice: tantôt on me voyoit pâlir & incontinent aprés rougir. Ce qui m'étoit le plus fâcheux dans cette suitte d'accidens, c'est que tout le monde croyoit qu'ils n'étoient causez que de la crainte que j'avois de paroître en public. Ie ne dis rien des songes, des spectres & de mille cas semblables qui me menaçoiét sans cesse d'vne extreme desolation. Comme je sçûs que le Comte étoit resolu d'aller par mer: tout ce qu'on m'avoit dit des malheurs qui étoient ar-

rivez

rivez sur l'eau à ma consideration, se representa si fortement en ma memoire, que je croyois qu'il n'y avoit aucun milieu entre m'embarquer en sa compagnie & entre sa perte asseurée. Ie fis donc en sorte qu'on m'accordât que je ferois le voyage par terre avec vne partie de son train. Mais que les precautions servent de peu, pour combattre nostre destin ? Ce que je cherchois avec plus d'empressement pour eviter le mal dont j'étois menacé, fut justement ce qui me le rendit inevitable. Ie faisois tant d'Adieu quelque jours auparavant mon depart, qu'on m'estimoit ridicul : & la Comtesse me voyant pleurer à ses pieds, me traita de foible & d'effeminé. Le Comte avec qui j'étois familier comme avec mon frere, me dit vn jour, *Sadeur, nous voulez-vous quitter? vous n'êtes plus vous mêmes: qu'est-ce qui vous tourmente? Ie crois que vous roulez quelque dessein particulier dans vostre esprit ; la crainte de paroitre en public n'est pas capable de vous agiter d'vne telle force, que vous perdiez le sens commun.* Monsieur, luy dis-je, *si*

Dieu me fait la grace de retourner : j'auray sujet d'avoüer la foiblesse de mon esprit : mais accordez moy cette faveur de suspẽdre vostre Iugement jusqu'au retour. Cette réponse donna tant de surprise à ce jeune Seigneur: qu'il protesta, ou de ne me point quitter, ou que je ne ferois point le voyage. *Pour le voyage*, repondis je, *comme il s'agit de vostre honneur, je le feray, ou je mourray à la peine : pour vous accompagner sur l'eau, s'il n'étoit question que de ma vie, je l'abandonnerois avec plaisir : mais de souffrir que la vôtre soit exposée, je serois homme à trouver quelque extremité violente, plustôt que de vous obeyr.* Ce discours joint à l'affection qu'il avoit pour moy, fit qu'il ne dit plus rien, & nous partîmes le jour suivant. Il faut se souvenir que Philippe second roy de Castille ayant pris possession du royaume de Portugal l'an mille cinq cens quatre vingt & vn, éleva plusieurs Familles pour soûtenir cette illustre Conqueste avec plus de facilité. L'vne de celles qu'il rédit plus puissantes fut la Seigneurie de Villa-franca, non sans la jalousie de plus

lusieurs qui s'estimoient autant & plus qu'elle. Comme il est plus facile de conquerir des terres que des cœurs, plusieurs Portugais demeurerent si attachez à la famille de Bragance: qu'ils ne cherchoient que le moyen de secouër le joug des Castillans, & de couronner le Duc de cette maison. Bien que le pays fut entierement soumis à l'obeïssance des Rois d'Espagne, les revoltes secrettes des particuliers estoient fort frequentes: & la Mer n'estoit pas sans Ecumeurs, qui faisoient voir en toutes les rencontres, qu'ils avoient de l'aversion pour la domination espagnole, & qu'ils ne pouvoient supporter ses creatures. On sceut l'embarquement du comte, qui fut le 15. May de l'an 1623. & deux vaisseaux partisans de Bragance se resolurent de l'enlever. Ils attaquerent à cet effet deux voiles qui l'escortoient, vers les côtes de Tomar: mais elles soûtinrent leur choc avec tant de vigueur: que l'attaque ne fut qu'à leur confusion, & à la gloire du comte. Ie suivois de loin avec le train qui étoit par terre: & je n'apperçeus aucune chose

de ce qui s'estoit passé : jusques à ce que ces injustes ennemis nous distinguant par les couleurs éclatantes du Comte, mirent à terre vne trentaine de mousquetaires qui firent leur decharges d'vne embuscade, & tuerent vn Page, deux Valets & ma monture. Le reste estant incapable de se defendre prit la fuite au grand galop, & ces inhumains pis que loups carnaciers, m'ayant tiré avec beaucoup de precipitation dans leurs vaisseaux, gagnerent la plene Mer.

CHAPITRE II.

Du voyage de Monsieur Sadeur au Royaume de Congo.

IL est bien vray de dire que c'est à l'homme de proposer, & qu'il n'appartiét qu'a Dieu de disposer. Ie croyois qu'allant par terre, j'eviterois les dangers de la mer: & la mer s'il faut ainsi dire, me vint trouver sur la terre, & me reduisit à tous les malheurs que je m'efforçois de fuïr.

ïr. Les Pyrates ne furent pas long-
ems en plene mer, qu'elle s'enfla terri-
lement & devint si orageuse : que le
Maîtres pilotes desespererent de pouvoir
échapper. Le Mats de nostre vaisseau ne
arda point à estre brisé, le gouvernail se
endit, & le navire faisoit eau de toute
art. Nous demeurâmes pres de 24. heu-
es boulle versez à la mercy des vagues, ti-
ant jour & nuit à six grandes pompes:
usqu'à ce qu'estant accablez du travail,
'eau gagna enfin le dessus, & coula le
avire à fõd. Ie me trouvay par je ne sçais
uelle rencontre, proche de la porte de
a chambre du Capitaine qui se souleva,
& commença à flotter. Comme je perissois, je m'y attachay plutôt par vn effort naturel, que par aucun raisonnement ou par quelque conduite. Ie ne puis dire le tems que je restay de la sorte, parce que j'étois troublé, & sans aucun jugement. Seulement, diray-je, que je fus apperceu à la faveur de la lune, d'vn vaisseau qui voguoit vers le Sud, & qui détacha vne chalouppe pour reconnoître ce que ie pouvois être. Etant as-

seurez que i'étois vn homme qui periſſoit, on me tira & porta au vaiſſeau. A peine fus-ie rentré en moy meſme, qu'on me prit pour vn portugais, & on ne tarda pas à connêtre qu'on m'avoit veu à Liſbonne, & que i'étois au ſervice de la maiſon de Villafranca. Le capitaine du vaiſſeau ordonna qu'on eut vn ſoin particulier de ma perſonne, parce qu'il avoit beaucoup d'obligation à cette illuſtre Famille. Ie ne fus pas long-tems ſans recouvrer vne plene ſanté, & auſſi tôt ie coniuray la compagnie de ſe decharger de moy à quel prix que ce fut. Ie fis le recit de toutes les diſgraces qui m'étoient arrivées ſur les eaux : & ie n'omis rien pour faire comprendre que cet elemẽt m'étoit extremement fatal. Mais plus ie trouvois de raiſons pour les obliger ; plus ie me rendois ridicul àupres d'eux. Ie crus donc que ie devois m'abandonner entierement à la divine providence, & à toutes les ſuites de ſon adorable diſpoſition, ſans inſiſter d'avantage. Le capitaine me dit que les reſpects qu'il conſervoit pour la maiſon, où il

'avoit toûiours veu, l'obligeoient de
e garder iuſqu'à ce qu'il pût me rendre à
Comteſſe, âioûtant qu'il eſtimoit cette
ncontre plus heureuſe, que toutes les
ıtres fortunes qu'il pouvoit faire dans
ɔn voyage. Ie connus auſſi tôt, que
êtoit vne flote portugaiſe compoſée
e quatre vaiſſeaux marchands, qui al-
ɔient aux Indes Orientales, de laquelle
premier ſecretaire ſe trouvant fort
ndiſpoſé, on me pria d'exercer ſa char-
ge. Le vent nous fut ſi favorable, qu'ils
iſoient hautement que i'avois apporté
u bon-heur à leur deſſein. Nous arri-
ames pleins de vie & de ſanté à la Li-
ne le 15. Iuillet, & au royaume de Con-
o le 1. de Septemb. où nous moüillames
'ancre le 6. à Maninga. Il n'y avoit à
laindre que la maladie de noſtre Secre-
aire, qui s'augmentoit de plus en plus: &
e medecin iugea qu'il falloit luy donner
quelque repos ſur terre, où qu'il n'y avoit
ucune apparence de le pouvoir guerir.
Tous les capitaines & les pilotes iuge-
ent à méme tems, qu'il ne falloit pas
'expoſer à doubler le cap de bon Eſpe-

rance pendant les approches de l'Equinoxe: ce qui fit qu'on arrêta de demeurer en ce port iusqu'au mois de Decembre tant pour l'amour du malade, que pour eviter le danger.

Nous rencontrames trois Portugais à Maninga qui entendoient la langue du pays, & qui nous depeignoient tant de raretez de ce Royaume : que nous ne pouvions assez les admirer. C'étoit vn vray paradis terrestre qu'ils décrivoient remply de tous les âvantages que l'esprit humain peut souhaiter pour la santé, pour les commoditez & pour les plaisirs de la vie, sans aucune necessité de cultiver la terre : en quoy elle est bien differente de la nostre qui est souvent ingrate après mille travaux : & toûiours exposée aux rigueurs des vents & des excez de chaleur.

L'inclination naturelle que i'ay toûiours cõservée de connoître les raretez de la nature, faisoit que ie recevois vn plaisir tres sensible, & à meme tems me pressoit d'aller, & de venir pour voir en effet ce que ie ne croyois que sur la foy d'autruy,

uy. Voicy vn abbregé des remarques
ue ie fis alors.

Ce pays n'eſt pas habité à moitié prés
omme le Portugal : & ie ne ſçais, ſi on
oit l'attribuer au peu d'inclination
u'on y remarque pour la generation: où
la difficulté qu'on y voit d'engendrer.
es hommes y ſont entierement nuds, ſi
e n'eſt depuis quelques années, qu'il
'en trouve qui commencent à l'imita-
ion des Europeens à couvrir ce qu'on
ppelle honteux. Il eſt conſtant que l'a-
ondance de leur contrée les rend negli-
ens, pareſſeux, ſimples & ſtupides. A-
res les avoir quelque tems conſiderez,
e fus forcé de confeſſer que noſtre natu-
e devenoit pareſſeuſe, quand elle ne
anquoit de rien : & que l'oiſiveté la
endoit brute & comme inſenſible. Ie
onclus auſſi que c'eſtoit vne neceſſité
que l'homme fût exercé, qu'il pretendît
& qu'il aſpirât ſous peine de devenir
pierre : & qu'auſſi tôt qu'il ne deman-
loit plus rien, il devenoit immobile &
ans action. La terre de ces quartiers ſur
out entre les rivieres du Zair & de Ca-

riza produit des fruits en abondance sans qu'on se mette en peine de la labourer. Et ces fruits sont si delicats & si nourrissans: qu'ils contentent & rassasient plenement ceux qui en mangent. L'eau même de certaines fontaines, a ie ne sçais quoy de delicieux & de succulent qui satisfait en la beuvant. Nous y fimes vn seiour assez considerable: mais sans aucune dépense, tant parce que le peuple mépriſe le gain, que parce que la campagne nous fourniſſoit avec abondance tout ce que nous souhaittions. Les maisons sont si fort negligées en ce pays, qu'on n'y entre presque point. Comme les nuits ont toute la douceur qu'on peut desirer, on se porte mieux de coucher dehors que dedans vn logis. On ne sçait pas même se servir de lict: & à la reserve de quelques matelats pour les moins robustes, il n'est personne qui ne dorme sur la platte terre. Toutes ces considerations me faisoient concevoir vn peuple, qui n'étant point obligé de travailler, vit avec quelque iustice dans vne oyfiveté qui le rend pesant, negligent, endormy,

ny, dedaigneux, & sans perfection: puis
ue la perfection demande de l'exercice,
u travail & de la peine. Et ainsi bien
oin que la beatitude consiste à posseder
e qu'on desire, quand même on ne de-
iteroit rien que de bon: nous devons e-
tre asseurez qu'vn homme qui ne sou-
haite plus rien en ce monde, devient stu-
pide, & ne merite plus de vivre, puis
qu'il est incapable d'agir.

Nostre Capitaine m'accorda, & à trois
de la compagnie de monter par le Zair
usques au lac du même nom: & quand ie
pourrois raconter les divertissements &
la satisfaction que nous receûmes en ce
voyage, on ne me sçauroit croire. Voicy
vne partie des remarques plus considera-
bles que ie fis alors, autant que ma me-
moire peut me les fournir. Nous arriva-
mes en 24. iours à l'emboûchure du lac,
nous le parcourûmes en dix, & nous
nous rendimes à la flotte en 20. Le fleu-
ve Zair n'est pas rapide: & comme nous
avions quatre puissans rameurs, nous
pouvions faire sans peine les 15. & 18.
lieuës par iour. Il est constant cepen-

dant que nous n'en fîmes iamais plus
S. en allant, d'où ie conclus que les Ca
tes Geographiques manquent notabl
ment d'éloigner le lac Zair de 300. lieu
de la mer. Ce qui nous obligeoit à de
petites iournées estoit la continuatio
des curiositez qui se presentoient san
ceſſe à nos yeux en fruits, fleurs, poi
ſons, & animaux privez. Nous ne pou
vions presque remarquer vn endroit dan
de vastes prairies de soixante & quatre
vingt lieuës de longueur, qui ne fut en-
richy d'vne tapisserie merveilleuse de
fleurs, qui passeroïent pour rares dans les
parterres les plus accomplis de l'Europe.
Ie ne pouvois voir fouler aux pieds tant
de miracles de nature, sans indignation:
mais la grande quantité estoient cause
qu'on n'en faisoit pas plus d'estime que
de nos marguerites champêtres.

A peine y a il vn arbre qui ne soit
fruitier, & qui ne porte quelque fruits
que nous iugions precieux, pour estre in-
comparables à tous ceux que nous con-
noissions. Et la nature les a tellement ac-
modez à la portée des habitans qu'on

les

s peut cueillir sans incommodité &
ns danger. Nous ne vivions d'aucune
tre nourriture que de celle la, & nous
recevions tant de contentement que
ous ne desirions rien davantage. No-
e Maistre pilote Sebastiano de Lez
mme d'vne grande experience, voyant
e nous nous étonnions de ce qu'on
loit iusques aux Indes pour en trans-
orter des delicatesses & des curiositez
i n'approchoient pas de celles que
ous experimentions en ce pays : nous
qu'il estoit de ces fruits comme des
andes bien cuites & bien assaisonnées,
i ne peuvent se conserver quatre iours
ec leur goût ordinaire. Son discours
'obligea d'en faire l'experience, & ie
s qu'en effet on ne les pouvoit garder
ng tems sans corruption. Il est vray
'en les mangeant, on connoit qu'ils
nt parfaitement cuis, nourrissans &
nformes à l'estomach : bien loin des
ostres qui nuisent toûiours plus qu'ils
profitent, & qui causent au moins au-
nt d'amertume au cœur, que de dou-
ur à la bouche.

C'est

C'eſt ce qui fait qu'ils peuvent ſe co
ſerver à cauſe de leur crudité qui comb
la chaleur naturelle : au lieu que ceux
Manicongo eſtant parfaitement cuis
corrompent auſſi tôt qu'on tarde à s'e
ſervir. C'eſt à quoy la nature a pourve
de telle ſorte, qu'il en meurit tous le
iours en ſuffiſance, & les arbres y ſon
touiours chargez de fleurs, de boutons
& de fruits, dont les vns ſont verds, le
autres ſont meuriſſants & les autres pro
pres à être mangez.

Entre la grande quantité de poiſſon
que ie remarquay dans le Zair, i'en vi
de deux ſortes qui me ſurprirent. Ie pour-
rois nommer les vns Amphibies, pui
qu'ils approchent en quelque choſe d
nos gros chiens barbets : & que ſortan
aſſez facilement de l'eau, ils ſautent preſ-
que comme des renards, avec cette
difference que leurs pates ſont larges
comme les pieds de nos canards, & cel-
les de devant ſont deux ou trois fois plus
courtes que celles de derriere. Ils ont
tant d'inclination pour l'homme, qu'ils
le cherchent, & s'offrent à luy comme

autant

autant de victimes. Il arrive même quelquefois qu'ils sautent dans les bateaux, & qu'ils viennent aux pieds des matteots pour les caresser à la façon des chiens. C'est ce que ie vis de mes yeux, & ie voulus mal à vn Rameur qui en assomma vn à mes pieds. Les naturels du pays les appelle Cadseick, & leur chair doit ressembler à nos loutres d'Espagne.

Les autres poissons que i'admiray sont volans & nous pourrions les appeller les paons marins ; mais beaucoup plus beaux & d'vne couleur plus éclatante que les terrestres. C'est rarement qu'ils nagent au fond de l'eau : on les voit presque touiours à fleur. Leurs plumes paroissent veritablement comme des écailles de poissons: mais avec vne diversité de verd, de bleu, de iaune & de rouge tacheté qui ravit ceux qui les considerent. Ceux que ie vis hors de l'eau me paroissoient comme de grandes Aigles, avec deux ailes, chacune de cinq à six pieds au moins. On auroit facilement pensé qu'ils affectoient de se faire voir, &

admirer : tantoſt ils caracolloient à l'en
tour du bateau, tantoſt ils ſe repoſoien
vis à vis de ceux qui les contemploient
ſe tournant & contournant de toutes le
façons, avec vne queuë qui ébloüiſſoien
nos yeux.

Les rivages étoient pleins de pluſieur
ſortes d'animaux, mais les plus com
muns & les plus charmans reſſembloien
à nos moutons de Leyria ; excepté que
nous en voyons preſque de toutes les
couleurs, ie veux dire, d'vn rouge, d'vn
verd, d'vn iaune, & d'vn bleu ſi éclat
tant que noſtre pourpre & noſtre ſoye la
mieux preparée n'en approche pas. Ie
m'informay pourquoy on ne faiſoit au
cune emplete de tant de ſi brillantes rare
tez : & on me dit que ce tein naturel ſe
diſſipoit avec la vie de ces animaux.

Etant arrivez au lac nous employames
dix iours à le parcourir, & connûmes
que ſa longueur étoit environ de 60.
lieuës & ſa largeur de 40. Nous vîmes
la ſortie du Niger qui eſt belle, aſſez ſpa
cieuſe & aſſez profonde pour porter vn
vaiſſeau : mais elle ne tarde pas de ſe per
dre

re dans les montagnes de Benin. Nous ous arrêtames sur le Nil qui ne cede ien au Niger en son commencement, & 'il continuë avec la gravité dont il sort, & avance environ trois lieuës: il n'est ucune difficulté de dêcendre dans la ner Mediterranée: & consequemment la communication des deux mers est tres belle & tres commode par cet endroit.

Ie m'informay avec beaucoup de soin où êtoient les Crocodrilles, que les historiens mettent en grande quantité en ces quartiers. Mais on ne connût pas méme ce que ie voulois dire: ce qui me fit croire que ce n'êtoit que des contes faits à plaisir pour épouvanter les simples, & dôner lieu aux orateurs de former des cõparaisons selon leurs desseins. S'il est vray de dire qu'il est permis à ceux qui ont fait de longs voyages, d'en faire accroire aux autres qui ne connoissent que le lieu de leur naissance; il est encore plus vray d'asseurer qu'ils se prevalent tant de cette licence, qu'ils n'affectent presque que des fictions. La raison est qu'il arrive souvent qu'on fait de tres

grands chemins sans voir autre chose que quelques ports, où on ne repose qu'ũ moment, & où les facheuses incommoditez que causent mille tracas, donnent tant d'ennuis & de lassitudes: qu'on ne pense qu'à prendre quelque soulagement. Cependant comme on est persuadé qu'il faut dire quelque nouveauté, quand on vient de loin: plus les esprits sont subtils, plus ils en inventent. Et comme il n'est personne qui puisse leur contredire: on reçoit avec plaisir & on debite avec empressement leurs inventions, comme des veritéz auxquelles on n'oseroit repugner sans passer pour temeraire.

Nous passames en suite dans vne petite Isle qui est au milieu du lac, qui appartient au Roy de Zassaler, qui se dit aussi Roy du lac. Les naturels la nomment Zassla, & le Roy y tient vne forteresse qu'on estime beaucoup en ce pays: bien qu'à la verité ce soit tres peu de chose en comparaison de nos forts de l'Europe. C'est la plaine qui est vn vray suiet d'admiration & on n'y peut rien desirer

desirer que quelque temperature des senteurs aromatiques, qui donnent trop fortement au cerveau. Les fruits y sont si beaux, si delicats, & avec tant de profusion : que la beauté jointe à la quantité nous causoit de l'ennuy. Mais ce qui suspendit nos esprits, & ce dont je n'avois pas encore ouï parler, c'est vne source que nous trovames plus douce que nostre hypocras: & qui rejoüit & fortifie plus que nostre vin d'Espagne. Nous raisonnames assez long tems d'où pouvoit provenir vne si agreable liqueur : & nous conclûmes que comme tout étoit embaumé dessus cette campagne, l'interieur le devoit être aussi : & que si l'on trouvoit des sources de tres mauvais goût, c'étoit vne suite necessaire qu'on en peût trouver de tres douces & de tres agreables. Nous en beuvions avec vn plaisir que je ne puis expliquer, & vn chacun souhaitoit de pouvoir établir sa demeure en ce lieu: lors qu'vn naturel du pays vint avec empressement nous faire comprendre que cette boisson causoit la mort à ceux qui

en beuvoient avec quelque exces. Nous ne fûmes pas long-tems à éprouver la verité de son dire : Car nous devinmes si fort assoupis: qu'il fallut que nous nous couchassiós sur la place, où nous demeurames endormis plus de quinze heures. Ce sommeil cependant n'eut aucun mauvais effet, & nous nous levames tous autant & plus alaigres que nous n'étions auparavant. Les vns attribuoient ce long repos à la trop grande quantité des odeurs qui avoient rempli & appesanti nos cerveaux: & les autres croyoient que cette delicieuse boisson que nous avions prise, en avoit été la cause.

De cette Isle nous voulumes voir la source de la riviere de Cuama, que nous trouvames étroite & incapable de porter aucun bateau. Peu de tems apres nous découvrimes les sources du lac, & nous contames plus de 200. ruisseaux, qui tombent des montagnes qui regardent le midy, & que les Espagnols ont appellé *montagne de la Lune*; parce que Vasco de Gama doublant le premier le Cap de Bonne Esperance l'an 1497, pour decouvrir les

les Indes Orientales, voyant que la Lune qui étoit du côté de ces montagnes, paressoit comme si elle en eut touché les pointes, leur donna ce nom. Les naturels les nomment montagnes d'Ors, c'est à dire, d'eau, à cause de l'abondance des eaux qui en decoulent continuellement.

Ceux qui confondent, ou qui mélent le lac Zembre avec le Zair, parlent sur des rapports fort defectueux. On nous asseura qu'il étoit de l'autre côté de ces montagnes à cinquante lieuës & plus, de distance du Zair.

La pluspart des Historiens placent quantité de monstres en ces quartiers: mais c'est sans autre fondement que le recit de ceux qui les ont inventez. Toutes nos enquêtes ne servirent qu'à trouver l'origine d'vne nation voisine, que les Europeens appellent *Caffres*, & les naturels *Tordi*. Nous apprîmes donc qu'vn homme du pays ayant élevé vne petite Tigresse, devint si familier avec cette bête, qu'il l'aima charnellement & commit le crime infame avec elle, d'où suivit vn homme monstre qui a donné

l'ogine à ces Sauvages qu'on ne peut humaniſer. Vne preuve invincible de cette hiſtoire, c'eſt que leurs faces & leurs pieds ont de grands rapports avec les Tigres: & leurs corps mémes ne ſont pas exems de pluſieurs taches pareilles à celles de ces animaux.

Nous retournames par la riviere de Cariza, & demeurames vingt jours ſur la route avec les mémes divertiſſements que nous avions receus ſur le fleuve Zair. Excepté que tout ce que nous admirions en venant, nous êtant devenu commun, excitoit moins nos admirations qu'au commencement.

CHAPITRE III.

Des accidens qui conduiſirent Sadeur en la terre Auſtrale.

AVſſi toſt que nous fûmes de retour, on fit voiles avec vn vent & une mer autant favorables que nous les pouvions ſouhaiter. Nous arrivâmes en

huict

huict jours au cap de Bonne esperance, où nous ne voulumes pas seiourner de peur de perdre l'occasion du bon tems qui est fort rare en cet endroit. Nous étions parvenus à la veuë du port d'Annanbolo de l'Isle de Madagascar, lors qu'une bonnace entiere nous arrêta plus de quarante six heures en la méme place. Aprés cette bonnace vn vent d'Est agita si puissamment la mer contre sa coûtume, & nous pousſa avec tant d'impetuosité, qu'il brisa tous nos cordages & nous jetta à plus de mille lieuës du côté de l'Oüest. Plusieurs virent quelques Isles à la droite vers le Nord, & les prirent pour celles qu'on nomme *de la Trinité*. Ce fut là qu'un rocher à fleur d'eau fendit nôtre vaisseau en deux parties, & que nous nous trouvames aussi tôt tant Pilotes que Capitaines & Mariniers & tous les autres exposez à la merci du plus impitoyable de tous les elements. Ie n'ay iamais pû savoir ce que devinrent les autres navires, ny qu'elle fut la fortune de mes compagnons de naufrage : parce que nous étions dans vne nuit fort obscure, &

que je ne pris garde qu'aux moyens de pouvoir me sauver. Mon autre naufrage m'avoit donné & de l'experience & de la confiance. I'avois cherché une planche legere à manier, & avois disposé pendant les dangers de la tempête tous les moyens les plus propres pour échapper. Ie diray à ma confusion qu'étant éloigné des prises de la mort, j'ay toûjours fait paroistre beaucoup d'indifference pour la vie. Mais les dangers evidens se presentant, je n'ay jamais été capable d'aucune autre pensée que de celle de pouvoir être sauve. Ie flottay plusieurs heures à la faveur de mon appuy, avec une agitation & un bouleversement qu'on ne sauroit s'imaginer sans fremir: tantôt l'impetuosité des ondes m'enfonçoit, tantôt la pesanteur des flots me renversoit : & ma nature eut assez de forces pour supporter toutes ces detresses, jusqu'à ce qu'ayant perdu & sens & connoissance, je ne sais bonnement ny ce que je devins, ny par quel moyen je fus preservé. Ce dont je me souviens est, qu'ouvrant les yeux, & ren-

entrant aucunement en moy-méme, je rouvay du calme à la mer : j'apperceus une Iſle fort proche ; & je ſentis mes nains ſi colées à mon ais, qu'à peine pûs je les détacher: & les doits m'en ſont reſtez courbes ſans aucun moyen de pouvoir les redreſſer. La veuë de cette Iſle m'encouragea beaucoup, & enfin eſtant venu à bord, je me trainay ſous un arbre avec plus de regret de me voir encore en vie, que de conſolation, conſiderant que ie ne pouvois plus viure que pour languir & être plus long tems à mourir. Ie trouuay ſous cet arbre deux fruits de la groſſeur & preſque de la couleur de nos grenades, auec cette difference, que le ſuc me parut plus delicat, plus ſubſtantiel & plus nourriſſant. Ayant mangé le premier, mon cœur ſe fortifia & ſe réioüit : & en mangeant le ſecond, ie me trouuay auec une nouuelle vigueur. Mais comme i'étois tellement briſé, que i'auois une peine extreme de me ſoûtenir, ie m'etendis & m'endormis d'un ſi profond ſommeil, que ie fus au moins 24. heures ſans me réueiller. A-

pres ce sommeil, ie fus fort dispos : mes habits se trouuerent secs, & le beau Soleil qui m'éclairoit, m'anima d'un certain courage qui me faisoit esperer. Ie rencõtray deux autres fruits que ie mangeay, & m'étant appliqué à chercher l'eleuation du Soleil, ie iugeay que je pouuois estre au 35. degré de Latitude Australe : mais ie ne pûs rien connoitre de la longitude. Apres quelque repos, ie me resolus d'auancer dans cette Isle pour découvrir les habitans qu'elle pouuoit auoir. Ie voyois effectiuement quelques apparences de chemins, mais ils conduisoient dans des brousailles fort espaisses, & on n'y pouvoit passer sans se baisser, ce qui me donnoit d'étranges pensées. Ayant rencontré un arbre d'une hauteur plus considerable que les autres, ie crus qu'en y montant, ie pourrois appercevoir quelque chose. Mais comme ie montois, i'oüis un grand bruit & vis à méme tems deux prodigieuses bêtes volantes qui vindrent fondre sur cet arbre, & qui m'obligerent de dêcendre beaucoup plus viste que ie ne montois.

Ie

e prie le Lecteur de ne pas s'étonner de
e nom de bêtes que ie donne à des oy-
eaux : leur grosseur démesurée me sur-
prit, & ie parle comme ie pensois alors.
Ie me iettay d'une extreme viteſſe ſous
des arbriſſeaux voiſins, attendant avec
une grande ſuſpenſion d'eſprit ce qui de-
voit ſuivre. Ie ne fus pas long-tems ſans
oüir des cris ſi prodigieux & ſi effroya-
bles, que ie croyois à tout moment me
voir devoré. Enfin ie rentray aucune-
ment en moy-méme, & faiſant reflexion
ſur la miſere où ie me voyois reduit, ie
conclus qu'il valoit mieux perir bien
tôt, que de chercher de languir davan-
tage. *Apres tout*, diſois ie, *c'eſt vne ne-
ceſſité que je periſſe d'vne façon ou d'vne
autre, & je ne puis eviter vn danger que
pour retomber dans vn plus grand.* Ie
tournay donc mes yeux vers le Ciel d'un
cœur ſerré & contrit, diſant. *Seigneur,
ie vous remercie de ce que vous avez dai-
gné me faire connoître que vous êtes le
Maître de ma vie, comme vous en êtes
l'Autheur. Ie ſais auſſi, mon Dieu qu'il eſt
tres-juſte que je vous gloriſie de la façon qui*

vous est plus agreable, & que les faveurs que i'ay receuës jusqu'ici de vostre divine conduite surpassent tout ce qu'on en peut penser. Il est vray, mon Sauveur, que je ne puis & ne dois sans temerité en attendre ni en esperer davãtage: & en verité l'état où ie suis reduit, fait que je suis persuadé que la faveur la plus signalée que je puisse recevoir de vôtre paternelle bonté, est de ne point tarder de mourir. Misericorde, mon Redempteur, Misericorde, à cette pauvre creature que vous avez daigné creer & racheter de vostre sang precieux, & accordez moy que les extremitez où je suis reduit, soyent le chemin de la felicité que vous m'avez voulu meriter.

Ma priere étant achevée, ie me levay avec toute la resolution de mourir: & la pensée que mon pere & ma mere étoient morts sur le bord de la mer, fit que ie m'avançay de ce côté aupres de ma planche. A peine fus-ie sorty de ma place, que ie fus suivy d'un si grand nombre d'animaux, qu'il me fut impossible de les distinguer. I'avois cependant l'esprit fort tranquil & le iugement aussi entier

r qu'on peut l'avoir en pareille occa-
on. Il me semble que ie vis certaines
peces de chevaux, mais avec des têtes
ointuës & des pattes qui finissoient en
iffes : ie ne puis dire, si c'étoit ces bê-
s qui étoient venuës fondre sur l'arbre
ù i'étois. Ie crois cependant qu'elles
toient emplumées, & qu'elles avoient
s ailes. Ie vis certaines especes de
os chiens, & plusieurs autres sortes d'a-
maux qui n'ont rien de semblable dans
Europe, d'un air, selon qu'ils me paroiſ-
ient, fort gay & comme étonnez de
oir ce qu'ils n'avoient sans doute ja-
ais veu. Ie leur dis en langue Castilla-
e *Dieu vous garde mes amies.* Et à même
ms elles firent un bruit qui étoit, se
e sembloit de ioye & d'allegresse. * I'a-
outay, *vous n'êtes bien obligées, puis que*
suis venu de si loin pour vous divertir, &
our être vôtre victime. Comme elles re-
oubloient leurs cris, ie me resolus de
endre plustôt ma vie que de la donner
vec lâcheté. Ie pris ma planche, & fis
uelque forme d'exercice, la tournant
retournant, ce qui les rendoit fort at-

tentives : iusques à ce que deux des plus grosses s'approchant pour me ioindre, i'en rencontray une & la frappay assez rudement pour l'obliger à retourner. Etant de retour leurs voix de réioüissance se changerent en hurlement: & apres s'estre retirées à quelque pas de là, ie fus saisis d'une extreme crainte par le redoublement des cris effroyables que i'entendois. Ie recueillis promptement trois fruits de l'arbre dont i'ay parlé, & me iettay dans l'eau avec mon ais. Apres auoir nagé une distance assez raisonnable pour estre éloigné du danger : i'arrétay ma veuë sur l'Isle pendant quelque tems. Lors que tout à coup le méme nombre de ces bêtes parut sur le bord de l'eau, dont une partie se mit promptement à la nage & me poursuivit avec tant de vigueur & tant de legereté qu'elles ne furent pas long-tems à m'approcher. Elles faisoient comme un grand u renversé en nageant. Comme ie vis que c'étoit une necessité que ie fusse attrappé ; ie me tournay contre elles, & leur presentay le bout de ma planche avec un succés

assez

ez heureux. A mesure qu'elles s'effor-
oiét d'en prẽdre & d'en mordre le bour,
les la poussoient & me faisoient avan-
er autant qu'elles ; Ce train continua
jusqu'à ce que i'arrivay sur une espece
'Isle à fleur d'eau, qui se trouva flotan-
e, & qui me porta avec assez de viteſſe
our ôter les moyens à mes ennemies de
ne ioindre. Elles suivoient cependant
vec un courage, ou plûtôt avec une
age qui s'augmentoit, à mesure qu'el-
es me voyoient hors de leur prise. En-
in mon Isle perdant son mouvement, el-
es eurent le tems de me rapprocher. Ie
ne savois ny où i'étois, ny ce qui m'a-
voit porté : lors que quatre de ces gros
animaux volants, venant au secours des
autres, fondirent sur moy. I'eus l'ad-
dresse de me couvrir de ma planche pour
eviter leur premiere attaque, qui fut si
rude que d'un coup de bec elles la
percerent. Ce fut alors que mon
Isle se dressant tout à coup d'une extreme
impetuosité me secoüa à plus de cin-
quante pas d'elle. Ie crois que c'étoit
une espece de Baléne dont les Naturali-

ſtes ne font point de mention ; & que l'un de ces monſtrueux oiſeaux s'étant aſſis ſur ſon dos avoit enfoncé ſes grifes dans ſa chair. Elle s'éleva ſe me ſemble, plus de cent coudées hors de l'eau avec un bruit ſi terrible, qu'il approchoit de nos tonnerres.

La ſecouſſe m'enfonça dans l'eau, & le boulleverſement d'eſprit où i'étois reduit, fit que ie ne puis dire ce qui ſe paſſa en ce rencontre. Mes doits-crochus furent cauſe que ie ne quittay point ma planche. E'tant un peu rentré en moy-méme, ie vis encore la bête qui ſiffloit & qui iettoit de l'eau par tant de pâtes, ou de têtes : que i'en diſtinguois plus de cent, qui avoient à peu prés la figure de nos groſſes araignées du Portugal. Le poiſſon enfin rentra dans la mer ; les oiſeaux qui me pourſuivoient s'étoient retirez, & la concluſion de toutes ces cataſtatrophes fut, que ie reſtay ſeul au milieu des eaux ſans pouvoir diſtinguer autre choſe que les quatre maiſtreſſes parties du monde, à la faveur d'un agreable Soleil, qui étoit le ſeul ſpectateur de cette

tte tragedie. On auroit veu alors un auvre homme exposé à la mercy des ndes, sans autre secours que d'un mor- au de bois, & sans autre pensée que lle du tems auquel il acheveroit de ourir. On auroit veu un languissant cru de tant de fatigues & d'eau salée, u'il falloit sans cesse avaler; qu'on ne roiroit iamais qu'un homme fût capa- le d'en tant souffrir. Enfin on auroit eu un homme, nonobstant tant de pei- es, d'un esprit fort rassis, soumis à la vo- onté de Dieu & resigné parfaite- ent à ses ordres. Bien que tous les aux m'accablassent, & que ie ne visse ucune apparence d'èchapper, i'esperois oujours, & ie ne pouvois me persuader que ie deusse mourir dans cet amas de orts qui m'environnoient. Ie me sou- ins de mes fruits, & i'en mangeay deux vec appetit & courage. Apres les a- oir mangez, ie me sentis tout abbatu de ommeil, & ie fus obligé de me renuerser ur ma planche la face contre le ciel pour tre en quelque façon hors du danger 'étre suffoqué des eaux. Voila l'état au-

quel ie fermay les yeux, & ie ne sais l
tems que ie demeuray en cette posture
Ie m'éveillay excité, à ce que ie pense, pa
les rayons qu'un Soleil fort éclatant dar
doit sur mon visage: & ie trouvay que i'ê
tois poussé d'un vent de Nordoüest avec
beaucoup de viteſſe, bien que sans agi-
tation considerable de la mer. Ie sen-
tis mon cœur si gay en mon réveil, &
mon esprit dans une si douce assiette:
que ie ne pûs m'empêcher de chanter &
d'entonner le Pseaume *Dominus illumina-
tio mea & salus mea*, que ie chantay tout
du long avec un contentement interieur
qui faisoit que ie mêlois mes larmes de
ioye avec les eaux de la mer. Ie m'esti-
mois heureux d'être tout à mon Dieu, &
de ne dépendre que de sa providence.
I'employay pres de trois heures en cet-
te meditation, avec un plaisir qui sur-
passoit toutes les recreations que j'avois
iamais eües: apres quoi ie me trouvay as-
sez proche d'une terre, où le vent me
poussa sans de particulieres incommodi-
tez. Mes doits crochus étoient si collez
à ma planche qu'il me fût prêque impos-
sible

e de les detacher pour monter sur la
:. Mes habits étoient si pesants de
u salée dont ils étoient penetrez : que
ois peine à les porter. Le grand
is que i'avois été agité & boullever-
ioint aux eaux que i'avois avallées
oit tellement chargé ma teste que ie
pouvois presque me soûtenir. I'étois
nme un homme que l'excés du vin,
plusieurs tours ont étourdi & rendu
apable de faire un pas à propos. Tout
que ie pûs faire, fut de me trainer
uatre pas du bord, & de me coucher,
éndant de la conduite de Dieu tout ce
'elle avoit ordonné de sa pauvre Crea-
te. Ie m'endormis aussi tôt : & mon sõ-
eil, qui fut autant que ie pûs conter, de
. heures entieres, rétablit en quelque
aniere mon cerveau, & dessecha
es habits, que ie frotay pour les rendre
oins incommodes. Ie me souvins que
vois encore un fruit de ceux dont i'ay
rlé, & l'ayant mangé, ie connus que ma
ibleſſe n'étoit causée que d'un deffaut
: nourriture. I'avançay donc dans l'Is-
pour rencontrer quelque chose : &

apres deux cens pas, ou environ, ie tro
vay plusieurs arbres, mais ie n'appe
ceus aucun fruit : soit qu'en effet ils
fussent privez, soit que la foiblesse
ma veuë fort alterée m'empéchât de l
voir. Ie me prosternay la face cont
terre, & poussay ces mots du fond
mon cœur. *Ah Seigneur, avez vous vo
lu me conserver au milieu de tant de peri
sur les eaux, & me mettre sur la terre pou
y mourir de faim ! Seigneur, vôtre volont
soit faite, je mourray avec plaisir, pourve
que je meurs selon vos ordres.* A peine
eus ie achevé ma priere, que me tour-
nant pour voir, où ie pourrois me cou-
cher & attendre la fin de ma chetive vie,
je vis deux fruits qui étoient couverts
de quelques fueilles. Ie les pris comme
un present du ciel, & une marque as-
seurée que Dieu ne vouloit pas que ie pe-
risse. Apres en avoir mangé un, ie sentis
une certaine force qui m'accouragea d'a-
vancer chemin, & de considerer le lieu
où ie pouvois être, qui étoit environ au
trente cinquieme degré Australe. Ie
voyois plusieurs signes qui me faisoient
croire

ire que la terre ferme n'étoit pas
ucoup éloignée : l'eau se trouvoit
douce, les vents soufflοient du côté
Sud, & ie les remarquois fort entre-
ppez : ie sentois certaines vapeurs
aordinaires; en un mot, ie me flattois
ie voyois quelque apparence de
s. A force d'avancer ie trouuay un
re chargé de gros fruits dont les
nches étoient abbaissées iusqu'à ter-
a place étoit tapissée d'un coloris de
erses fleurs tres belles & d'une sen-
r tres agreable. Aussi tôt que i'eus
ngé de ces fruits, ie tombay dans un
nd assoupissement. Ie dormois, ou
ôt j'étois abbatu de telle sorte, que
ppercevois & connoissois tout ce qui
passoit aux environs, sans en pouvoir
e émeu ni touché.

I'oüis d'abord plusieurs voix con-
fes, qui me causoient un ie ne sais
el divertissement. Ie vis en aprés
pt bêtes de la grosseur & de la
uleur de nos gros ours, à la reserve
ie chaque patte me paroissoit aussi
oisse que toute la bête. Il me sembloit

qu'elles s'approchoient de moy, & q
sans me toucher elles se retiroient : ce
se fit à diverses repriſes. Enfin el
commencerent tout de bon à me dev
rer, & j'étois déja tout en sang: lors q
deux gros oyseaux de la forme de ce
dont j'ay parlé, vinrent fondre sur la pl
ce, & les obligerent à fuïr dans des trou
voisins. Ces nouveaux venus firent
longues pourſuites pour les attrapé
Mais comme ils n'avançoient rien
ils vinrent à moy ; & apres quelque
coups de grifes, l'un m'empoigna d
ſes deux ſerres & m'enleva. La ceintur
de pluſieurs doubles, dont j'étois cein
par le milieu du corps, me ſauva la vie
parce qu'elle empécha que ie ne fuſſ
percé juſqu'aux entrailles. Le ſentimen
m'étant revenu je ſouffris des peines dif
ficiles à expliquer.

Apres un aſſez long chemin ces ani-
maux ſe poſerent ſur un rocher : où mon
porteur ſe déchargea pour charger ſon
compagnon, qui m'empoigna à peu pres
comme l'autre. La douleur qu'il me cau-
ſa m'étant enfin inſuportable, & me por-
tant

nt dans une eſpece de furie, je me jet-
y bruſquement à ſon col, & ie trouvay
ez de forces dans mon deſeſpoir pour
y arracher les yeux à belles dents, Son
euglement l'obligea à tomber dans
au, & à penſer plûtôt à me laiſſer,
'a me ſerrer davãtage, & j'eus la liberté
me mettre ſur ſon dos. Son cõpagnon
i avoit pris le devant pour fendre
ir, s'étant aviſé que l'autre ne ſuivoit
s: & nous ayant veu ſur l'eau, rebrouſſa
emin, & fõdit ſur moy avec une impe-
oſité incroyable. Il ſe percha ſur mes
aules, & me lança des coups qui de-
ient étre tous mortels, s'ils avoient
econtré. l'avois toûiours gardé un pe-
poignard â ma ceinture, que i'enfon-
y dans ſon ventre à force de ſonder &
pouſſer. Car c'eſt choſe étonnante
e ces oyſeaux ſont preſque impenetra-
es, comme nous verrons enſuite: &
pourroit les comparer à nos tortuës
auſe des deux écailles qui les environ-
nt & qui les deffendent. Pendant que
combattois contre ce ſecond ennemi,
ptemier ſe gliſſa de deſſous mes cuiſ-

ſes & me quitta : cela fit que ie m'atta
chay ſi fortement à l'une des pattes d
celui cy, que bien qu'il m'élevât fo
haut, ie tins ferme de peur de perir. I
crioit terriblement, comme un anima
qu'on aſſomme : apres s'étre fort élevé
il ſe precipitoit dans la mer: & à la faveu
de cet élement, j'eus la liberté de me iet
ter à ſon col, & enſuite de monter ſu
ſon dos. Il hurloit en perdant ſo
ſang, & il me tourmentoit avec autan
d'addreſſe, que pluſieurs hommes d
grand iugement l'auroient pû faire, ou
pour me noyer ou du moins pour me
contraindre à l'abandonner.

Il virevoltoit, voltigeoit & ſe con-
tournoit pour me ſecouër. Ie n'avois a-
lors autre penſée que de me tenir ferme
pour empécher l'effet de ſes efforts : par-
ce que ma planche étant perduë, qui
étoit mon ſeul appuy & ma ſeule garde,
ie ne voyois point de milieu entre perir
& le quitter. Enfin il s'arréta ſur l'eau
ſans autre mouvement que celuy d'un
bœuf égorgé qui ſe meurt, confeſſant
par ſon repos qu'il étoit vaincu. Ayant
donc

ionc quelque loisir de respirer, & de
étir mes playes, je ne seus distinguer nul-
e partie en tout mon corps, qui ne fût
narquée de quelque coup & couverte
le sang. Mes habits furent tous déchirez
ans qu'il m'en restât aucune piece. L'eau
le la mer bien que fort douce en cet en-
droit, avoit encore assez de sel pour me
causer des douleurs qui firent que je per-
dis tout sentiment.

Ie sûs quelque tems aprés que quel-
ques Gardes de la mer virent vne partie
de ce combat; & que quatre se détache-
rent sur vne petite chalouppe pour venir
reconnêtre qui l'étois. Ils me crû-
rent sans vie, & me tirerent dans leur ba-
teau, comme vn mort qui avoit expiré
dans sa victoire. Aussi tôt qu'ils recon-
nurent du mouvement en mon cœur, ils
mirent dans ma bouche, dans mon nez,
dans mes oreilles & dans les fondements
vne liqueur qui me fit bien toſt ouvrir
les yeux, & voir mes bien faiteurs. Ils
me firent boire vne sorte d'eau qui me
dóna même en la beuvât de nouvelles for-
ces, & qui me réjoüit le cœur. Ils me la-

vérent le corps d'vne eau odoriferante, ils oignirét mes playes, & les banderent fort proprement. M'ayant mis hors de danger, ils poursuivirent mes ennemis: & ayát tiré le dernier dãs le bateau ils le mirent à mes pieds. L'autre avoit encore du mouvement: & cõme je leur eus expliqué par signes que je luy avois arraché les yeux, ils le poursuivirent, l'assommerent & le tirerent sur l'autre avec des marques de conjoüissances difficiles à expliquer. Ils retournerent à terre, d'où nous étions éloignez à peu prés de trois heures: où étant, & m'ayant mis sur le bord, ils apporterent les deux oyseaux à mes pieds avec vne espece de titre en leur langue, qui portoit, *victoire miraculeuse du vainqueur.*

CHAPITRE IV.

Description de la terre Australe,

S'Il est chose qui doive faire connêtre & admirer la divine providence, c'est l'histoire

l'hiſtoire que je viens de décrire, où on aura peine à diſtinguer vn trait qui ne ſerve au deſſein qu'elle avoit de me conduire en ce pays. Il faloit que la quantité des naufrages m'accoûtumaſſent à les pouvoir ſoûtenir : les deux ſexes m'étoient neceſſaires ſous peine d'être perdu à mon arrivée, comme on verra dans la ſuite ; il falloit que je fuſſe tout nud, où j'aurois été reconnu d'abord & aſſommé. Sans ce combat qui me ſignala & qui me mit en reputation, j'aurois été obligé de ſubir vn examen fort rigoureux, ſuivy de ma perte. En vn mot, plus on conſiderera toutes les circonſtances de ce voyage & de mes perils, plus on y verra éclatter la conduite de Dieu, qui ſait diſpoſer de ſes creatures pour les faire arriver infailliblement au but qu'elle s'eſt propoſée, bien que par des chemins qui paroiſſent contraires.

La coûtume eſt entre ces hommes pour ſouffrir quelqu'vn dans vn quartier, de ſavoir ſa naiſſance, ſon pays, & ſon humeur : mais le combat qu'ils admiroient, fit que ſans aucune enquête, je

fus admis dans le quartier voisin, & qu'vn chacun me vint baiſer les mains & les parties. Ils vouloient auſſi m'elever ſur leurs têtes, qui eſt la grande marque de la haute eſtime qu'ils font d'vne perſonne : mais comme on connut que cela ne ſe pouvoit faire, ſans m'incommoder, on omit cette ceremonie. Ma reception êtant faite, ceux qui m'avoient découvert & ſoulagé, me porterent dans leur maiſon du Heb qu'on pourroit rendre en nôtre langue maiſon d'education. On avoit pourveu à ma place & à ma nouriture : avec vn ſoin, vne diligence & vne honnêteté qui ſurpaſſent la civilité des plus ſpirituels Europeens. A peine fus-je arrivé, que deux cens jeunes Auſtraliens me vinrent ſaluër d'vne façon gaye & obligeante. Comme je me trouvay mieux, la démengeaiſon que j'avois de parler, me fit ſouvenir de certains mots, que j'avois retenus de Congo, *rim lem:* c'eſt à dire, *je ſuis vôtre ſerviteur*, qu'ils entendirent comme ſi la force de parler m'êtoit revenuë, & comme ſi j'avois dit, *je ſuis du pays ſuperieur.*

Cela

Cela fit qu'ils s'écrierent avec des signes de joye, *le clé, le clé, nôtre frere, nôtre frere.* On me presenta deux fruits d'vn rouge d'écarlate entre-mêlé d'azur, j'en mangeay vn qui me rejoüit en me fortifiant. On me donna ensuite vne espece de bourse jaunâtre, qui renoit environ vn bon verre, que je beus avec vn plaisir que je n'avois pas encore experimenté. I'étois en ce pays & entre ces nouveaux visages comme vn homme tombé des nuës : & j'avois peine à croire que je visse veritablement ce que je voyois. Ie disois quelquefois en moy méme que j'étois peut-être ou mort, ou du moins aliené d'esprit : & quand je prouvois par plusieurs raisons, que je vivois asseurément, & que j'avois le sens bon ; je ne pouvois me persuader que je fusse en la méme terre, ni avec des hommes de méme nature qu'en Europe. Ie fus guery & dispos en quinze jours : & j'appris suffisamment la langue en cinq mois pour entendre les autres & m'expliquer. Voicy donc autant exactement que je l'ay pû comprendre par plusieurs relations;

& que je le puis décrire selon les meridiens de Ptolomée les limites de la terre Australe.

Elle commence au 340. meridien vers le cinquante deuziéme degré d'élevation australe : & elle avance du côté de la Ligne en 40. meridiens jusques au 40. degré : toute cette terre se nomme Huff. La terre continuë dans cette élevation environ quinze degrez & on l'appellë Hubc. Depuis le 15. meridien la mer gagne & enfonce petit à petit en 25. meridiés jusques au 51. degré: & toute cette côte qui est occidentale s'appelle Hump. La mer fait là vn golphe fort considerable qu'on appelle Slab. La terre repoussë ensuite vers la Ligne, & en quatre meridiens, elle avance jusques au 42. degré & demi, & cette côte orientale se nomme Hued. La terre continuë dans cette élevation environ 36. meridiens, & on l'appelle Huod. Apres cette longue étenduë de terre, la mer regagne & avance jusques au 49. degré en trois meridiens : & puis ayant fait vne espece de demi cercle en cinq meridiens, la terre

retour-

retourne & pouſſe juſques au trentiéme degré en ſix meridiens. La côte qui eſt ſur l'occident, ſe nomme Hug : le fond du golphe Pug, & l'autre côte Pur. La terre continuë environ 34. meridiens preſque dans la méme élevation & c'eſt le pays de Sub. Apres quoy la mer s'enfle, & étant ſe ſemble devenuë plus puiſſante qu'à l'ordinaire, elle l'emporte entierement ſur la terre, & enfonce à peu prés juſques au pole, la terre cedant peu à peu juſques au 160. meridien. On trouve ſur cette côte les pays de Sug, Pulg, Mulg. Vers le 54. degré d'élevation on voit l'emboucheure du fleuve Sulm qui fait vn golphe fort conſiderable. C'eſt ſur les bords de ce fleuve que demeure vn peuple qui approche fort des Europeens, & qui vit ſous l'obeyſſance de pluſieurs Roys.

Voila ce que j'ay pû ſavoir de certain, des côtes de la terre Auſtrale qui regarde la Ligne. Pour ſes limites qui ſont vers le pole, ce ſont de prodigieuſes montagnes beaucoup plus hautes & inacceſſibles que les Pyrenées qui ſeparent la

France de l'Eſpagne. On les nomme Iuads, & elles commencent vers le cinquantiéme degré, enfonçant inſenſiblement pendant ſoixante cinq meridiens iuſques au ſoixantiéme degré : & puis remontant iuſqu'au 48. & retournant enſuite iuſqu'au cinquantecinquiéme degré: apres quoy elles avancent iuſques au 43. & ſe terminent en la mer.

Aux pieds de ces montagnes on diſtingue les pays ſuivants : le Curf qui s'étẽd depuis la montagne iuſques au Huff: le Curd ſuit & puis le Gurf, le Durf, le Iurf, & le Sur qui ſe termine à la mer. Dans le milieu du pays entre les montagnes & les côtes Auſtrales, on trouve le Hum, le Sum, le Burd, le Purd, le Rurf, le Furf, le Iurf & le Pulg qui abboutit à la mer. Somme de tous ces pays 27. terres tres conſiderables qui contiennent environ trois milles lieuës de longueur & quatre à cinq cens de largeur.

La vallée qui eſt au delà des montagnes eſt quelquefois de 20. degrez de largeur, & quelquefois de dix ſeulement. Elle eſt partagée par deux fleuves fort étendus

endus en leurs emboucheures, dont
'vn coule vers l'occident & s'appelle
Sulms, & l'autre contre l'orient qui se
nomme Sulm. La longueur de ce pays
est environ de huit cens lieuës, & sa lar-
geur de six cens en certains endroits &
communément de trois cens. Toute cet-
te vaste terre se nomme Fund : & elle est
suiette à douze ou treze Souverains qui
se font ordinairement de cruelles guer-
res les vns contre les autres, & qui ne
cherchent que les moyens de fondre
dans les pays Australes.

Ce qui passe toute admiration, c'est que
toute la terre Australe est sans monta-
gne : & i'ay appris de tres bonne part
que les Australiens les avoient toutes ap-
planies. Il faut aioûter à ce miracle de
l'art ou de la nature, l'vniformité admira-
ble de langues, de coûtumes, de bâti-
ments, & de culture de la terre qui se
rencontre en ce grand pays. C'est assez
d'en connoître vn quartier pour porter
iugement de tous les autres. Ce qui pro-
vient du naturel de tous les particuliers
qui sont nais avec cette inclination de ne-

vouloir absolument rien plus que les autres ; & s'il arrivoit que quelqu'vn eut quelque chose qui ne fut pas commun, il luy seroit impossible de s'en servir.

On conte quinze mille sezains dans cette prodigieuse étenduë de pays. Chaque sezain contient seize quartiers sans conter le Hab & les quatre Hebs. On trouve vingtcinq maisons dans chaque quartier, & chaque maison a quatre separations, qui contiennent chacune quatre hommes. Il y a consequemment quatre cens maisons dans chaque sezain, & six mille quatre cens personnes : lesquels multipliant par quinze mille sezains, on trouvera le conte de tous les habitans de la terre Australe qui sont environ quatre vingt & seze millions, sans conter toute la jeunesse & tous les maîtres qui sont dans les Hebs qui sont au moins en chacun huit cens personnes. Ainsi se trouvãt soixãte mille Hebs dans quinze mille sezains, on y conte quarante huit milliõs ou environ tant de jeunes gens que de maîtres qui les enseignent.

La grande maison du sezain qu'ils appel-

pellent Hab, c'eſt à dire, maiſon d'elevation eſt toute bâtie de pierres diaphanes & tranſparentes, que nous pourrions comparer à nôtre plus fin chryſtal de roche : pourveu que nous y ajoûtions certaines figures naturelles ineſtimables de bleu, de rouge, de verd & de jaune doré, qu'il renferme avec un mêlange qui forme tantoſt des perſonnes humaines, tantoſt des payſages : quelquefois des ſoleils, & d'autrefois d'autres figures d'une vivacité, qu'on ne ſauroit croire, quand je pourrois l'expliquer. Tout le bâtiment eſt ſans aucun autre artifice, que de la taille tres polie de cette pierre, avec des repoſoirs tout à l'entour, & ſeze grandes tables d'un rouge qui ſurpaſſe nôtre pourpre.

Il a quatre entrées fort conſiderables qui repondent aux quatre grands chemins ſur leſquels il eſt ſitué. Tout le dehors eſt par degrez, d'une invention d'autant plus rare qu'elle paroit moins. On y peut monter juſques au ſommet par mille degrez, apres leſquels on eſt ſur vne eſpece de plateforme qui peut conte-

nir aisément quarante personnes. Le pavé de cette superbe maison n'est pas beaucoup éloigné de nôtre Iaspe, pourveu que nous y concevions des couleurs plus vives, avec des veines d'vn riche bleu & d'vn jaune qui surpasse l'éclat de l'or. Personne n'y fait sa demeure ordinaire, mais chaque quartier doit par tour garnir tous les jours sa table pour douze personnes, afin que les passants y trouvent leur subsistance sans aucune difficulté. Elle est située au milieu du sezain; & elle a environ cent pas de diametre, & trois cents & treze pas de circuit.

La maison des quatre quartiers qu'ils appellent Heb, c'est à dire, maison d'education, est toute bâtie de la matiere dont le pavé du Hab est composé: à la reserve du dessus qui est de pierres transparentes pour l'eclairer & lui communiquer le jour. Le pavé a quelque rapport à nôtre marbre blanc, mais il est mêlé de plusieurs traces d'un rouge & d'un verd tres precieux. Ce beau bâtiment est partagé en quatre quartiers par deux murs croisez qui font comme qua-

e demi-diametres. Il eſt placé ſur la roiſée des quatre quartiers ; il a cinquante pas de Diametre & environ cent cinquante trois pas de circuit, le pas faisant cinq pieds & demy à 13. poulces royaux le pié. Chaque ſeparation eſt deſtinée à la jeuneſſe du quartier qu'elle regarde : & il y a au moins deux cens jeunes hommes, qu'on êleve avec un grand ſoin, & avec les meres des petits, depuis qu'elles ont conceu juſques à deux ans apres la naiſſance de leurs fruits. Ce nombre eſt diviſé en cinq bandes : la premiere eſt occupée à ſe perfectionner aux principes ; & elle a ſix Maîtres. La ſeconde eſt de ceux à qui on expoſe les raiſonnements communs des choſes naturelles, & ils ont quatre Maîtres. La troiſieme de ceux à qui on permet de raiſonner, & ils ont deux Maîtres. La quatrieme de ceux qui peuvent oppoſer, & ils ont un Maître ; la cinquiéme de ceux qui attendent d'être Lieutenants, c'eſt à dire, de prendre la place d'un frere qui ſe retire de ce monde, comme je dois l'expliquer,

La nourriture de tout ce peuple se tire de tous les particuliers de chaque quartier: qui portent regulierement lors qu'ils viennent à la conference du matin, ce qui est necessaire pour l'entretient de cette nombreuse famille.

Les maisons communes qu'ils nomment *Hiebs*, c'est à dire, demeures d'hommes, sont vingt cinq en chaque quartier, chacune de vingt cinq pas de diametre & de quatre vingt pas ou environ de circuit. Elles sont partagées comme les Hebs par deux maîtresses murailles, qui font quatre separations qui abboutissent chacune à un departement; elles sont toutes bâties du marbre blanc du pavé des Hebs, exceptées les lieux des fenêtres qui sont du Chrystal des Habs pour donner du jour. Chaque separation est habitée par quatre personnes qu'ils nomment *clé* que nous rendrions en nôtre langue *freres*. On ne voit rien dans ces bâtimens que quatre reposoirs qui servent à leur repos, & sept ou huit formes de sieges.

Les départements qu'ils appellent

huids,

luids, ſont environ de trois cens pas de ircuit, & de ſoixante & quinze de dia- netre. La figure en eſt parfaitement quarrée, & ils ſe partagent en douze bel- es allées, dont chacune fait le tour du iépartement avec vne place quarrée au nilieu, de ſix pas de diametre.

Les trois premiers & plus grãds rangs ſont garnis d'arbres de cinq à cinq pas, qui portent des fruits qu'ils eſtiment moins delicats. Ils ſont gros comme nos calebaſſes du Portugal, de ſept ou huit poulces de diametre. La chair en eſt rouge comme celle des calvilles, & d'vn gout qui ſurpaſſe celui de nos vian- des les plus delicates, mélé du jus d'o- range le plus pur & le plus détaché d'a- mertume. Vn ſeul fruit eſt capable de raſſaſier quatre hommes, quand ils ſe- roient grands mangeurs. Les cinq qui ſuivent ſont plantées de petits arbres qui portent de petites bourſes d'vn jaune charmant, remplies d'vn jus tres ſubſtan- tiel pour rafraichir, deſalterer & réjoüir. Le contenu d'vne bourſe ſuffit pour é- tancher la ſoif, & l'ordinaire eſt d'en

vuider trois en chaque repas.

Les quatre derniers rangs sont remplis de moindres arbrisseaux qui portent vn fruit de la grosseur des pommes renettes, d'vne couleur plus éclatante que nôtre pourpre, d'vn odeur charmante, & d'vn goût incomparable dans l'Europe. Sa proprieté est d'exciter le sommeil à proportion qu'on en mange: aussi est ce la coûtume de n'en manger que le soir, & en mangeant vn, on est excité à dormir pour trois heures.

Ils creusent en chaque allée deux rayes d'vne mediocre profondeur, dans lesquelles ils entretiennent des racines qui produisent de trois sortes de fruits, dont les vns ne s'éloignent pas beaucoup de nos plus beaux melons; les autres sont gros comme les bons chrétiens: mais d'vn bleu merveilleux; & les troisiémes approchent des petites courges d'Espagne. Mais la couleur & le gout en sont entierement differents.

Voila ce qui est également en vsage en toutes les parties de ce vaste pays, pour la sustentation des hommes. Ils

n'ont

ont ni four, ni marmite pour cuire au-
une viande, ils ne sauent ce que c'est
ue cuisine & cuisenier. Leurs fruits les
ontentent avec des avantages si puis-
nts qu'ils satisfont plenement leurs
oûts, sans offencer ou blesser en façon
uelconque leurs estomachs : & avec
ne plene vigueur qu'ils causent sans les
harger, & sans leur causer aucune indi-
estion. Ce qui provient de ce qu'étant
arfaitement cuis, ils n'ont nul reste de
erdure.

On ne voit qu'vn arbre dans le quar-
é du milieu qui est plus haut que les au-
res, & d'vn fruit de la grosseur de nos
olives : mais d'vne couleur rougeâtre,
s le nomment Balf, ou, arbre de Beati-
ude. Si on en mange quatre, on de-
ient gay par excés : en mangeant six, on
'endort pour 24. heures: Mais si on pas-
e outre, on s'endort d'vn dormir qui
'a point de reveil. Et ce dormir est
recedé de tant de gayeté & de réjoüis-
ance : qu'à les voir, bien loin de juger
qu'ils vont mourir, on diroit qu'ils vont
ouïr du plus grand bonheur du monde.

Ce n'eſt que rarement qu'ils chantent pendant leur vie, & jamais ils ne dansent : mais ce fruit les fait chanter & sauter juſqu'au tombeau.

Ie ne dois pas omettre que tous les arbres dont j'ay parlé ont cet âvantage qu'ils ſont chargez en tout tems de fruits meurs, de fruits meuriſſants, de fleurs & de boutons. Nous avons vn crayon de cette incomparable benediction en nos orangers : mais avec cette difference que les rigueurs de nos Hyvers, & les ardeurs de nos E'tez les alterent beaucoup ; au lieu qu'en ce pays, il eſt tres-difficile d'y pouvoir remarquer aucune diſtinction.

De ce que j'ai dit, il eſt aiſé de juger que ce grand pays eſt plat, ſans foreſts, ſans marais, ſans deſert, & également habité par tout. Il eſt cependant facile de concevoir qu'il a de la pente contre la Ligne, & qu'on monte inſenſiblement du côté du Pole : mais la montée en quatre & cinq cens lieuës n'en fait qu'environ trois de hauteur.

Il y découle quantité d'eaux des monts luads:

ads: & les Auſtraliens ſavent ſi adroi-
nent les conduire qu'elles environ-
nt tous les ſeizains, tous les quartiers,
tous les départemens : & ils la font
trer dedans, quand & comme il leur
ait ; ce qui contribuë beaucoup à la
tilité de la terre.

La pente ſusexpliquée de cette terre
uſtrale ne ſe voit pas ſeulement au re-
rd du Continent : mais encore dans la
er qui eſt ſi baſſe l'eſpace de plus de
ois lieuës, qu'à peine peut elle porter
bateau. Elle n'a pas ſur les bords
doit de profondeur, & apres vne
euë, elle ne fait pas vn pié, & ainſi à
oportion. De là ſuit qu'à la reſerve
quelques veines qui ne ſont connuës
'à ceux du pays, il eſt impoſſible d'ap-
rocher de cette terre du côté de la mer.

Cette méme pente fait que toute cet-
prodigieuſe terre eſt directement
urnée au Soleil, pour en recevoir les
fluences avec tant d'avantage, qu'elle
t preſque par tout également fertile.
n diroit facilement que les montagnes
ui ſont oppoſées à ſon Pole, n'ont été

élevées de la nature que pour la mett
à couvert de ſes rigueurs, & pour lu
donner toutes les eaux neceſſaires & v
tiles à ſon abondance. Davantage ce
affreux boullevards ſervent à arrêter le
rayons du Soleil & à les reflechir con
tre les extremitez de ce pays : C'eſt d
là que provient ce bonheur incompara
ble, duquel les Septentrionaux ſont pri
vez, de n'avoir aucun excez de froidu
re en Hyver, ni trop de chaleur en Eté
ou plûtôt de n'avoir jamais ny Eté, ny
Hyver.

Ie ne doute pas que cette propoſition
ne doive ſurprendre les Geographes, qui
ayant diviſé la terre en deux parties éga-
les par la Ligne, qu'ils nomment Equi-
noctiale : mettent autant de chaleur &
de froid d'vn côté que de l'autre, fondez
ſur ce principe que l'Hyver conſiſte en
l'éloignement du Soleil, & l'Eté en ſes
approches.

Il y en a cependant qui ont corrigé
cette erreur, & qui ſans connoiſſance de
la terre Auſtrale, ont remarqué que ſi
cette propoſition avoit lieu : il faudroit
que

: la Guinée, les Abyſſins, & les Mo-
ques receuſſent toûjours beaucoup
s de chaleur que le Portugal & l'Ita-
, parce que le Soleil n'en eſt jamais
t éloigné. Ce qui eſt contraire aux
periences de tous ceux qui ont voya-
& demeuré en ces quartiers : qui aſ-
rent que le tems des chaleurs eſt au
te celui de la Canicule, & que les
nds froids ſont plus ordinaires aux
nes du Verſe eau & des Poiſſons, qu'en
ui du Capricorne, bien que le Soleil
t alors plus éloigné. Il faut donc être
euré que l'Eté eſt par toute la terre en
ême tems, & que l'Hyver eſt vniuer-
lement par tout, bien qu'avec vne
nde difference, ſelon les differentes
uations des pays. Les approches du
leil y contribuent ſi peu, que ſi on y
end garde, on ſera obligé de conclu-
qu'au tems méme qu'il eſt plus pro-
e, on experimente qu'il eſt moins
aud, que lors qu'il eſt plus éloigné.
n ſait dans l'Europe que les chaleurs
May & de Iuin, ne reſſemblent pas
celles de Iuillet & d'Aouſt : Les ar-

deurs de ces deux derniers mois le pro
vent ſans aucune conteſtation. On
ſouvent gelé en Iuin, lors que le Sole
eſt en ſa plus grande élevation, & on e
róti en Iuillet quand il ſe retire. Il fa
donc autre choſe que ſa preſence po
être échauffé: & il arrive ſouvent, qu'
ſon abſence, la chaleur eſt plus grand
à ſavoir la nuit, qu'en ſa preſence. Quã
le Soleil nous brûle, c'eſt à cauſe de
compagnie où il ſe retrouve, & c'e
pour la méme raiſon qu'il nous gele.

De ces principes evidents, il eſt ai
de conclurre de la ſituation de la ter
Auſtrale. Au temps que le Soleil s'a
proche de l'Europe, les étoiles arde
tes, qui l'accompagnent alors font qu'
nous cauſe vne exceſſive chaleur; &
comme c'eſt en ce tems, qu'il s'éloig
de la terre Auſtrale, ſon éloignemet
diminuë ſon excez, & il n'échauffe qu'
vec mediocrité. Au temps qu'il ſe ret
re de l'Europe, il ſe ſepare de ſes com
pagnies brûlantes, d'où ſuit vn rigou
reux Hyver. Mais comme il s'approch
de la terre Auſtrale, ſa preſence empê
ch

e la rigueur du froid : & ſon éloigne-
ent des ſignes ardents eſt cauſe que
chaleur eſt fort temperée. En Eté, le
leil eſt trop éloigné pour la rôtir, &
Hyver, il eſt aſſez proche, pour é-
auffer ſuffiſamment la terre afin de
eurir ſes fruits. Cette diſpoſition cau-
vne eſpece d'Eté perpetuelle en ce ri-
e pays, & fait que tout s'y perfection-
en tout temps : Bien qu'à la verité
experimente vers les mois de Iuillet
d'Aouſt vn air plus deſſechant, & aux
ois de Ianvier & de Fevrier, des fraî-
eurs plus conſiderables, & plus de
diveté à meurir.

On ne ſait ce que c'eſt que la pluye du
el en ces quartiers, non plus qu'en
rique : Les tonnerres ne s'y rencon-
nt jamais, & c'eſt fort rarement
'on y voit quelques legeres nuées.
n n'y voit ny mouches, ny chenilles,
aucun inſect, ils ne ſavent ce que
ſt qu'araignée, que ſerpents & qu'au-
s bêtes venimeuſes. En vn mot c'eſt
païs de benediction qui contenant
ites les raretez & toutes les delicateſ-

ſes imaginables, eſt exemt de toutes les incommoditez qui nous environnent.

CHAPITRE V.

De la conſtitution des Auſtraliens & de leurs Coûtumes.

TOus les Auſtraliens ont les deux ſexes : & s'il arrive qu'un enfant naiſſe avec un ſeul, ils l'etouffent comme un monſtre. Leurs corps ſont fermes, diſpos & fort actifs : d'une couleur qui tire plus ſur le rouge que ſur le vermeil: de la hauteur de huit pieds à l'ordinaire; d'un viſage mediocrement long, d'un front large, avec des yeux à fleur de tête : d'une bouche tres petite environnée de levres plus rouges que le coral : d'un nez plus rond que long: d'une barbe & d'une chevelure toûiours noires, & qu'ils ne coupent jamais, parce qu'elles croiſſent tres peu : d'un menton fendu & recourbé : d'un cou delié, avec des épaules groſſes & elevées : des

téton-

tons ronds & evidens plus vermeils
ie rouges : leurs bras ſont nerveux :
urs mains larges & longues à ſix doits:
poitrine fort elevée : le ventre plat :
qui ne paroit que peu en leur groſſeſ-
: les hanches hautes : les cuiſſes lar-
es , & les jambes longues avec les
ieds à ſix doits. Il s'en trouve en plu-
eurs endroits qui portent ſur les han-
hes une eſpece de bras, menus à la veri-
é: mais de la longueur des autres, qu'ils
tendent à leur volonté, & avec leſquels
ls ſerrent plus fortement qu'avec les or-
inaires.

La nudité de tout le corps leur eſt ſi
aturel : qu'ils ne peuvent ſouffrir qu'on
parle de les couvrir, ſans ſe declarer en-
nemy de la nature & contraire à la rai-
on.

Ils ſont obligez de preſenter au moins
un enfant au Heb : mais ils les produi-
ſent d'une façon ſi ſecrete, que c'eſt un
crime entre eux de parler *de conjonction*
de l'un avec l'autre à cet effet : & jamais
je n'ay pu connêtre comme la genera-
tion s'y fait. Ils s'aiment tous d'un a-

mour cordial, & l'amour est êgal pour tous. Ie puis asseurer qu'en trente ans qu'il y a que ie suis parmi eux, ie n'y ay remarqué ni querelle, ni difficulté telle qu'elle soit. Ils ne savent ce que veut dire le mien & le tien : tout est commun entre eux, avec une sincerité si entiere: que l'homme & la femme n'en peuvent avoir une plus parfaite parmi les Europeens.

I'ay toûiours êté assez libre à dire mes sentiments : mais ie le fus trop à expliquer plusieurs de mes êtonnements, tantost à un frere & tantost à un autre : iusqu'à vouloir appuyer par raison les propositions que ie tenois. Ie parlois de leur nudité avec certains termes d'aversion ; ie voulus caresser quelque frere, & l'exciter à ce que nous appellons plaisir. Ie demandois avec un certain empressement, où êtoient les peres des enfants qui venoient au monde : & ie disois que ie ne pouvois goûter le silence qu'on en faisoit. Ces discours & quelques semblables ne tarderent pas à me mettre en horreur entre les Australiens : & plusieurs

sieurs ayant conclu que i'étois un demi homme, disoient hautement qu'il falloit se defaire de moy. Ce qui seroit arrivé sãs l'assistãce & les bons avis d'un venerable viellard, Maître du troisiême ordre dãs le Heb nommé *Suains*. I'ay seu que ce digne homme deffendit plusieurs fois ma cause aux Assemblées du Hab, parce qu'il avoit été têmoin oculaire du combat que j'ai décrit. Comme il vid que ie continuois en mes discours qui scandalisoient les freres, il me prit un iour en particulier & me dit d'un accent fort grave. *On ne doute plus que tu ne sois des monstres; ton esprit malin, & tes mauvaises parolles t'ont fait connêtre, & detester des nôtres. Nous n'avons jamais veu un inventeur de crimes cõme toy. On pense il y a long-tems, à se deffaire de toy: & n'étoit l'action que tu as faite à nos yeux, tu aurois été détruit peu de tems apres ton arrivée. Dis moy avec franchise si tu peux, qui tu es, & comment tu es venu icy.* L'epouvante que ces parolles me causerent, iointe à l'obligation que ie lui avois, fit que ie lui racontay ingenuëment mon pays, & les avan-

tures qui m'avoient conduits en ces quartiers.

Le viellard têmoignant avoir pitié de moi, m'asseura que si ie pouvois être retenu en mes discours & en mes actions, on oubliroit le passé. Il âiouta qu'il vivroit encore deux ans pour me supporter, & que comme son lieutenant étoit ieune, il me choisiroit en sa place. *Ie sais bien*, dit-il, *qu'étant arrivé dans un pays où tu vois plusieurs choses contraires à celles qu'on pratique au tien, tu as quelque raison d'être surpris & étonné. Mais comme c'est une coûtume inviolable parmi nous de ne souffrir aucun demi homme, & que nous les reconnoissons par le sexe & par les actions : bien que tes deux sexes te sauvent, tes façons de faire te condamnent : & il faut que tu les corrige pour prolonger ta vie. Il n'est qu'un expedient que je te propose pour ta consolation, & que tu peux garder sans crainte : qui est que tu viennes avec liberté me découvrir tes doutes, & ie te donneray toute la satisfaction que tu pourras souhaiter : pourveu que tu sois discret, & que tu ne provoques plus les freres*

à te

à te vouloir détruire. Ie lui promis vne fidelité inviolable : ie m'engageay d'être tout sien, & lui protestay d'être sur mes gardes pour ne choquer iamais personne. Il accepta toutes mes propositions, & dit, qu'il me seroit mere autant de tems qu'il pourroit me supporter. *Sus donc pour commencer la candeur de nos entretiens,* poursuivit il, *tu sauras qu'ayant veu ton cõbat, je n'ay pû qu'à peine être persuadé que tu fusses des demi hommes,* 1. *parce que je connus que tu avois beaucoup de cœur.* 2. *Ie te vis sans les pieces qui les couvrent.* 3. *Ie vis que tu avois toutes les marques d'un homme entier.* 4. *I'apperceus un front large & un visage des nôtres.* 5. *Et j'ay ensuite remarqué que tu raisonnois en plusieurs choses. Ces raisons t'ont conservé, depuis que tu as découvert que tu étois malicieux. Découvre moy* 1. *comme on vit en ton pays.* 2. *Si tous sont hommes de corps & d'esprit, comme toy.* 3. *Si les superfluitez que nous avons remarquées en plusieurs demi-hommes arrivez par accident en ces quartiers en sont bannies.* 4. *Si l'avarice & l'ambition que nous avons connuës entre*

eux en sont excluses. 5. Enfin explique moy les façons de faire des tiens, sans déguisement quelconque : c'est l'une des fidelitez que je te demande & que tu m'as promises.

I'étois persuadé en l'état où ie me voyois reduit, que dissimuler c'étoit m'exposer à la perte de ce viellard & de ma vie. Ie crûs donc qu'il falloit lui répondre simplement, & sans lui donner aucun suiet de se deffier. Ie lui fis le détail de mon pays selon les regles de la Geographie, ie lui fis cõprendre le grand continent que nous habitons, auquel on dõne les noms d'Asie, d'Europe & d'Affrique. Ie m'étendis assez long-tems sur les differentes especes des animaux de toute sorte qui rempliſſent nos quartiers; & cẽ bon homme n'admira rien plus que ce que nous mépriſons davantage, les moucherons, les poux, les puces : ne pouvant comprendre comment de si petites pieces ioüiſſoient de la vie & du mouvement arbitraire. Ie lui fis le détail des diverſes nourritures dont on se servoit : d'où il conclut par un raiſonnement, que nos meilleurs medecins n'ont

pas

pas ignoré, qu'il étoit impossible, qu'on y vécut long-tems : parce que l'estomach étant obligé de ne garder aucune regle ni aucune habitude dans sa digestion : il arrive que le sang étant par necessité sans liaison, l'animal ne sauroit vivre sans beaucoup d'alteration, & sans plusieurs maladies qui conduisent à la mort apres plusieurs maux. C'est ce que ie lui accorday & l'asseuray que c'étoit rarement, qu'une personne parmi les septentrionaux parvenoit à l'âge de quatre vints ans. Mais que la nature sembloit y pourvoir suffisamment par l'abondance de la generation, qui étoit telle, qu'un seul produisoit souvent les dix & douze enfants. Il passa legerement sur cette matiere poussé du desir qu'il avoit de m'entendre sur les autres. Ie lui âvouay que les deux sexes en un méme étoient si rares en nos quartiers, qu'ils passoient pour monstrueux. Pour le raisonnement, i'asseuray qu'il étoit cultivé en plusieurs personnes, & qu'on en faisoit des leçons publiques en quantité d'endroit. Alors il m'interrompit & dit, tu en avances

trop en trop peu : prens garde à ne te point couper, & à ne te point enlacer en des contradictions. Tu n'accorderas jamais l'usage du raisonnement avec l'exclusion des deux sexes : & ce que tu âjoutes, que plusieurs raisonnée entre vous, & qu'on y fait des leçons du raisonnement en plusieurs lieux, prouve que le raisonnement est banni de chez vous. Le premier fruit du raisonnement est de se connoitre ; & cette connoissance emporte par necessité deux choses : l'une, que pour faire un homme, il faut qu'il soit entier : l'autre, qu'il raisonne, ou du moins qu'il puisse raisonner librement & quand il luy plaît. Vous manquez au premier, puis que vos hommes sont tous imparfaits : vous manquez au second, puis que vous n'avez que peu de personnes qui puissent raisonner. Pourrois-tu contester ces réponses. Ie lui répondis que c'étoit un principe du raisonnement d'appeller une chose parfaite, qui avoit tout ce qui étoit requis à son établissement : & que c'étoit faire un effet monstrueux, d'y vouloir âjouter tout ce qu'on peut s'imaginer. Par exemple : *on ne peut*

dire

dire qu'un homme manque de perfection, parce qu'il n'est pas soleil : autrement on feroit une confusion dans la nature ; & il n'y auroit rien de parfait. Il faut donc connétre ce qui est requis pour établir la perfection d'un hõme: & en étant tombé d'accord, on jugera sans doute de ceux qui sont defectueux, & de ceux qui sont parfaits.

Tu dis des merveilles repliqua t'il, & tu sais asseurément que l'hõme comprend deux choses, un corps plus parfait, que ceux des autres animaux, & un esprit plus éclairé. La perfection du corps dit tout ce que le corps doit & peut contenir sans deformité : & celle de l'esprit fait une étendüe de ses connoissances sur ce qui peut étre connu, ou du moins une facilitè de raisonner pour s'acheminer à les connétre. Or de grace, n'est-ce pas plus de perfection de contenir seul ce qui est requis pour perfectionner le corps d'un homme, que de le partager? Pour faire un homme entier, il faut deux sexes : pourquoy donc veux-tu faire deux hommes pour n'en representer un seul? & n'avons nous pas droit de dire, que celuy la est imparfait, qui n'en peut montrer que la moitié?

Ie dis que nous devions considerer l'homme comme les autres animaux au regard de son corps, & que comme un animal ne peut étre appellé imparfait en son espece, parce qu'il n'a qu'un sexe : de méme on ne peut raisonnablement dire que l'homme soit imparfait, en ce qu'il n'a pas les deux sexes. Au contraire la confusion des sexes dans une méme personne, devroit plustot passer pour defectueuse & monstrueuse, que pour un degré de perfection. Ton raisonnement, répondit-il, *vous suppose ce que nous vous croyons, à savoir des bétes ; & si on ne peut raisonnablement vous appeller telles, sans quelques limites, parce vous avez plusieurs marques d'humanité: comme vous partagez entre la bête & l'homme : le plus qu'on vous puisse accorder, pour ne point épargner la verité, est de vous nommer des demi-hommes. Ce que tu dis que nous convenons avec la bête en ce que nous avons un méme corps, est une erreur : & de distinguer l'esprit de l'homme de son corps comme on separeroit une piece d'une autre piece, c'est encore une erreur plus lourde. L'union de ces deux parties est telle que l'une est absor-*

bée

bête dans l'autre : & toutes les operations imaginables ne tireront jamais une partie du corps de l'homme qui ne soit de l'homme, & qui ne le distingue de la bête: c'est à dire, qui ne soit tellement de l'homme qu'elle ne puisse être de la bête. Par consequent il faut convenir que l'homme est distingué de la bête par tout ce qui est de l'homme même, & qu'il n'a rien qui ne luy convienne privativement à la bête. Il vit que j'avois une grande demangeaison de parler, m'ayant donc fait signe de me satisfaire. *Peut-on nier*, dis je, *que l'homme convienne avec la bête en chair, en os, & en sens ? ne dit-on pas de l'un & de l'autre qu'il a de la chair, qu'il voit, qu'il entend, & ne l'experimente t'on pas autant de fois qu'on y fait reflexion ? oüy*, répondit-il, *on le nie formellement, & l'homme n'a rien de l'homme, qui puisse convenir à la bête. Toutes les conceptions chimeriques dont tu t'entretiens ne sont que des foiblesses de ton raisonnement, qui unit ce qui ne se peut joindre, & qui desunit souvent ce qui est inseparable. Par exemple, quand on dit que la chair en general convient également à*

l'homme & à la béte, nous entendons que le mot de chair peut étre appliqué à l'un & à l'autre, à cauſe de quelque analogie qui leur eſt commune. Mais un foible cerveau conçoit que la chair de l'un eſt la chair de l'autre: ce qui eſt une contradiction manifeſte, puis qu'il eſt impoſſible qu'une choſe en ſoit une autre, en quel ſens qu'on la puiſſe prendre. Il faut donc convenir que la béte eſt béte, & a de la conformité avec une autre béte, en cela particulierement que leurs ſexes ſont ſeparez, & que les deux ſexes doivent ſe joindre pour faire la production d'un ſemblable. Cette diviſion d'operation ne peut faire une union ſi parfaite, qu'elle faſſe vne identité: c'eſt pourquoy le produit ne peut étre ſans beaucoup de deffauts: & la nature qui a beſoin des deux enſemble pour produire, les oblige de ſe rechercher, faiſant que l'un ſoit en langueur, autant de tems qu'il eſt abſent de l'autre. Quant à nous, nous ſommes hommes entiers, & n'eſt perſonne des nôtres qui ne monſtre toutes les parties de nôtre nature avec toutes ſes perfections: cela fait que nous viuons ſans ces ardeurs animales des uns pour les autres.

res, & nous n'en pouvõs méme oüir parler. Cela fait encor que nous pouvõs viure seuls, comme n'ayant besoin de rien. Enfin cela fait que nous sommes contents & que nôtre amour n'a rien de charnel.

Ie ne pouvois entendre les paroles de cet homme, sans me souvenir de ce que nôtre Theologie enseigne de la production de la seconde personne de la sainte Trinité, & de tous les effets au dehors de la Divinité. Ie repassois sans cesse ces grands principes de nôtre Philosophie, *que tant plus un être est parfait, tant moins a-t'il de besoin pour agir.* Qu'il se pourroit faire qu'une creature imitât en cela son Createur, que d'agir seule en ses productions. Que la concurrence de deux pour agir & pour faire une méme chose, ne pouvoit être sans de grands defauts: parce qu'étant necessaire que deux actions s'unissent en un méme effet, à peine peuvent elles être parfaitement ensemble; & l'une suivant l'autre, ou ayant plus de force: il faut un combat, une attête & une liaison pour produire: ce qui ne peut être sans causer plusieurs

foiblesses en ce qui est produit. Il vit assez par la suspension de mon esprit que je commençois à goûter ses raisons. C'est pourquoi changeant ou plustôt quittant ses preuves, il me demanda, supposé les deux concurrents à la production d'un enfant, auquel il appartenoit de droit ? Ie répondis qu'il appartenoit à l'un & à l'autre par indivis : & j'alleguay l'exemple de plusieurs animaux, qui font connétre par leurs soins reciproques, que leurs fruits leur appartiennent indivisiblement. Mais il reietta non sans indignation l'exemple des animaux: & ne voulut plus, sinon que ie vouluſſe cesser la dispute, que i'en usasse davantage: parce que ie confirmois ce qu'il pretendoit prouver, que nôtre procedé tenoit plus de la béte que de l'homme, & que c'étoit avec iustice qu'ils ne nous regardoient que comme des demi hommes. Il âiouta que cet indivis souffroit de grandes difficultez, parce que les volontez des deux ne pouvoient étre si reglées, que l'un ne souhaitât quelquefois une chose & l'autre une autre; d'où naissoient

oient plusieurs debats. Ie répondis qu'il y avoit beaucoup de subordination dans cette possession : & que la mere & l'enfant étoient assujettis au pere. Mais comme le mot de *pere* est inconnu entre les Australiens, & que même je fus obligé de le forger en quelque façon pour m'expliquer ; il me le fit repeter jusqu'à trois fois : & de peur de se méprendre, il m'expliqua ce qu'il avoit conceu. Aprés quoi il fut entierement persuadé de la pensée commune des Australiens que nous ne pouvions être hommes. Il s'écria avec vne severité extraordinaire : *hé où est le jugement ? où est la raison ? où est l'homme ? où est l'homme ?* repeta-t'il juques à trois fois. Ie dis, que les loix du pays le portoient ainsi, & que ce n'étoit pas sans fondement : puis que la cause premiere devoit être preferée, & qu'on devoit considerer le pere de cette façon, en ce qu'il étoit le premier principe de la generation.

Parlons avec quelque ordre sur cette matiere, me dit-il. *Tu às avancé, qu'ils agissoient ensemble pour engendrer : tu m'as*

fait comprendre que l'action se passoit dans la mere. D'où est-ce donc que tu peux savoir que le pere agit premier que la mere? S'ils agissent ensemble, où est le premier? S'il y a de la primauté sur quel fondement l'attribuë-t'on au pere? Si tout se passe chez la mere, pourquoi l'exclu-t-on d'être premiere? Ne seroit ce pas avec plus de raison qu'on regarderoit ce pretendu pere comme vne condition étrangere, & que la mere dans laquelle se fait tout, & sans laquelle tout seroit impossible, seroit considerée comme la vraye cause? Mais dis moy, de grace, cette mere est elle si attachée à ce pere, qu'elle ne puisse concourir avec vn autre? Ie luy repartis avec vne grande candeur, qu'il n'en falloit point douter; & que c'étoit vn chemin par où plusieurs pouvoient passer avec autant de liberté que la mere en pouvoit donner.

C'est vne autre raison de l'extreme absurdité, où vous tombez, repliqua-t-il, *ce premier principe pretendu sur quel fondement peut il soûtenir son asseurance d'être tel qu'on le veut croire? Il faut s'en rapporter au second, & ainsi le second devient*

le

le premier, & on ne luy sauroit refuser cette qualité sans quatre ou cinq injustices.

Ne doutez pas que je ne fusse fort surpris des discours de ce viellard : & bien que je ne peusse consentir à ses raisons qui renversoient toutes nos loix, je ne pouvois m'empêcher d'y faire mille reflexions, & d'avoüer qu'on traitoit avec trop de sévérité vn sexe à qui toute la nature a tant d'obligations. Mes pensées ne fourniſſoient alors cent raisons pour appuyer ce vieux philosophe, & ie ne voyois forcé de croire que ce grand empire, que le mâle avoit vſurpé sur la femelle, êtoit plû ôt vne espece de tyrannie, que de conduite de iuſtice.

La premiere partie de ma propoſition étant vuidée, nous entrames dans la seconde, qui êtoit du raiſonnement des Septentrionaux : mais il en parla comme par maniere d'acquis penſant m'avoir pouſſé à bout ſur la premiere, que nous ne pouvions être hommes. *Ce qui n'avoit donné des doutes de ce que vous pouviez être, s'eſt éclairci, dit-il. Ce-*

pendant comme on ne peut nier, que tu n'ayes fait parêtre quelque chose d'extraordinaire : il faut que ie sache d'où cela peut provenir, soit pour ton courage, soit pour tes raisonnements ; soit pour ta naissance. Ie l'asseuray que ce qu'il avoit veu en cette derniere action, étoit plûtôt l'effet d'vn desespoir, que d'vn courage ordinaire; qu'on n'a point d'oyseau à combattre en nos quartiers : que les combats sont d'égaux à égaux avec des efforts, des addresses, & des boucheries fort cruelles.

Il en est au juste comme des Fondins, repartit-il ; & comme j'en fus demeuré d'accord, il âjoûta : *Il est assez de tems que tu demeures avec nous pour nous connoître, & pour être persuadé de nôtre conduite. Ce mot d'homme qui emporte par une suite necessaire, la raison & l'humanité, nous oblige à l'vnion qui est telle, que nous ne savons pas même ce que c'est que division & discorde entre nous. Il faut donc que tu sois convaincu, ou que nous sommes plus qu'hommes, ou que vous êtes moins qu'hommes, puis que vous êtes si éloi-*

ignez de nos perfections. Ie dis qu'on pouvoit nier que les diverſes ſitua-ons ne contribuaſſent beaucoup aux fferentes inclinations de leurs habi-ns : d'où ſuivoit que les vns étoient oins bilieux, les autres plus actifs: s vns plus peſants, & les autres plus gers ; cauſe principale des diviſions, s diſſenſions, des guerres, & de tous s maux qui s'enſuivent. Mais il rejetta iſſamment cette propoſition, ſoûte-nt que l'homme demeurant homme, oit toûjours homme, c'eſt à dire, hu-ain, raiſonnable, debonnaire, ſans ſſion : parce que c'eſt en ce point que nſiſte la nature de l'homme. Com-e le Soleil ne peut être Soleil 'il n'éclaire, & l'eau ne peut être eau 'elle ne ſoit humide : ainſi l'homme peut être homme, qu'il ne differe des êtes, en ce qu'elles ſont pleines de ſſions & de deffauts : & l'homme en oit être exemt. La preuve infaillible ue ce n'eſt pas vn homme, & qu'il n'en au plus qu'vne image vaine & trom-euſe, ſe connoit lors qu'il eſt emporté,

querelleux, gourmand, luxurieux, o
autrement defectueux: parce que l'hom
me consiste en l'exemption de ces def
fauts, qui sont naturels à la beste laquel
le approche plus ou moins de l'homm
selon qu'elle est plus ou moins vicieuse.

I'avouë que ie ne pouvois entendre
ce discours sans admiration. Quand j'au-
rois leu vn livre tres spirituel, ou que
j'aurois ouï vn puissant Predicateur, je
n'aurois pas été plus edifié que ie le fus
alors: Ie me souvins de ce beau passage
de l'Ecclesiaste, qui nous fait entendre
que *le tout de l'homme consiste en la garde
des Commandements de Dieu*, sans la-
quelle l'homme n'est plus homme, mais
seulement vne image trompeuse de
l'homme.

M'ayant interrogé sur le raisonnement
que ie faisois paroître, je lui répondis
qu'effectivement j'avois été cultivé dans
les études, & qu'on n'avoit rien omis
pour éclairer mon esprit. Sur quoy il
demanda, si le soin n'étoit pas égal en-
vers tous: & ayant connu qu'il étoit fort
inegal, il conceut par ses conclusions,

or-

dinaires que cette inegalité causoit ne-
ſairement pluſieurs diviſions : d'où
voient les chagrins, les deſordres, les
bats & les contentions ; parce que
luy qui en ſait moins, ſe voyant au deſ-
us de celuy qui en ſait davantage s'e-
ne d'autant plus malheureux que la
iſſance les fait ſemblables. *Quant à*
us, ajoûta t'il, *nous faiſons profeſſion d'é-*
égaux en tout: nôtre gloire conſiſte à pa-
re les mêmes, & à être cultivez de mê-
façon. Toute la difference que nous re-
rchons, eſt dans les exercices communs,
n de trouver quelque ſubtilité & quel-
e ſecret pour l'vtilité commune. Il paſ-
ſur ma naiſſance : ſur laquelle je ne
étendis que fort peu, parce que j'ai
s déja dit que bien loin de me don-
quelque avantage ſur les autres, c'é-
t plûtôt vn effet d'vne nature defail-
te, que d'vne vertu particuliere.

Ie connus qu'il entendoit par les ſu-
fluitez dont il parloit, les habits dont
Europeens ſont couverts : & ie l'aſ-
ray qu'on avoit autant d'horreur de
ir vne perſonne ſans habit en nos

quartiers, qu'on en a de la voir avec
habits entre les Auſtraliens. I'appe
tay la coûtume, l'intemperie du pays,
la pudeur pour raiſons : Il connut ſa
difficulté, que la coûtume faiſoit ta
d'effort ſur nos eſprits, qu'on croy
neceſſaire, ce qu'on pratiquoit de na
ſance : & qu'on ne le pouvoit chang
ſans ſe faire vne violence auſſi grand
que de ſe changer ſoy-même. I'ajout
que le pays des Européens ſouffroit d
rigueurs d'vn froid inſupportable, à d
corps qui étoient beaucoup plus del
cats que ceux des Auſtraliens : qu'on
trouvoit même qui en mouroit : & qu'
étoit impoſſible d'y ſubſiſter ſans cou
verture. Enfin je dis que la foibleſſe d
la nature de l'vn & de l'autre ſexe, faiſo
qu'on ne ſe pouvoit voir nud ſans con
fuſion, & ſans des emotions que la pu
deur oblige de paſſer ſous ſilence.

Il y a de la ſuite en tout ce que tu avan
ces, répondit-il, *mais d'où cette coûtum*
peut elle provenir ? Comment s'eſt il pu
faire que tout vn monde embraſſât ce qu
eſt ſi contraire à la nature ? Nous naiſſon

que nous sommes, & on ne peut nous cou-
rir sans croire que nous sommes indignes
être veus. D'âjoûter foy à la rigueur des
isons que tu allegues, je ne puis & méme
ne dois pas. Si le pays est insuportable,
en n'oblige celuy qui sait raisonner d'en
ire sa patrie : & il faut étre pis que béte
ur faire sejour où on n'est accueilly que de
aux, sur tout quand ils sont mortels. La
ture faisant un animal, lui donne la li-
rté du mouvement, pour chercher son
en & fuir son mal. Quand donc il s'ôpi-
atre de demeurer où il est menacé de tou-
part, & où il faut qu'il soit en deffense
ntinuelle pour se conserver, je perds le
s, s'il lui en reste un degré. Pour ce qui
de la foiblesse dont tu as parlé, il ne me
ste rien à dire, puis que tu âvouës avec
nt de sincerité, ce que je pretends te fai-
comprenddre à force de raisons. Il faut
ectivement une foiblesse qui vous abbais-
au dessous des bétes pour ne vous pouvoir
garder sans les ardeurs dont tu as parlé.
es bétes se voyent, & cette veuë ne les al-
re nullement : comment se peut-il faire
ue vous, qui vous croyez plus qu'elles, soyez

plus fragiles que les plus foibles. Ou bien estes vous assez peu oculatifs, pour ne pouvoir regarder au travers d'une couverture, ce qui est dessous? La brute a plus de sentiment: & un chetif rideau n'empéchera jamais qu'elle ne suive sa pointe. A connoître les tiens parce que tu me découvres, ils ont de petites étincelles de raison: mais elles s'étouffent aussi tost qu'on pense en étre eclairé. S'il est vray que leur pays est inhabitable sans fourure, ils font comme ceux qui au lieu de s'éloigner d'un danger evident, raisonnent pour trouver mille preservatifs. S'il est vray que les habits les puissent conserver sages & sans chaleur, ils imitent les petits enfans qui ne connoissent plus un obiet, aussi tost qu'il est voilé. La raison se porte au meilleur, elle penetre dans les profondeurs, & il n'est aucun arrét qui puisse la retenir. Le raisonnement ne s'attache à la circonstance que lors qu'il ne peut eviter le principal. Quand le lieu de sa nature est mortel, il ne s'occupe pas à la recherche des lenitifs, mais au moyen de le fuir. Et s'il est persuadé de la poursuite d'un objet, une ombre ou un voile ne l'arrête

ête pas, mais l'impossible seul cause ses barrieres. Pour moy je crois qu'il n'est que la deformité qui ait causé les habits dans vos quartiers, qui les ait cõservez, & qui les autorise ; l'homme n'a rien de plus beau que l'homme méme, & il n'est beau que par la beauté de ses parties. Aussi tost qu'on les cache, on declare qu'elles sont indignes d'étre veuës. Enfin on ne me fera jamais comprendre qu'on puisse cacher avec justice, ce qu'on juge parfait & agreable.

I'écoutois cet homme plustôt comme un oracle que comme un philosophe : toutes les propositions qu'il formoit, me fournissoient des raisonnements que j'estimois invincibles. *Vray Dieu*, disois-je, *que tes lumieres de cet homme approchent des sentiments de nôtre foy, & qu'il est aisé de marier celles là avec ceux ci. Nous sommes venus nuds: & autant de tems que nous sommes demeurez innocens, autant de tems nôtre nudité nous a esté agreable. Il n'est que le peché qui nous ait donné de l'horreur de nous méme, & qui ayant saly nôtre ame devant Dieu, nous ait rendus insuportables. A voir ces gens, en*

diroit facilement qu'Adam n'a pas peché en eux, & qu'ils sont ce que nous aurions été sans cette cheute fatale. Bien loin d'avoir quelque pudeur ou quelque honte de parétre nuds : ils en font leur principale gloire ; & ils ne peuvent concevoir, comment on peut supporter la moindre couverture sans avouër de la deformité. Il en eſt parmy eux en tout leurs corps, quād il eſt queſtion d'habit, comme de ceux qui ont quelque laideur au viſage entre nous. Ils cachent cette partie avec ſoin, parce qu'ils ſont honteux de parêtre defectueux. Les Auſtraliens ne cachent rien, de peur d'être eſtimez ſales & vilains en ce qu'ils pourroient cacher. Nous apportons pour excuſer nôtre procedé, les émotions & les ardeurs que cauſent les nuditez. Mais ie ne doute pas, ſi on y fait reflexion, que cette raiſon ne ſoit tres foible. C'eſt une proprieté de nôtre nature de ſouhaiter, & de ſe porter avec chaleur à ce qu'elle ne voit pas, & de faire mépris de ce dont elle jouït avec liberté. Vne homme marié verra la nudité de ſa femme & couchera avec elle plu-

plusieurs nuits sans aucun mouvement: parce qu'il la voit souvent, au lieu qu'en voyant une autre, il sentira des mouvements ausquels il ne pourra resister sans violence. C'est un proverbe que les choses accoûtumées ne causent point d'émotion : mais celles qui ne sont point en usage, surprennent, excitent & emportent. D'abord que ie me vis nud, je fus honteux, & demeuray quelque tems sans pouvoir regarder les autres avec innocence : mais enfin ie m'accoutumay & devins si indifferent: que ie n'y faisois pas même reflexion. Maintenant la seule pensée des habits me donne de la confusion, & ie ne les pourrois souffrir sans horreur. Puis que Dieu nous a faits nuds, c'est une preuve infaillible que nous ne pouvons être couverts sans deffaut : & puis qu'il nous a donné les habits comme la marque de nôtre desobeïssance : nous ne les pouvons porter qu'en nous declarant criminels ; ni les aimer, sans faire gloire de la marque de nôtre servitude, & de nôtre peché qui en est la cause.

Nous passâmes à la proposition de l'a-

varice, & ie connus tres-bien qu'il n'en connoissoit que le nom : parce que l'ayant prié de m'expliquer ce qu'il vouloit dire, il me fit entendre une foiblesse d'esprit de faire des amas de choses curieuses & sans profit. Tous les Australiens ont en abondance ce qui est requis à leur entretien : ils ne savent ce que c'est qu'amasser, ni même de garder quelque chose pour le lendemain ; d'ou vient que leur vie peut passer pour une veritable image de la beatitude naturelle, n'y ayant bonnement que la veuë du futur qui nous fasse malheureux.

Pour l'ambition, il en avoit quelque grossiere connoissance : mais elle se terminoit à concevoir des hommes au dessus des autres. Ie lui dis qu'on étoit persuadé en nôtre pays, qu'une multitude ne pouvoit être sans ordre, qu'elle ne fût en confusion : & que l'ordre supposoit par necessité un premier, à qui les autres fussent obligez de se soûmettre : Le viellard sans penetrer plus avant dans les diverses façons de superiorité qui sont parmy nous, prit suiet de m'expliquer

quer une doctrine dont ie conceus effectivement le sens, mais que ie saurois expliquer de la force qu'il la debita. Il me fit comprendre que c'étoit de la nature de l'homme de naître libre : qu'on ne pouvoit l'assuiettir sans le faire renoncer à soy même ; qu'en l'assuiettissant il devenoit pis que la bête, parce que la bête n'étant que pour le service de l'hóme, la captivité lui est en quelque façon naturelle. Mais l'homme ne peut naitre pour le service d'un autre homme, parce que la fin doit toûiours être plus noble que son effet. Il s'étendit avec des propositions dignes d'admiration, pour me faire comprendre qu'assuiettir un homme à un autre homme, c'étoit l'assuiettir à sa propre nature, & le faire aucunement esclave de soy méme : ce qui ne peut être sans contradiction, & sans une violence extreme. Il me prouva que l'essence de l'homme consistoit en sa liberté: & que la lui vouloir ôter sans le détruire, c'étoit le vouloir faire subsister sans son essence. Que s'il arrive qu'on le lie, & qu'on le captive, il perd bien le mou-

vement exterieur de sa liberté, mais l'interieur ne diminuë point. Comme la pierre ne perd rien de sa pesanteur, bien qu'on l'éleve ou qu'on la retienne : parce qu'elle pese toûiours, & retient toute sa gravité: puis qu'elle se porte en bas, aussi tost qu'on cesse de lui faire violence ; de méme l'homme ne souffre sa captivité, que parce qu'on le tourmente. Aussi tôt que la force cesse, il fait paré-tre ce qu'il est, & sa gloire est de mourir plustôt que d'étre contraint. Ce n'est pas qu'il ne fasse souvent ce que d'autres desirent : mais il n'agit pas, parce qu'on lui dicte ou commande. Le mot de commandement lui est odieux : il fait ce que la raison lui dicte de faire : sa raison c'est sa loy, c'est sa regle, c'est son vnique guide. Il y a cette difference entre les vrais hommes, & entre les demi hommes, que toutes les pensées & toutes les volontez de ceux là étant parfaitement unies, sont les mémes sans difference : c'est assez de les expliquer pour les faire embrasser sans opposition ; comme les personnes raisonnables suivent avec plaisir

plaisir le vray chemin, aussi tôt qu'il est marqué. Mais parce que les demi hommes n'ont que des commencements de connoissance, & de foibles lumieres: il arrive par necessité que l'un pense une chose, & l'autre une autre; & que l'un agrée un chemin, pendant que l'autre le hait avec des oppositions & des repugnances presque continuelles. La preuve en est claire, puis que celuy qui ne fait qu'entrevoir, ne peut eviter les dangers de se tromper & de prendre souvent l'un pour l'autre.

Cette conference avoit déja duré quatre heures & plus; & n'eut été que l'heure d'une assemblée publique nous obligea de l'interrompre: nous étions en disposition de la faire beaucoup plus longue. I'entray au Hab l'esprit tout plein des raisonnements que i'avois oüy, admirant les connoissances & les grandes lumieres dont ce peuple étoit remply. La force des raisons de cet homme suspendoit tous mes sens, & ie passay le tems de cette congregation dans une espece d'étourdissement. Il me sem-

bloit que plusieurs écailles étoient tombées de mes yeux, & que ie voyois les choses tout d'un autre façon qu'auparavant. Ie fus plus de huit iours comme forcé à faire des comparaisons continuelles de ce que nous étions par rapport à ce que ie voyois. Ie ne pouvois que ie n'admirasse leur conduite opposée à nos deffauts: & i'étois honteux d'être obligé d'avouër en moy méme que nous étions si éloignez de leurs perfections. *Hé*, disois-ie, *seroit-il vray que nous ne fussions pas tout à fait hommes?* & lors que i'avois reietté cette pensée par les principes de nôtre foy : *mais*, âioutois-ie, *leurs maximes surpassent non seulement toutes nos actions, mais encore toute nôtre morale naturelle : on ne peut rien concevoir de plus raisonnable, ny de plus exact, que ce qu'ils pratiquent sans deffaut.* Cette union inviolable de tous, sans qu'ils sachent même ce que peut étre la division; ce détachement de tous les biens, sans qu'ils connoissent, comment on peut les aimer; cette pureté inviolable entre eux, sans qu'on puisse savoir com-

omment ils produiſent les enfants. En-
in cette attache ſi êtroite à la raiſon, qui
es vnit tous, & les porte à tout ce qui eſt
on & neceſſaire, ſont des fruits de per-
onnes conſommées en tout ce que nous
ouvons concevoir naturellement de
arfait: & ſi Dieu daignoit encore les é-
lairer de ſa grace, ce ſeroit vn peuple
qui feroit vn paradis en ce monde.

Mais lors que je venois à donner la li-
berté à toutes nos imperfections de s'op-
poſer à tant de vertus: quand nos diſ-
enſions continuelles, nos querelles &
nos boucheries effroyables de frere à
frere ſe preſentoient à mes yeux: quand
cette ſoif inſatiable d'en avoir à tout
prix & à toute riſque paroiſſoit: lors que
les deſordres honteux de nos lubricitez
me confondoient: enfin quand je me
voyois obligé de confeſſer que la paſ-
ſion nous conduiſoit beaucoup plus que
la raiſon; je l'avouë, j'admirois ce peu-
ple, & je ſouhaitois que l'exemple d'vn
vray homme pût ſervir à confondre la
vanité de pluſieurs, qui faiſant gloi-
re d'être éclairez des lumieres ſurna-

turelles vivent comme des bêtes : pendant que ceux qui ne sont conduits que de l'humanité font paroître tant d'exemples de vertu.

CHAPITRE VI.

De la Religion des Australiens.

C'Est le sujet le plus delicat & le plus caché qui soit parmy les Australiés, que celuy de la Religion. C'est vn crime inoüy que d'en parler, soit par dispute, soit par forme d'éclaircissement. Il n'est que les meres qui leur donnant les premieres connoissances, leur inspirent celles du Haab, c'est à dire, de l'Incomprehensible. On le suppose, & on l'honore par tout avec tous les respets imaginables : mais on éleve la jeunesse à l'adorer sans en parler, & on la persuade qu'elle ne sauroit discourir de ses perfections sans l'offenser. D'où suit qu'on pourroit dire que leur grande Religion est de ne point parler de Religion.

Comme

Comme j'ay toujours conſervé de grands reſpets pour la Religion, j'ay vécu fort long tems avec beaucoup d'inquietudes de n'y voir aucune ceremonie, & de n'y entendre aucun diſcours de Dieu. Ie découvris mes peines à mon vieu Philoſophe : qui m'ayant ouy, me tira par la main, me conduiſit dans vne allée, & me dit de fort bonne grace: *Seroit-il bien poſſible, que vous fuſſiez plus hommes en la connoiſſance du Haab qu'en vos autres actions : Ouvre moy ton cœur, & je ne te celeray rien de mes conceptions.* Ie fus ravy d'avoir rencontré vne occaſion ſi favorable pour donner des lumieres de ma croyance : & je me flattois que Dieu peut être m'avoit conduit en ce pays pour ſe ſervir de moy, afin d'éclairer vn peuple, qui ne manque de rien en ce monde, que de ſa connoiſſance parfaite.

Ie dis le mieux qui me fut poſſible que nous avions deux ſortes de connoiſſances de Dieu en nos quartiers : l'vne naturelle, & l'autre qui ſurpaſſoit la nature. La nature

nous enseigne vn E'tre Souverain, l'autheur & le conservateur de toutes choses. Cette verité éclatte à mes yeux, âjouray-je, soit que je considere la terre, soit que je regarde les cieux, soit que je fasse reflexion sur moy méme. Aussi tôt que je reconnois des ouvrages qui n'ont pû être faits que d'vne cause Superieure, je suis obligé d'y reconnêtre & d'y adorer vn E'tre qui n'a pû être fait, & qui les a faits. Et quand je me considere moy méme, je suis asseuré que comme je ne puis être sans avoir commencé, il s'ensuit que pas vne personne semblable à moy, n'a pû être sans commencement: & consequemment il faut que je parvienne à vn premier, qui n'ayant point eu de principe, soit l'origine de tous les autres. Lors que ma raison m'a conduit à ce premier, je conclus sans difficulté qu'il ne peut être borné, parce que les limites suppoſent de neceſſité vne production & vne dépendance.

Le viellard ne souffrit pas que j'étendisse davantage mon discours, & en l'interrompant, il repartit avec plusieurs

mar-

arques de satisfaction, que si ma na-
on pouvoit former ce raisonnement,
lle n'étoit pas privée des plus solides
onnoissances. *Ie l'ay toûjours medité,*
omme tu viens de l'expliquer, âjouta-t'il,
bien que le chemin qu'il faut faire, pour
ppuyer cette meditation soit extremement
ng, je suis persuadé qu'il est faisable. I'a-
oüe cependant que les grandes revolu-
ions de plusieurs milliers de siecles peu-
ent avoir causé de grands changements
ans ce que nous voyons. Mais mon esprit
e me permet pas ny d'y concevoir vne éter-
ité, ny d'y comprendre vne totale produ-
ion, sans la conduite d'vn Souverain, qui
n soit le grand Architecte & le supreme
Moderateur.

De laisser voguer son imagination parmy
es millions de milliasses de revolutions, &
le rapporter tout ce que nous voyons à des
us fortuits, qui n'ayent aucun autre prin-
ipe qu'vn mouvement local, & le ren-
ntre de plusieurs petits corps: c'est s'em-
arrasser en des difficultez qu'on ne re-
udra jamais, & se mettre en danger
e commettre vn blasphéme execrable;

c'est donner à la creature, ce qui n'appartient qu'au Createur : c'est consequemment payer d'vne ingratitude insuportable celuy à qui nous avons l'obligation de tout ce que nous sommes, niant qu'il soit le principe de tous les êtres, & le voulant ignorer bien qu'il soit visible en tous ses effets. Quand même on pourroit accorder que l'éternité de ces petits corps est possible; puis qu'il est certain que l'autre opinion est au moins autant, pour ne dire plus probable, que celle la : c'est s'exposer à vn crime volontaire, de la laisser, pour favoriser des corps sans sentiment & incapables d'aucune reconnoissance. Ie veux dire, que disputant pour détruire l'Etre des etres, on s'expose à commettre vne fausseté criminelle : on merite sa disgrace, & on ne doit pas échapper sa juste vengeance. Au contraire se rangeant de son côté, on ne peut que s'acquiter de son devoir : on est incapable de repentir, & on attire les reconnoissances de cet Infini. Enfin cette proposition est tres probable, & on ne peut que bien faire en la suivant : l'autre est dangereuse, & on ne peut y acquiescer sans se déclarer coupable.

Cet-

Cette consideration nous obligea, il y a environ quarante cinq revolutions de supposer ce premier de tous les Etres & de l'enseigner comme le fondement de tous nos principes, sans qu'on souffrit aucune raison contraire.

J'écoutois les oracles de cet homme avec vne attention toute particuliere; la grace dont il parloit, & le poids qu'il connoit à ſes paroles attiroient autant mon cœur que mes oreilles. Comme je vis qu'il étoit ſur le point de me faire quelque nouvelle queſtion: j'âjoutay, que quand méme on pourroit accorder que l'exiſtence de ces petits corps ſeroit éternelle, on ne prouveroit jamais qu'ils ayent pû diſtinguer ce monde & le diverſifier, comme nous voyons qu'il l'eſt maintenant: ſuivant ce principe inconteſtable que *les choſes étant les mêmes ne peuvent faire que le même*: & ainſi ces atomes n'ayant aucune difference, entre eux que celles des nombres & de la pluralité, n'auroient pû faire au plus que des maſſes de méme qualité. *Ce qui ſe de la difficulté à certains eſprits, re-*

prit-il, *c'eſt la grande abſtraction de cét E'tre des etres qui ne ſe découvre non plus que s'il n'étoit pas. Mais je trouve que cette raiſon n'a point de force, parce que nous en avons pluſieurs autres, qui nous obligent de croire qu'il eſt trop au deſſus de nous pour ſe manifeſter à nous autrement que par ſes effets. Si ſa conduite pouvoit être particuliere, j'aurois peine, à me perſuader qu'elle peût être ſienne, puis qu'un E'tre vniverſel ne doit agir qu'vniverſellement & ſans particularité.*

Mais s'il eſt ainſi, repliquay-je, que vous ne revoquiez point en doute, ce grand Souverain : d'où vient que vous n'établiſſez aucune Religion pour l'honorer? Nous qui le reconnoiſſons, avons nos heures reglées pour l'adorer, nous avons nos prieres pour l'invoquer, nos loüanges pour le glorifier, & ſes commandements pour les garder.

Vous parlez donc librement du Háab, dit il? Ouy ſans doute, & ce ſont nos plus beaux & nos plus juſtes diſcours, répondis-je ; nos plus beaux ; puiſque nous ne devons rien avoir de plus agrea-

le que de parler de celuy, duquel nous
épendons pour la vie & pour la mort;
c nos plus juſtes, puis que cet entre-
en doit être preferé à tous les autres,
our exciter nos reſpets & nos recon-
oiſſances. *Il n'eſt rien de mieux*, repar-
t-il, *mais vos ſentiments ſont ils les mê-
es ſur cet Incomprehenſible ?* Il en eſt
eu, dis je, qui ne le reconnoiſſe dans
s Souveraines perfections de méme
rte. *Parle moy poſitivement & claire-
ẽt*, reprit-il avec empreſſemẽt, *êtes vous
s mêmes dans vos raiſonnemẽs ſur ce pre-
ier Principe*, i'avoüay qu'effectivement
s eſprits étoient fort partagez dans
s concluſions ; ce qui cauſoit pluſieurs
épris & pluſieurs haines : d'où naiſ-
ient des guerres, des meurtres, & d'au-
es ſuites tres malheureuſes.

Ce bon vieillard repliqua avec beau-
oup de naïveté que ſi j'avois répondu
vne autre maniere, il auroit laiſſé ma
nference, & m'auroit mépriſé: parce
ue c'eſt vne ſuite neceſſaire que parlant
vne choſe incomprehenſible, on en
rle avec beaucoup de diverſité. Il faut

étre dangereux pour vouloir ignorer v
premier Principe : mais il faut étre inf
ny comme luy pour pouvoir en parle
également, par ce que nous suppoſon
qu'il eſt Incomprehenſible. D'où ſui
qu'auſſi tôt qu'on s'expoſe d'en entame
la matiere : comme on n'en peut parle
que par conjectures, on ſatisfait plûtô
ſon eſprit, qu'on n'approche de la veri
té. Et comme on eſt plus qu'aveugle
en ces conſiderations, on eſt excuſable
ſi l'vn penſe d'vne façon & l'autre d'vne
autre. C'eſt la raiſon qui nous oblige
de n'en point parler, parce que nous
ſommes perſuadez qu'on n'en ſauroit
parler ſans faillir. Les aſſemblées que
nous faiſons au Hab ſont pour le recon-
noître & pour l'adorer : mais c'eſt avec
cette circonſtance inviolablement ob-
ſervée de ne prononcer nulle parole,
& de laiſſer vn chacun dans la liberté
d'en penſer ce que ſon eſprit lui en ſug-
gere. Cette conduite eſt cauſe que nous
ſommes toûjours vnis, & toûjours en
reſpet, quand on en profere le nom
ce qui ſeroit impoſſible ſi nous voulions
nous

ous donner la liberté d'en discourir,
mme celuy qui s'engage dans vn pre-
pice, s'expose necessairement à perir.

I'ay remarqué, ajouta t'il, ce que tu
avancé des dissensions & des suites
nestes que causent vos diverses con-
issances, & il faut que tu concluës
e c'est vn procedé inexcusable que
luy là. La commune doctrine de cet-
premiere cause doit être le principe de
tre vnion, comme elle l'est de nôtre
oduction. Et bien qu'on doive avouër
'on n'en sauroit parler long-tems sans
vision : il faut conclurre que lors que
tte division forme des querelles & des
erres, on abuse du pere commun au
int essentiel qui nous doit vnir. Mais
mment peut on penser qu'on lui est
reable, quand on se détruit l'vn l'au-
sous pretexte de lui plaire? On ne le
ut bien connoître que comme vne
use vniverselle à qui tout appartient de
ême façon, qui donne le branle & la
dence à tous les particuliers telle qu'il
ut, & qui dispose de tout purement
on sa volonté. N'est-ce pas donc abu-

ſer de ſa bonté que de ſe dechirer les vn
les autres, parce que les vns s'imagine
qu'ils le connoiſſent mieux que les a
tres ?

Ie repondis qu'on pouvoit excuſer c
procedé par le zele que chaque parti
conſerve d'étendre ſa Religion, qu'v
chacun croit ſi bonne, qu'il l'appuye ſu
des revelations particulieres, la confir
me par des miracles, & en prend Dieu
pour l'Autheur. Ce diſcours le ſurpri
au delà de toute imagination, & com
me il ne pût l'accorder avec les apparen
ces de raiſonnement qu'il avoit remar
quées auparavant : il me dit d'vn accent
fort grave. *N'eſt-ce pas peut étre que pen
ſant me complaire, tu m'en fais accroire, &
que tu impoſes à ta nation. Eſt-il poſſible
qu'avec les lumieres que tu as fait parétre,
on puiſſe accorder ces revelations ?* Ie lui
proteſtay que j'étois ſincere, & que bien
que ie fuſſe ravy de lui complaire, ie ne
le pouvois faire au depens de la verité.
I'aioutay que ce n'étoit pas vn même
peuple qui avoit des ſentiments differ
rents : mais qu'il en étoit comme il en

ſeroit

roit des sezains, si l'vn croyoit d'vne on & l'autre autrement: d'où suivoit ils se mêprisoient, se disputoient, se ssoient, & se dechiroient assez sou- nt.

Mais ne sont-ils pas capables, dit il, *de e reflexion sur leur procedé: & suivant onnoissance que tu dis qu'ils ont de l'in- e bonté & sagesse de cet Etre divin, ne vent-ils pas penser qu'il ne sauroit a- r ces contradictions. Ne doivent-ils craindre que leurs freres croyant d'eux, u'ils en croient, il est possible que les & les autres soient trompez? Quelle de asseurance ont-ils pour s'exemter ette juste crainte?* Ie répondis qu'ils ent puissamment persuadez que Dieu oit lui méme découvert à quelque iculiers des leurs: & qu'il avoit mandé qu'on les écoutât & qu'on ajoutât foy comme à sa personne, ne ant toutefois aucun: mais attendant ort d'vn chacun pour recompenser qui auront bien cru, & châtier ceux auront été incredules.

Mais comment croire, dit-il, *que le*

Haab a pluſtôt parlé aux uns qu'aux a
tres? Et d'où peut provenir cette accept
de perſonne, qu'il prefere pluſtôt les u
que les autres, pour les favoriſer de ſes l
mieres?

Ie répondis que les merveilles qu'
avoient faites en étoient des preuves
ſeurées: que Dieu étoit maître de ſes v
lontez pour faire ce qu'il lui plaiſoit:
que c'étoit à la creature de les adorer
de s'y ſoûmettre.

Il me demanda, *d'où l'on pouvoit con*
tre que ces merveilles avoient été faite
veu que les autres qui étoient de crean
contraire ne les admettoient pas. Ie
qu'on le tenoit de pere en fils. *Si ce*
eſt, repartit-il, *la Religion qu'ils obſerve*
n'eſt fondée, ny ſur la parole de Dieu, pu
qu'ils diſputent entre eux ſi elle l'eſt verit
blement, ou ſi elle ne l'eſt pas: ny ſur auc
ne merveille qui l'autoriſe, puis que pe
ſonne de ceux qui croyent ne ſe peut vant
d'en avoir veu, & que les autres qui
croyent pas, les rejettent, comme ſupp
ſées: & conſequemment elle n'a nul aut
fondement que la credulité de ceux qui
la

ſſent plus facilement perſuader.

Ie repondis, qu'il en étoit tres-peu
i ne cruſſent les mémes revelations:
ais que la diuerſité des Religions pro-
noient des differentes explications
'on leur donnoit.

Paſſons cette matiere, repartit-il. *tu*
mbaraſſes & tu tombes d'erreur en erreur
r te vouloir trop expliquer. Si tout ce
e tu avances pouvoit ſubſiſter, tu ferois
roitre ta nation comme des perſonnes qui
nt des lumieres que pour enviſager des
cipices inevitables, & pour ſe rendre
eſſairement malheureuſes. Ce que tu dis,
uve qu'ils ſavent entrevoir un premier
re : mais cette connoiſſance ne ſert qu'à
diviſer, les tourmenter, & leur donner
le faux prejugez de ce Souverain, le
ânt partiel, prenant ces revelations
me obſcures & qui ont beſoin d'explica-
, le conſiderant comme indifferent dans
es les diſputes qui ſe font pour ſa gloire,
le traitant de cruel, de perdre à la fin
x qui ont travaillé avec plus de chaleur
r luy plaire, s'il arrive qu'ils n'ayent
bien conceu ſes volontez. Toutes ces

procedures ne ſont que des chicanes ind
gnes d'étre propoſées quand il s'agit d'u
E'tre ſupreme, qui ne peut agir qu'avec to
te la prudence & toute la ſageſſe. Quant
nous, nous connoiſſons la primauté &
haute Souverainneté de cette premie
Cauſe : Nous trouvons par nos raiſonn
ments que toutes les creatures étant égal
ment ſiennes, il les regarde de méme œil
de méme affection. Enfin nous ſommes per
ſuadez que nous ſommes ſi peu de choſes
ſon egard : que nous ne meritons pas qu'
faſſe aucun état de nous, ny qu'il nous conſ
dere en façon quelconque. Ce que tu as ap
porté pour concluſion de la fin d'un chacun
eſt la preuve d'une choſe obſcure par un
autre qui eſt plus obſcure : Nous ſommes en
core à chercher, s'il eſt quelque differen
entre un homme mort & un autre animal
parce que les ſuites étant les mémes ſans au
cune difference, & n'y pouvant fonde
de diſtinction, on n'en peut parler qu
par des conjectures fort legeres. Nous voy
ons à la verité qu'un homme viuant fait pa
roitre plus de viuacité qu'une brute : ma
c'eſt trop peu pour nous perſuader qu'il lu
reſ

ſte quelque âvantage ſur elle apres la ort. Puis que les brutes qui ont pluſieurs egrez de perfection entre elles, ſont toutes ales en cette extremité : je ne puis former ucun jugement poſitif de l'excellence de omme apres ſa mort, de ce qu'il excelle ndant ſa vie.

Il en eſt cependant parmi nous qui trouent trop d'oppoſition entre l'homme & la ute, ne peuvent ſouffrir qu'il meure tout fait comme elle. Mais quand nous les oulons obliger d'expliquer la difference, s heſitent, ils s'evanoüiſſent dans leurs enſées, & ils ne donnent aucune ſatisfaion. Car dire que ce plus reſte avec le rps dans la terre, c'eſt un plus ſuperflu: ire qu'il ſe retire, on ne peut aſſigner lieu, ſi ce n'eſt qu'il rentre en d'autres rps : mais ces penſées ſont enveloppées de luſieurs difficultez qu'on ne peut reſoudre.

L'heure du Hab nous obligea de quitter, & ie la paſſay toute à repaſſer par ma emoire ce qu'il m'avoit expliqué : & omme i'y trouvay des embarras qui ſurpaſſoient la portée de mon eſprit, j'adoray la divine providence de m'avoir

donné d'autres lumieres plus claires &
plus asseurées, & de m'avoir fait com
prendre qu'étant mon Sauveur, comm
il avoit été mon Createur, il m'avoi
doüé d'vne ame immortelle qui devoi
joüir de sa gloire. Ie fus ensuite for
douteux pour me determiner, si je de-
vois luy découvrir la foy que nous avons
d'vn Dieu mort & ressuscité pour nôtre
Salut. Enfin apres mille combats, je
conclus que c'étoit presenter des pier-
res precieuses à des aveugles, que d'en
vouloir entamer le discours. Comme
je connoissois son humeur & son genie;
je fus asseuré qu'il m'enlaceroit dans
cent difficultez : & qu'il nous feroit
passer selon sa coûtume pour des ridi-
culs. Ie me souvins des paroles de l'A-
pôtre, *que la doctrine de l'Evangile étoit*
opposée a la vaine sagesse des mondains: que
c'est vne folie à ceux qui perissent : & que
Dieu ne se donne pas à connêtre aux or-
gueilleux de ce monde. Et certes la con-
noissance que j'ay pû avoir de cette Na-
tion, fait que je tiens pour asseuré qu'el-
le est d'autant plus incapable des con-
noiſ-

noissances surnaturelles : qu'elle croit mpossible, ou incomprehensible tout ce qu'elle ne peut comprendre. Il est vray qu'elle est capable de beaucoup, & que la raison qui est sa guide, la feroit incomparable, si Dieu daignoit l'éclairer: mais cette même raison qui l'éleve tant sur les autres, au regard des connoissances naturelles, l'abbaisse au dessous de toutes en ce qu'elle ne connoit pas son salut. On peut donc dire que sa science ne sert qu'à l'abuser, & que la vivacité de son esprit, jointe à la douceur de son naturel pour obeïr avec plaisir à la raison, la faisant vn miracle sur la terre, sera la cause de son malheur dans l'éternité.

Ie laisse aux savants de juger de leur conduite à ne point parler de Dieu en façon quelconque, & d'en remarquer plusieurs traces dans l'Antiquité. Ce que je puis dire, c'est que ce procedé les contient dans vn respet & dans vne vnion admirable au regard des choses divines.

Ils m'ont rencontré plusieurs fois les

genoux en terre, les mains jointes, & les yeux levez vers le Ciel, & comme ils s'étonnoient de cette posture : mon vieillard m'interrogea vn jour de ce que je pretendois faire. Ayant répondu que je priois Dieu: il âjoûta qu'il ne croyoit pas qu'on le peût prier sans l'offencer, & voicy à peu prés le raisonnement qu'il forma. *Pour prier & invoquer le Haab, c'est vne necessité de supposer ou qu'il ignore ce que nous souhaitons, ou que s'il le connoit, il ne le veut pas : & que nous pretendons le fléchir par nôtre importunité: ou du moins qu'il est indifferent, & que nous esperons le tirer à nôtre faveur. Penser le premier, c'est blasphemer; vouloir le second, c'est impieté; croire le troisiéme, c'est vn sacrilege. C'est vn blasphéme de croire que celuy qui sait tout, ignore quelque chose: & on ne peut sans impieté, s'imaginer qu'on puisse l'obliger à vouloir ce qu'il ne vouloit pas auparavant : puis que c'est croire qu'on le peut changer, & qu'on peut le porter à vouloir, ce qui n'est pas le meilleur. Quant à nous nous conçevons cét Etre Souverain comme incapable de changement, & comme*

voulant

voulant toûjours ce qui eſt plus parfait. Nous ne pouvõs avoir d'autres penſées, ſans manquer au premier principe du raiſonnement, qui nous enſeigne que le Haab ne peut faillir & ne peut vouloir que ce qui eſt tres-bon. Cette verité nous eſt ſi claire: qu'elle paſſe pour l'vne des premieres regles de nôtre raiſon. Ie dis plus, on ne ſauroit rien demander au Haab ſans temerité ou ſans ignorance. La temerité éclatte en ce qu'on s'attribuë de meilleurs ſentiments que luy, & en ce qu'on veut reformer le cours ordinaire de ſa conduite, l'obligeant à donner ce qu'il n'avoit pas deſſein d'accorder. Car ou nous demandons ce que nous croyons le meilleur: ou ce qui n'étant pas abſolument le meilleur, nous eſt plus convenable. Si nous croyons, qu'il eſt meilleur: c'eſt temerité & peine perduë de le demander, puis que cette cauſe ne peut faire que meilleur. Si on ſait que ce n'eſt pas le meilleur, c'eſt vne autre temerité d'oſer le demander. Enfin c'eſt vne ignorance inſuportable de demander ſans faire reflexion, ſi c'eſt le meilleur qu'on demande, ou ſi ce n'eſt pas le meilleur. Ces conſiderations

nous obligent de tout attendre sans rien demander ; & de recevoir tout ce qui nous arrive, sans aucune repugnance, étant pleinement persuadez, que c'est ainsi qu'il doit arriver, bien qu'il nous paroisse contraire & fâcheux.

Ie repliquay qu'on croyoit parmy nous qu'il nous commandoit de prier, & qu'au moins étant sur le point de mourir & de changer de monde, nous devions implorer sa misericorde. I'avançay expressément cette proposition pour connoître ses sentiments. Aussi tôt selon son activité ordinaire, il me dit que ma répôse contenoit tant de difficultez: qu'il ne l'entendoit pas, & il m'obligea de m'éclaircir. Ie luy fis donc connêtre qu'en mourant nous changions de monde, & que nous étions placez selon la volonté de Dieu.

Changer de monde, répondit il, *suppose deux mondes : & faire ce changement suppose necessairement un grand voyage. Tu veux qu'on meure, c'est à dire, qu'on cesse de pouvoir aller : & à même tems, tu veux qu'on fasse ce voyage, c'est à dire, qu'on aille*

lle plus vîte que si l'on viuoit. Tu veux eux choſes fort oppoſées, un viuant qui ne uiſſe voyager en l'autre monde, & un ourant qui puiſſe faire ce voyage. Tu don- es plus de mouvement aux morts, qu'à eux qui viuent. Fais au moins reflexion ſur e que tu avances. Ie repartis que je n'a- ois pas apporté cette façon de parler *hanger de monde, à deſſein d'expliquer un utre ſejour éloigné de cet vnivers: mais ſeu- ement pour faire entendre une façon de de- neurer toute autre & toute differente de elle-cy. Que quand j'avois dit que nous hangions de monde, je n'aurois jamais cru u'on prit ma propoſition, de tous nous mê- nes, ny d'un voyage materiel : I'ajoutay ue nous avions accoûtumé de nous ſervir de cette façon de parler pour faire connoitre a ſeparation de nôtre principale partie, ue nous appellons nôtre ame, qui nous di- tinguant des bêtes nous fait raiſonnables. Qu'il falloit être pis que ſtupide pour s'i- naginer que le corps ne ſe changeât pas en erre : Que ce dont nous étions perſuadez, étoit que ce qui nous faiſoit raiſonnables, ſe*

degageant des liens qui l'unissoit au corp
devenoit libre, & se portoit en un momen
au lieu que Dieu luï a destiné selon la qua
lité de ses actions.

Tu crois donc, dit-il, *que nous devenon*
des Habis, c'est à dire, des Anges en nôtr
mort: & qu'en cessant d'être, nous somme
beaucoup plus parfait, que nous ne somme
pendant que nous vivons, & tu t'embaraſ
ses trop pour pouvoir t'expliquer. Nôtr
vie n'étant qu'une suite de mouvement, i
s'ensuit que la cessation de nôtre vie n'est
qu'une cessation de mouvement: & ainsi
bien loin de pouvoir agir plus parfaitement
étant morts, nous sommes incapables d'a-
ctions, puis que nous ne sommes plus sus-
ceptibles de mouvement.

Ie le priay de se conformer à ma pen-
sée pour me rêpondre plus positive-
ment, parce que je pretendois faire vne
distinction fort considerable entre nous
mêmes & entre nôtre ame qui n'en est
qu'vne partie. *Mais quand tu veux que*
cette partie se meuve, agisse, soit heureuse
ou malheureuse: ou c'est le méme, ou ce n'est
plus le même qu'auparavant? reprit-il, *si*
c'est

eſt le méme, tu ne peux condamner mon
iſonnnement. Si ce n'eſt pas le méme, tu
s mal parlé, quand tu as dit qu'en mou-
ant on eſt placé ſelon ſes œuvres. Ie dis
ue c'étoit le même en partie ; *tres bien,*
it-il, *& en la partie la plus noble qui eſt*
riſe pour le tout. D'accord, fis-je : *& ain-*
j'ay raiſon, reprit-il, *d'avoir avancé ce*
ue tu ne pouvois approuver. Que tu veux
ue vous mouriez, & à méme tems, que tu
ntens qu'au lieu de mourir, vous viuez
eaucoup plus parfaitement que devant la
ort.

Les penſées que tu as voulu expliquer,
ous repreſentent comme vne piece de grand
rix enfermée dans une matiere craſſe, à qui
a mort au lieu de nuire, ſert merveilleuſe-
ent : puis qu'elle ne fait que vous en ſepa-
er, & vous dégager de la corruption. D'où
iit que ce que vous appellez mort, eſt vô-
re perfection & non pas vôtre deſtruction.
Ou pluſtôt mourir ſelon ton dire, ce n'eſt
as mourir, mais ceſſer de mourir : ce qu'il
ſt impoſſible d'accorder, puis que c'eſt
nourir & ne pas mourir enſemble : ceſſer
'étre, & étre plus parfaitement : étre dé-

truit, & subsister mieux que devant.

Ie connus que je ne pouvois pousser plus avant les ouvertures de nôtre croyance, qu'en scandalisant cet homme, & attirant son aversion. Ie le priay d'excuser ma foiblesse, & de m'expliquer ses sentiments. Ce qu'il fit d'vn air si relevé que ie ne pûs retenir ce qu'il dit, bien qu'en l'écoutant, ie compriſſe en quelque façon toutes ses propositions.

Il entra autant que ie puis me souvenir dans la doctrine d'vn genie vniversel qui se communique par partie à chaque particulier, & qui a la vertu lors qu'vn animal meurt de se conserver, juques à ce qu'il soit communiqué à vn autre, comme ie le dois expliquer plus amplement dans leur philosophie : tellement que ce genie s'éteint en la mort, sans cependant être détruit : puis qu'il n'attend que l'occasion d'vne nouvelle disposition pour se rallumer, & qu'il se rallume selon la qualité du feu qui luy est communiqué.

CHA-

CHAPITRE VII.

Des sentiments des Australiens, sur cette vie.

IE dois remarquer trois choses sur les sentiments des Australiens au regard de la vie, la premiere pour la donner: la 2. pour la conserver : la 3. pour la finir.

I'ay déja parlé de la façon dont les petits viennent au monde : mais comme c'est l'vne des principales matieres de cette Histoire, qu'on n'admireroit iamais assez, si on en pouvoit savoir la verité, telle que ie la dépeins : ie trouve à propos d'en dire encore quelque chose. Ils ont tant d'aversion d'ouïr parler de ces commencements, qu'vn an ou environ aprés mon arrivé, en ayant entamé quelque discours en la compagnie de deux freres, ils se retirerent de moy avec plus de signes d'horreur, que si i'eusse commis vn crime. Vn jour que je m'en dé-

couvris à mon vieux philosophe, apres m'avoir fait quelques censures sur ce sujet : il entra dans vn long discours & m'é alla plusieurs preuves, pour m'obliger à croire que les enfans venoient dans leurs entrailles comme les fruits viennent sur les arbres. Mais comme il vîd que toutes ses raisons ne faisoient aucune impression sur mon esprit, & que je ne pouvois m'empêcher de soûrire, il me quitta sans achever, témoignant que mon incredulité provenoit de la corruption de mon esprit. Il arriva pendant les six premiers mois de mon arrivé, que les caresses extraordinaires des freres me causerent quelque mouvement déreglé, dont quelques vns s'apperceurent, qui en furent si fort scandalisez, qu'ils me quitterent. C'est ce qui me causa la haine de tous, comme j'ay déja dit & ma perte auroit été asseurée sans l'assistance particuliere de ce vieillard. Ie suis obligé de dire qu'en trente deux ans qu'il y a que je demeure parmi eux, je n'ay pû connoître, ny quand, ny comment s'y fait la generation. Leurs par-

ies ſont fort petites, on n'y apper-
t rien de toutes ces décharges de la
ure communes aux femmes qui ne
t pas enceintes. Leurs enfans ne ſa-
t ce que c'eſt que tignes, rougeolles,
olles & ſemblables accidents aux-
ls les Européens ſont ſujets.

Auſſi tôt qu'vn Auſtralien à conceu,
uitte ſon appartement & ſe tranſpor-
u Heb, où il eſt receu avec des con-
tulations particulieres; & où il a ſa
uriture ſans travail. Ils ont vn certain
u êlevé pour rendre leur fruit, où ils
ndent les jambes & l'enfant tombe
des fueilles du Balf, apres quoy la
re le prend, le frotte de ces fueilles, &
laite ſans jetter du ſang, & ſans faire
iblant d'avoir ſouffert. Ils n'ont nul
ge de bandes, ni de langes, ni de ber-
ux. Le lait que la mere leur donne eſt
ubſtantiel, qu'il leur ſuffit pendant
ix ans: les excremens qu'ils jettent
t en ſi petite quantité, qu'on diroit
ils n'en rendent point. Ils parlent or-
airement en huit mois: ils marchent
vn an, & en deux on les ſevre. Ils

commencent à raisonner à trois ans
vec des divertissements inexplicable
Aussi tôt que la mere les quittent,
premier Maître de la premiere banc
leur enseigne les élements: & ils deme
meurent trois ans sous sa conduite. I
passent ensuite en la discipline du secon
Maître, qui leur enseigne l'écriture, &
ils le suivent quatre ans. Et ainsi des au
tres à proportion jusqu'à trente cinq ans
auquel âge ils sont tous consommez e
toutes les sciences naturelles, sans pou
voir distinguer quelque difference de ca
pacité entre eux. Ayant ainsi achev
leurs course, ils sont en attente d'êt
Lieutenants, c'est à dire, de tenir la pla
ce de ceux qui veulent finir.

I'ay parlé de leur constitution au Cha
pitre V. & à vray dire, elle fait parétre
vne douceur mélée de gravité qui ne se
roit pas commune en Europe. Ils sont
d'vne santé inviolable, sans connétre
méme ce que c'est que maladie. Ie crois
que la bonté de leur constitution pro-
vient de leur naissance & de l'excellente
nourriture qu'ils prennent sans excés.

Nos

s maux ont des sources opposées, à
oir vne conception de parets passion-
, & vne nourriture qui n'étant pas
ne est souvent prise sans mesure. Nos
ents nous communiquent ordinaire-
nt autant de deffauts, qu'ils en ont
ntractez par leur vie dereglée. Si la
urmandise les rempli d'humeur, ils
us en donnent tant, que nous deve-
ns pleins de superfluitez, qu'il faut
rger sous peine de perir. S'ils exce-
nt en chaleur, les ebullitions de sang
nsuivent, avec mille ordures qui pa-
issent par necessité sur nos corps. En
mot, ils nous font tels qu'ils sont:
rce qu'ils ne peuvent donner que ce
'ils ont. Leur ardeur fait que nous
mmes des chiens en concupiscence:
leur bile nous enflamme de cholere,
Les Australiens sont exemts de toutes
s passions: parce que leurs parents n'en
yant point, ils ne leurs en peuvent pas
ōmuniquer. Comme ils n'ont nul prin-
ipe d'alteration: ils vivent dans vne es-
ece d'indifference, sans autre mouve-
ent, que celuy que la raison leur impri-

me. Nous pourrions dire le méme de
nourriture : car ſi les Europeens ſont a
ſez miſerables pour avoir ſouvent de
viandes fort defectueuſes: il arrive com
munément qu'ils en prennent deux &
trois fois plus qu'il n'eſt requis pour leu
entretien : d'où ſuivent les fievres, le
catares, les foibleſſes d'eſtomach, & plu
ſieurs pareilles infirmités inconnuës aux
Auſtraliens. La grande ſolidité de leurs
fruits, & leur admirable temperance de
n'en prendre, qu'autant preciſément que
la nature en demande pour ſubſiſter, les
éloigne de tous nos maux. Bien loin de
faire gloire de manger & d'étre ſom-
tueux en feſtin: ils ſe cachent, & ne man-
gent qu'en ſecret & comme à la dérobé.
Ils n'ont nulle heure reglée pour leur re-
pas, parce qu'ils jugent que c'eſt vne a-
ction trop animale, de laquelle vn hom-
me devroit s'abſtenir, s'il pouvoit. De la
provient, qu'ils ont ſi peu de beſoin des
neceſſitez que nous appellons commu-
nes : qu'à peine rendent ils quelques ex-
crements en huit jours.

Ils conviennent tous que cette vie

n'eſt

eſt qu'vne agitation, qu'vn trouble & 'vn tourment. Ils ſont perſuadez que que nous appellons la mort, eſt leur pos : & que le plus grand bien de la ature eſt d'y retourner au plus toſt. ette penſée fait qu'ils vivent non ſeule- ent avec indifference pour la vie, mais éme avec deſir de mourir. Auſſi tôt 'ils s'appercevoient, que je témoignois uelque apprehenſion de la mort, ils ſe onfirmoient dans la penſée que ie ne ouvois étre homme, parce que ie ne anquois aux principes du vray raiſon- ment. Mon viellard m'en parla plu- urs fois: & voicy à peu prés les raiſons 'il m'en donna. *Nous ſõmes differens des tes, en ce que leurs cõnoiſſãces ne penetrãt us dans le fond des choſes, elles ne tirent urs conſequences que de ce qui eſt appa- nt. De là ſuit qu'elles fuyent leur deſtru- ion comme leur plus grand mal, & qu'el- s ſe peinent pour leur conſervation, com- e pour leur plus grand bien ne conſide- nt pas que c'eſt une peine vaine : & qu'é- nt une neceſſité qu'elles periſſent, le re- rd de perir n'eſt qu'un accroiſſement de*

leurs maux. Il faut pour raisonner à fon
continua-t'il, *que nous nous considerion*
dans un état de misere; 1. *Parce que n*
actions étant attachées à un corps pesant
plus nous agissons, plus nous souffrons : &
nous ne cessons de souffrir, qu'en cessant d'a
gir; tellement que, parlant sincerément, de
sirer de viure, c'est souhaiter de se peiner
& demander la mort, c'est aspirer au repo
& à l'exemtion de souffrir. Cela est d'au
tant plus vray, qu'il est necessaire que nou
mourions: & que le delais ne sert qu'à nou
causer de plus grand maux. Cette pensée
que nous n'avons rien de plus cher que
nous mémes, fait que ne pouvant nous re-
garder que comme des objets perissants,
nous languissons plustot que de viure: & a-
vouons qu'il vaudroit mieux n'étre point
que d'étre, pour connétre que bien tost on
ne sera plus. Les soins de se conserver sont
inutiles, puis qu'enfin il faut finir; & le re-
tard ne sert qu'à l'augmentation de nos re-
grets. La veuë de nos perfections fait un
autre tourment, puis qu'on ne les peut con-
siderer que cõme des biens passagers, qui ont
tant coûté pour étre incontinent perdus.

Enfin

fin tout ce que nous considerons au de-
s & au dehors de nous, ne fait qu'atti-
nos peines & nos indignations.

Ie dis qu'il me sembloit que ce raisou-
nement prouvoit trop: que pour lui don-
r toute sa force, il faudroit que je fusse
te de ce que je connois quelque cho-
qui me surpasse. Ce qui paroit d'au-
t plus blâmable, que la bonté du ju-
ment consiste à se pouvoir contenter
sa condition, & à êloigner les refle-
ons qui ne servent qu'à nous affliger:
tout si nous ne pouvons pas y appor-
de remede.

Il y a du solide en ta réponse, repartit il:
is elle est foible en deux chefs : l'un de
voir suspendre son jugement, l'autre de
pouvoir aimer sans detester sa dissolution.
uvoir le premier, c'est avoir la veuë bon-
, & pouvoir cependant être sans voir ce
i est sans cesse devant nos yeux. Pouvoir
econd, c'est pouvoir s'aimer, sans pou-
r hayr sa destruction.

C'est une grande foiblesse, de pouvoir vi-
e sans être frappé continuellement de sa
ruction. Elle est plus grande, de crain-

dre ce qu'on sait qui arrivera infailli
ment. Mais elle est extreme, de cherc
des preservatifs pour eviter ce qu'on c
noit inevitable. Pouvoir être sans voi
mort, c'est pouvoir viure sans se connét
Parce que la mort est inseparable de n
méme, & que nous voir en toutes nos pa
ties, c'est ne voir riẽ que de mortel. Pouv
craindre la mort : c'est pouvoir accord
deux choses contradictoires: puis que crai
dre, suppose un doute de ce qui arriver
& que nous savons que la mort arrive i
dubitablement. C'est encore pis de pre
dre des preservatifs pour la detourner
puis que nous sommes asseurez que cela e
impossible.

Ie repliquay que nous pouvions ave
justice craindre non la mort, mais ses ap
proches : & que les preservatifs étoien
vtiles, au moins pour nous en êloigne
pour vn tems.

Tres bien, repartit il : *mais ne vois-tu*
pas qu'étant un faire le faut de mourir, le
retard ne cause qu'une suite de peines, de
chagrins, de regret, d'ennuis : & que ce
n'est que se peiner, pour augmenter sa misere.

I'ajoutay

I'ajoûtay que ces raisons auroient aucoup plus de poids parmy les Euroens, qu'en leurs quartiers, où ils ne vent ce que c'est que souffrir : au lieu e la vie des Europeens est vne vraye aine de miseres.

Quoy donc, dit-il, *avez vous d'autres irmitez que celle d'être mortels, & de us connoitre mourants?*

Ie l'asseuray qu'on mouroit sount plusieurs fois, auparavant que d'aèver de mourir: & que la mort ne pronoit aux Europeens, qu'à force de malies qui les abbatoient, & les faisoient fin defaillir. Cette rêponse lui fut vn ystere ; & il la prit à contre sens des mbats des vns contre les autres dont us avons parlé : & comme je m'efforis de lui faire comprendre nos gout, nos migraines, nos coliques : je vis il n'entendoit pas ce que je voulois e. Il fallut donc pour lui faire conître ma proposition, que ie lui expliasse en particulier quelques vnes des uleurs que nous souffrons : & comme n'entendit, il âjouta: *seroit-il bien possi-*

ble qu'on peût aimer une telle vie. Ie
pondis que non seulement on l'aimo
mais encore, qu'on n'omettoit rien pc
la prolonger. D'où il prit vn nouve
sujet de nous condamner ou d'insensi
lité, ou d'extravagance insuportabl
parce qu'être asseuré de mourir tou
fait, se voir mourir à force de souff a
ce, ne pouvoir étendre sa vie sans v
continuelle langueur, & chercher de
point achever promptement de mouri
sont des conduites qui ne peuvent êt
conceuës d'vn esprit capable de raison

Nos sentiments sont bien éloignez de
procedé, ajoûta t'il, *aussi-tôt que no*
sommes capables de nous connoître, comm
nous sommes obligez de nous aimer; & qu
nous nous considerons les victimes neces
res d'vne cause superieure qui se plait
nous détruire; nous faisons vn extreme mé-
pris de nôtre vie, & nous ne la regardon
que comme vn bien étranger, que nous n
pouvons posseder qu'en fuyant. Le tem
que nous la conservons nous est à charge
parce qu'il ne sert qu'à nous faire regret-
ter vn bien qu'on nous ôte plus facilement
qu'on

u'on ne nous le donne. Enfin nous nous nuyons de vivre, parce que nous n'o-ns nous attacher à nous mêmes de toute tendresse que nous pourrions avoir: com-e celuy qui auroit vne piece charmante ur vn tems seulement, craindroit de luy nner son cœur, de peur de trop souffrir, ant contraint de la quitter.

Ie dis que la nature enseignoit que E'tre étoit preferable au rien : & qu'il loit mieux vivre, quand ce ne seroit ue pour vn jour, que de ne vivre pas. lais il me répondit de la force que je ais expliquer.

Il faut distinguer deux choses dans nô-e E'tre, l'vne est l'existence generale qui perit point; l'autre est cette existence particulier qui perit. La premiere est eilleure que sa privation : & c'est ce l'on doit absolument entendre, quand on t que l'E'tre est preferable au non E'tre. a 2. est souvent pire que sa privation, sur ut si c'est vne connoissance qui ne tende ui à nous rendre malheureux.

Ie repartis; que si l'E'tre en general loit meilleur que le non être, il s'ensuivoit

que l'être en particulier valoit mieux q
sa negation. Mais il me satisfit, en
proposant l'exemple même de l'état où j
vois été : Dis moy de grace, dit-il, *qua*
tu te considerois seul, dans les lieux dont
nous as parlé, environné de toute part de
mort, pouvois tu croire alors que ta vie f
vn bien, & l'estimois tu plus que sa priv
tion ? N'est il pas vray que tes connoissa
ces ne servoient qu'à te rendre miserabl
& que tu aurois preferé d'être insensib
aux sentiments que tu avois de ta misere
Il ne sert donc de rien de vouloir s'opinia
trer que connoître, est vn bien : puis que
connoissance qui m'afflige, non seulemen
ne m'est pas vn bien : mais encore vn ma
que je dois eviter. C'est de ce princip
que suit nôtre vraye misere en ce monde
& le grand dégout que nous avons d'y de
meurer. Nous nous considerons ce qu
nous sommes, & ce que nous devrions être
nous savons que nous sommes fort nobles
fort parfaits, & dignes d'vne éternité. Nous
voyons que nonobstant ces excellences, nous
sommes obligez de dépendre de mille pie-
ces, qui sont beaucoup au dessous de nous,
& que

& que nous sommes soûmis à la liberté d'vn Souverain, qui ne nous a fait que pour nous changer, quand & comme il veut : & qui fait consister sa Toutepuissance à nous détruire, autant qu'à nous faire exceller. Voila ce qui nous chagrine, ce qui nous cause de l'ennuy: & qui fait que nous avons plus de penchant à n'être pas, qu'à être si élevez: pour nous voir autant & plus maltraitez, que les plus chetives & les plus abjectes creatures. Nous nous considerons comme des personnes qu'on n'éleve, que pour les rendre plus malheureuses : en quoy on nous traite pis que des bêtes, & il faut être plus insensible qu'elles, pour n'en être pas persuadé.

Nos Ancêtres étoient tellement convaincus de cette verité, qu'ils cherchoient de nourir avec empressement. Et comme nos pays se desertoient ; on trouva des raisons pour convaincre ceux qui restoient de s'épargner quelque tems. On leur remontra qu'il ne falloit pas rendre inutile vne si belle & si grande terre: que nous faisions vn ornement de cet vnivers: & que nous devions complaire au premier Souverain de toutes

les façons. Quelque tems aprés pour rem
placer toutes les places vacantes, les par
ticuliers s'obligerent de presenter jusqu'
trois enfants aux Hebs. Tout le pays étan
enfin repeuplé, il y a environ cent cinquan
te ans, on rétraignit l'obligation, à ce qu'on
n'accorderoit à personne la permission d
grand repos: qu'il n'eût presenté un Lieu
tenant. Que s'il manque de fils naturel, i
est obligé d'en substituer un d'ailleurs. I
n'est que 29. ans qu'on conclut dans une
assemblée du Hab, qu'on ne pourroit de
mander la permission de cesser, qu'on eût
au moins cent ans: ou qu'on ne fît paroî
tre quelque blessure, qui affoiblît ou gâtât
notablement le corps.

Deux autres freres nous vinrent joindre à mon grand regret, parce que ce Philosophe ne m'avoit jamais paru plus disposé à me satisfaire qu'il l'étoit alors.

Ie fis plusieurs reflexions sur les discours qu'il m'avoit tenus, & j'y découvris des matieres de tres grande consolation. Ie vis que si cette nation jouïssoit des lumieres que la foy nous enseigne, elle seroit d'autant plus heureuse,

qu'elle

u'elle eſt miſerable en étant privée. Sa
iſteſſe de ſe voir obligée de ceſſer d'être,
changeroit en vne joye incroyable:
elle étoit éclairée comme nous, que
ôtre mort n'eſt pas pour nous détruire,
ais plû ôt nous exemter de mourir, &
our nous élever à vne plene & éternel-
beatitude. Si le chagrin de perir bien
t, l'oblige de ſouhaiter de n'être pas,
même de n'avoir jamais été ; l'aſſeu-
nce qu'elle auroit d'être toûjours, &
ue ſon changement n'eſt que pour la
ndre glorieuſe, cõbleroit ſon bonheur.

Pour dire mon ſentiment de ce pro-
edé des Auſtraliens au regard de la vie:
ne ſais s'il faut l'attribuer plûtôt à vn
edain d'être pour vivre ſi peu, & au
rand amour qu'ils ſe portent: qu'à vne
ertaine force d'eſprit qu'ils veulent fai-
parêtre par tout. I'ay remarqué qu'ils
nt tant d'ardeur pour être eſtimez de
rand jugement : qu'ils ne ſe mettent
n peine que d'exceller en ce point. De
vient qu'ils ſe piquent d'embraſſer
out ce qu'on peut leur propoſer de plus
onforme à la raiſon. Comme ils ont

peut être ouï que c'eſt le haut point d'v
eſprit genereux de mépriſer cette vie, &
de regarder la mort d'vn courage iné
branlable: ils ont receu & embraſſé cett
opinion comme vn principe.

Il n'eſt point d'aſſemblée au Hab, où
les vingt & trente ne demandent la li-
berté de retourner au repos ; & il en eſt
fort peu, où on ne l'accorde à quel-
qu'vn, quand les raiſons qu'il donne
ſont approuvées.

La permiſſion étant donnée il preſen-
te ſon Lieutenant, qui doit avoir au
moins trente cinq ans : la compagnie le
reçoit avec joye, & on luy donne le nom
du viellard qui veut ceſſer. Cela étant
fait, on luy repreſente les belles actions
de celuy dont il occupe la place : & on
dit, qu'on eſt aſſeuré, qu'il n'eſt pas ca-
pable de degenerer. Cette ceremonie
étant achevée, le viellard vient gaye-
ment à la table des fruits du repos, où il
en mange iuſqu'à huit d'vn viſage ſerain
& riant. En ayant mangé quatre, ſon
cœur ſe dilate par deſſus l'ordinaire, &
il commet pluſieurs extravagances,
com-

omme ſont celles de ſauter, de danſer, c de dire toutes ſortes de ſottiſes, aux- uelles les freres ne font point de reflexion, parce qu'elles proviennent d'vn ſprit qui perd la raiſon. On luy en reſente enſuite encore deux, qui alte- ent tout à fait ſon cerveau. Alors ſon ieutenant avec vn autre le conduiſent u lieu qu'il s'eſt choiſy & ajuſté quelque tems auparavant : où étant, & luy yant donné deux autres fruits, il s'endort entierement. Puis ayant fermé roprement le lieu, ils s'en retournent, émoignant qu'ils ſouhaitent avec arleur de jouïr de ſon bonheur. Voila comme vivent & comme meurent les Auſtraliens.

CHAPITRE VIII.

Des Exercices des Auſtraliens.

LEs Auſtraliens content leurs années depuis le premier point du Solſtice du Capricorne, juſqu'à la revolution du

méme point : & ils en jugent exacte ment par l'ombre d'vne pointe attaché contre vnè muraille & oppoſée directe ment au midy. E'tant arrivée au point l plus bas qui eſt marqué en tous leur départemens, ils reconnoiſſent l'année fi nie, & le commencement de la ſuivante Depuis ce Solſtice juſqu'à l'Equinoxe de Mars, ils content vn Sueb ou vn mois : depuis l'Equinoxe juſqu'au Sol ſtice de l'E'criviſſe vn autre mois: depuis ce tems juſqu'à l'autre Equinoxe vn troi ſiéme mois ; & le quatriéme s'étend ju ſques au Solſtice du Capricorne. Ils n'ont conſequemment que quatre mois en l'année. Ils nomment Suem ce que nous appellons ſémaines, & ils en con tent autant que de lunaiſons & non plus : la ſepmaine eſt paſſée quand vne lunaiſon eſt finie. Ils diviſent les jours qu'ils nomment Suec en trois parties, Sluec, le jour commençant, Suecz le jour avancé, Spuec le jour finiſſant. Ils ne font qu'vn article de la nuit, parce qu'ils la paſſent dans vn profond ſom meil, à cauſe des fruits qu'ils mangent à

cet

et effet. Il n'eſt que les gardes des avenuës qui veillent juſqu'à ce que d'autres freres viennent prendre leur place : ce qu'ils font quand ils s'éveillent, & ils s'éveillent ſelon la quantité de fruits qu'ils ont mangéz.

Ils commencent le Sluec à cinq heures du matin & il dure juſques à dix heures ; le Suecz ſuit qui dure juſques à trois heures du ſoir, apres lequel eſt le Spuec qui finit à huit heures. L'vne de ces parties eſt pour le Hab & les ſciences : la 2. pour le travail, la 3. pour l'exercice public. Ils vont au Hab de cinq en cinq iours. L'ordre qu'ils obſervent eſt que le premier quartier vient y paſſer le Sluec, le ſecond quartier le Suecz, le troiſiéme le Spuec. Le ſecond iour, le quatriéme quartier vient au Sluec, le cinquiéme au Suecz le ſixiéme au Spuec. Le troiſiéme iour, le ſeptiéme, & puis le huitiéme, & neufiéme, & ainſi des autres ; de ſorte que le ſixiéme iour le premier quartier recommence non au Sluec ou au matin ; mais au ſuecz. On voit ainſi ſans ceſſe dãs le Hab au moins quatre cens perſon-

nes sans conter celles des Hebs qui suivent leurs quartiers. Ils passent donc le tiers du iour au Hab sans prononcer vne seule parole, éloigné d'vn pas les vns des autres, & si attentifs à ce qu'ils pensent: que rien n'est capable de les divertir. I'ay appris qu'ils faisoient les tems passez certains signes exterieurs accompagnez de grimaces, & de contorsions de membres: mais qu'on avoit trouvé à propos de les bannir entierement, parce qu'ils étoient indignes de l'esprit de l'homme. Les iours qu'ils ne vont pas au Hab, ils sont obligez de se trouver au Heb pour traiter des sciences: ce qu'ils font avec vn si bel ordre, que i'étois ravy de voir la diligence qu'ils apportent pour employer le tems avec profit. Ils proposent les vns apres les autres leurs difficultez, qu'ils appuyent de puissantes raisons. Ils répondent ensuite à toutes les instances qu'on leur oppose. La dispute étant finie, si on a proposé quelque chose d'important, on l'écrit dans le livre public, & vn chacun le remarque en particulier avec grand soin. S'il arrive

que

ue quelqu'un ait connu quelque chose
ui lui deplaise, où qu'il iuge neceſſaire
u bien commun, il le propoſe aux fre-
es: & on conclu ce qu'on iuge de plus
aiſonnable, ſans autre égard qu'aux inte-
ets du pays.

Ils occupent l'autre tiers du iour à
eurs parterres, qu'ils cultivent avec vne
ddreſſe que nous ignorons en Europe.
ls ſavent procurer vne douceur ſi agrea-
le à leurs fruits par de certaines mix-
ions qu'ils mettent en la racine: qu'el-
e paſſeroit pour vn miracle en nos quar-
iers. Il n'eſt chambre ou ſale Royale
auſſi proprement, ni autant richement
preparée que leurs allées. L'art y con-
duit la nature pour y repreſenter vn
grand nombre de ſi vifs portraits, qu'ils
urpaſſent les idées de nos meilleurs
peintres. Ce qui eſt au deſſus de toutes
nos admirations, c'eſt que tout y paroit
d'abord ſemblable; mais plus on y arré-
te la veuë: plus on y trouve de diverſité.
Ce n'eſt à vray dire qu'vne reſſemblance
de difference continuelle, & ſi vne piece
eſt charmante, ſa voiſine eſt raviſſante,

Ce qui fait le souverain degré de la perfection imaginable, c'est que ces figures ne sont point momentanées ou de deux ou trois iours, comme on en voit quelquefois en Europe; mais elles durent les années entieres : & bien loin de se flétrir apres vn long-tems, elles deviennent plus vives, plus riches, & avec des entrelassements plus pressez & plus considerables.

Le dernier tiers du jour est pour trois sortes d'exercices fort divertissants. Le premier consiste à faire parêtre ce qu'ils ont inventé de nouveau, ou à repeter ce qu'on a déja fait auparavant. Mais c'est assez rarement qu'on le passe sans proposer quelque rareté inoüye jusques alors. Ceux qui l'ont trouvée, obtiennent l'honneur d'être ecrit avec leur invention dans le livre des curiositez publiques : ce qu'ils prisent comme on estime vne tres haute dignité parmy les Europeens. En 32. ans qu'il y a que je suis dans le pays, j'en ay remarqué plus de cinq milles, qui passeroient pour des prodiges entre nos meilleurs esprits. En

voicy

oicy quelques vnes des plus recentes lont je me souviens.

1. Vn Frere parut avec vn morceau de ois fort dur en sa main, il donna le secret de l'amollir cõme de la cire êchauffée, & ensuite de le liquefier: êtant liquide & y ayant mêlé la pesanteur d'vne once d'eau de mer, on vid qu'il se changea en trois heures en vne tige chargée d'vne belle fleur incarnate. Cette fleur êtant pêtriê & mêlangée d'vne espece de vitriol; on en vit sortir vn petit animal de la grosseur d'vn chat, trois heures apres.

2. Ayant vn petit morceau de terre prise à liberté, l'arrousant, la salant d'vn sel de vitriol, y mêlant deux cueillerez du jus de fruit du repos, la soufflant ensuite d'vn certain biais, & l'exposant avec quelques couvertures de fueilles au Soleil, il en sort en deux heures vn bel oyseau comme vne masange: mais j'ay remarqué qu'il ne vivoit pas long tems.

3. Prenant vn ver d'eau de mer, y mêlant six onces de terre ou environ, y versant demie cueillerée du fruit du repos, mettant le tout empaqueté de fueilles

sous laisselle environ six heures, il en sort vne espece de petit chien merveilleux.

4. Ayant recueilly demi once de rosée, y mêlant du jus d'vne fleur qu'ils ont d'vn rouge fort haut, & l'ayant laissé cuire au Soleil vn jour entier, le lendemain au lever du méme Soleil, il en sort vne fleur incarnate sans pareille.

5. Ayant amassé vne once de rosée, y ayant mélé deux gouttes d'eau de mer, si on souffle dedans au Soleil avec vn petit tuyau, il se forme vne petite bouteille d'vn Christal ineſtimable.

6. Vne feüille d'vne arbre telle qu'on voudra, lavée le matin du jus de l'arbre du fruit de repos, devient ferme & beaucoup plus dure que nôtre fer: étant relavée de la méme eau, elle blanchit & devient mollasse comme nôtre fin papier: c'eſt ce dequoy je me suis servy pour écrire ces lignes.

7. Vn fruit gros comme nos calebasses coupé par le milieu, & vuidé de son cœur, y mettant vn verre d'eau marine, avec demi once d'eau de vitriole, &

quel-

ielques gouttes du fruit de l'arbre de pos : les parties étant rejointes & exposées au Soleil deux fois 24. heures, il n sort vn animal de figure de nos leorots, qui court & dresse les oreilles avec étonnement : mais il ne vit qu'environ trois heures, parce qu'il n'est pas percé au fondement.

8. Vne certaine huile tirée des feüilles des racines des parterres, mélée avec e l'eau de mer, remuée par le mouvement d'vne petite rouë, éclaire comme n gros flambeau, sans chaleur cependant, & l'on s'en sert communément par es quartiers.

9. Vne perche ronde frotée d'vne petite herbe égale à nôtre cerf feüille, empêche que l'eau ne coule à terre : ou plûtôt l'eau s'attache, comme le fer s'attache à l'aymant dans l'Europe.

10. Vne rouë à quatre pointes & à uatre boulets qui s'étendent & se rétrainent, fait vn mouvement perpetuel; ay remarqué que cela provient d'vn ois suspendu qui tire le boulet du côté oit & le chasse au gauche.

11. Des feuïlles couſuës enſemble frottées deux fois du jus du fruit du repos, y mélant quelques goûtes exprimées des feuïlles du même arbre, font vne toile plus brillante & plus polie que nos toiles d'or.

12. S'étant frotté avec de l'eaû de mer mêlée du jus des fruits des parterres, on devient rouge comme écarlatte, & ſe frottant enſuite de la méme eau on eſt invisible durant deux heures.

Le livre de ſemblables merveilles eſt gros comme vne vie de Saints, & il eſt preſque plein.

Le ſecond exercice eſt de manier deux ſortes d'armes, dont les vnes ont beaucoup de rapport à nos hallebardes, & les autres à nos tuyaux d'orgues. Ils manient celles là avec vne grande agilité: mais non pas cependant avec toute la dexterité que j'ay remarquée en Europe. Leurs hallebardes ſont ſi groſſes, & ſi fortes, qu'elles peuvẽt percer facilement ſix hommes enſemble. Ce ſont des pieces de bois façonnées & trempées quelques heures dans vne eau de mer mêlée

du

i jus du fruit du repos, qui s'endurcit & evient en même tems leger.

l'appelle orgues, dix, douze, & quin- e tuyaux, qui ont certains reſſorts au out, leſquels étant lâchez pouſſent es bâles avec tant d'impetuoſité: qu'el- s percent les cinq & ſix hommes d'vn oup. L'agilité dont ils les lâchent fait u'il eſt preſque impoſſible de ſe ſauver: on eſt plûtôt frappé, qu'on n'a penſé à lier ou à ſe contregarder. Ils jettent urs hallebardes de trente & de qua- nte pas avec tant d'addreſſe: qu'ils onnent les 10. ou les 15. fois de ſui- dans vn même trou. Mais leur force t encore plus conſiderable, puis qu'ils ortent ſans difficulté les ſix & ſept uintaux: & qu'ils arrachent avec faci- té des arbres que nous ne pourrions as même remuer. Ie me ſouviens d'en voir veu vn qui ayant percé de ſa hal- barde quatre demy hommes, comme s nous appellent, les portoient ſur l'v- e de ſes épaules ſuſpendus à la même llebarde, deux devant, deux derriere.

Le 3. exercice eſt de jetter avec la main

certains boullets de 3. ou quatre groſ-
ſeurs. Ils jettent les vns en l'air, les
autres contre des buts, & quelquefois
l'vn contre l'autre. Ceux qu'ils jettent
en l'air ſe ſuivent quatre, cinq & ſix, &
s'entrechoquent en vn point marqué
pour être bien tirez. Ceux qu'ils jettent
contre vn but doivent paſſer par vn trou
qui eſt au but, & ils reuſſiſſent juſqu'à
deux & trois fois de ſuite.

Ce qui eſt plus remarquable dans ces
exercices, c'eſt qu'ils les font d'vn air
gay bien que grave & majeſtueux, ſans
deſordre, & ſans alteration quelconque.
Les boulets qu'ils ſe jettent l'vn contre
l'autre ſont pareils à nos paumes: ſi ce
n'eſt qu'ils ſont plus doux & moins
dangereux. L'addreſſe de celuy qui les
jette eſt de frapper ſa partie, qui doit
eſquiver les coups pour faire preuves de
ſon agilité. Le divertiſſement de les
voir eſt ſi grand, qu'il n'eſt rien qu'on ne
quitte pour joüir de cette ſatisfaction.
Tantôt ils ſautent en cabriolant pour
donner lieu à la paume de paſſer; tantôt
ils ſe contournent & courbent de tant

de

façons qu'il n'eſt comedien en nos
artiers qui approche de leur gentilleſ-
Quand l'adverſaire lance les deux,
trois & les quatre paûmes l'vne ſur
utre qui aſſaillent la partie adverſe,
'eſt recreation qu'elle ne cauſe ; elle
courbe à l'vne, elle plie pour l'autre,
e reçoit & rejette la troiſiéme & la
atriéme de ſes mains, & quelquesfois
pieds, & tout cela ſe fait preſque
méme tems. Comme l'aggreſſeur
e parfaitement droit, c'eſt vne neceſ-
où que tous les coups portent, où
l'aſſailly faſſe paroître vne extreme
reſſe pour les eviter & les détour-
. I'ay été eſtimé aſſez adroit & fort
os dans le Portugal ; mais il eſt vray
je paroiſſois peſant entre les Auſtra-
s : & n'eut été que je couvrois ma
anteur des deffauts que m'avoit cauſé
rand nombre des playes que j'avois
euës, j'aurois paſſé & fait paſſer ma
ion pour lourde & ſtupide.

CHAPITRE IX.

De la Langue Auſtralienne, & des études de ce pays.

ILs ſe ſervent des trois façons d'expli quer leurs penſées qui ſont en vſag en Europe, à ſavoir des ſignes, de l voix, & des lettres formées. Les ſigne leurs ſont fort familiers, & j'ay remar qué qu'ils paſſent pluſieurs heures en ſemble ſans ſe parler autrement : parc qu'ils ſont fondez ſur ce grand princi pe, *que c'eſt en vain qu'on ſe ſert de plu ſieurs moyens pour agir, quand on peu agir avec peu.*

Ils ne parlent donc que lors qu'il eſt neceſſaire de lier vn diſcours, & de faire vne longue ſuite de propoſitions. Tous leurs mots ſont monoſyllabes, & leurs conjugaiſons ſont les mêmes pour la methode. Par exemple : *af*, ſignifie *aimer :* leur preſent eſt *la, pa, ma, j'ayme, tu aymes, il ayme: lla, ppa, mma, nous aimons,*

ons, vous aimez, ils aiment. Ils n'ont
i'vn preterit que nous appellons par-
it, *lga, pga, mga*; *j'ay aimé, tu as ai-*
é &c. llga, ppga, mmga, nous avons ai-
é &c. Le futur *lda, pda, mda, j'aime-*
i &c. llda, ppda, mmda, nous aime-
ns, &c. Travailler en langue Auſtra-
enne c'eſt *uf: lu, pu, mu, je travaille,*
travailles: lgu, pgu, mgu, j'ay tra-
illé, &c.

Ils n'ont aucune declinaiſon, ny mé-
e aucun article, & tres peu de noms.
s expriment les choſes qui n'ont aucu-
compoſition par vne ſeule voyelle: &
lles qui ſont compoſées par les voyel-
qui ſignifient les ſimples principaux
nt elles ſont compoſées. Ils ne recon-
iſſent que cinq corps ſimples, dont le
emier & le plus noble eſt *le feu*, qu'ils
priment par *a*; le ſuivant eſt *l'air* ſigni-
par *e*; le 3. *le ſel* expliqué par *o*; le 4.
au qu'ils appellent *i*; le 5. la *terre*,
'ils nomment *u*.

Pour faire les diſtinctions individuel-
, ils appliquent des conſonnes, qu'ils
t en bien plus grand nombre que les

Europeens. Chaque consonne signifi
vne qualité qui convient aux choses si
gnifiées par les voyelles. Ainsi B. ma
que clair ; c. chaud ; e. desagrable ; f. sec
&c. suivant ces explications ils formen
si parfaitement leurs noms : qu'en le
entendant, on conçoit aussi tost l'expli
cation & la definition de ce qu'ils nom
ment. Ils nomment les Etoiles *aeb*, mo
qui explique leur composition de feu &
d'air avec la clarté. Ils appellent le So
leil *aab*, les oyseaux *oef*, marque de leu
solidité, & de leur matiere aerienne &
seche. L'homme *üel*, qui signifie sa su
bstance partie aerienne, partie terrestr
accompagnée d'humidité : & ainsi des
autres. L'avantage de cette façon de
parler est qu'on devient philosophe, en
apprenant les premiers élements, &
qu'on ne peut nommer aucune chose en
ce pays, qu'on n'explique sa nature en
méme tems : ce qui passeroit pour mi-
raculeux, aupres de ceux qui ne sont
pas avertis du secret dont ils se servent
à cet effet.

Si leur façon de parler est si admira-
ble,

:, celle d'écrire l'eſt encore davanta-
: Ils n'ont que des points pour ex-
iquer leurs voyelles, & ces points ne
diſtinguent que par leur ſituation. Ils
t cinq places, la ſuperieure ſignifie
, la ſuivante l'e &c. par exemple

a .
e .
i .
o .
u .

bien qu'il nous ſemble que la diſtin-
on en ſoit aſſez difficile : l'habitude
'ils en ont leur rend tres-commune.
ont trente ſix conſonnes dont 24.
nt tres remarquables : ce ſont de pe-
s traits qui environnent les points, &
i ſignifient par la place qu'ils occu-
nt. par exemple.

eb ! air clair . oc . — eau chaude
—. eau froide . ul ¡ terre humide.
! feu ſec . es ¡ air blanc . n \ . t
. d ! p [. q ⌐ . r L . m]
j . ve, . L. je. ∠ . ⊓ . ail . Il en
encore dixhuit ou dixneuf, mais
us n'avons aucune conſonne en l'Eu-
pe qui les puiſſe expliquer.

Tant plus on conſiderera cette façon

d'écrire, tant plus on y trouvera de ſe
crets à admirer. le b. ſignifie clair ; le c
chaud ; l'x froid ; l. humide ; f ſec ;
blanc ; n noir ; t, verd ; d, deſagrea
ble ; p, doux ; q, plaiſant ; r amere
m, ſouhaitable ; g. mauvais ; z. haut
h. bas ; i. conſonne, rouge ; a joint a
vec i, paiſible. Auſſi tôt qu'ils pro
noncent vn mot, ils connoiſſent la na
ture de ce qu'il ſignifie : comme pour di
re vne pomme douce & deſiderable, il
écrivent *ipm* ; vn fruit mauvais & deſa
greable *ird*. Ie ne puis expliquer tou
les autres ſecrets qu'ils comprennent &
qu'ils expliquent dans leurs lettres.

Les verbes ſont encore plus miſterieux
que les noms ; p. e. ils écrivent & pro
noncent *af* pour *aimer : a* ſignifie le feu
& *f* ſignifie la ſechereſſe que cauſe l'a
mour. Ils diſent *la* pour ſignifier *l'aim*
marque de l'humidité actuelle qui ſe
rencontre dans l'amour ; *pa* tu aymes ſi
gne de la douceur de l'aymant. Lla nous
aimons, la multiplication de LL. ſigni
fiant le nombre des perſonnes. Oz ſi
gnifie parler : la lettre o marque le ſe
don

ont nos discours doivent être as-
sonnez : z signifie l'elevation & la
mpression des poulmons qui sont re-
ises pour former des paroles.

Quand on enseigne vn enfant on
explique la signification de tous les
ments ; & quand il les joint ensem-
, il apprend à même tems l'essence &
nature de toutes les choses qu'il pro-
e. Ce qui est vn avantage merveilleux
r pour les particuliers que pour le pu-
c : puis qu'aussi tost qu'ils savent lire,
qui se fait regulierement en trois ans,
comprennent en même tems tout ce
convient à tous les E'tres. Ils savent
parfaitement en l'âge de dix ans : &
connoissent tout ce qui est des subtili-
de leurs lettres en quatorze ; ils sa-
nt toutes les difficultez de la Philoso-
ie en l'âge de vingt ans. Depuis ce
ns jusques à vingt cinq ans ils s'ap-
quent à la contemplation des Astres :
ils donnent trois parties à cet E'tude,
. est de la revolution des Astres qui
mprend leurs années, la 2. de leur di-
ction, la 3. de leurs qualitez avec des

raisonnements qui sont tous autres q
ceux que nous avons en Europe sur ce
te matiere. Mais comme c'est vn suj
purement philosophique, ce n'est ny
lieu ny le tems de le particulariser.

Ils s'occupẽt depuis vingt cinq jusqu
28. en la connoissance des volumes
leurs histoires. Mais je crois que c'est
ce point qu'ils font parêtre de la foible
se, & de l'extravagance. Ils conte
prés de douze mille revolutions de So
stices; ils enseignent que leur origine e
du Haab ou d'vne divinité, qui en sont
trois en même tems qu'ils nommẽt p
leurs noms, d'où tous les autres sont v
nus. Ils ont de vielles écorces qu'ils
stiment de huit mille revolutions: & o
y distingue leurs annales d'années en ai
nées avec plusieurs particularitez incro
yables. Il faut vn genie tres particuli
& tres subtil pour pouvoir lire & expl
quer les revolutions des cinq premie
mille, & jamais je n'y ay pû rien con
prendre. Ce sont quarante huit volum
d'vne grosseur prodigieuse qu'ils co
servent dans le Hab, comme choses s
cré

rées qu'on ne doit toucher qu'avec reſ-
et, & la ſeule raiſon qu'ils donnent
our autoriſer la verité de ce qu'ils con-
ennent, eſt que ce ſont des hommes
ui les ont écrits, qui étant incapables de
omper, ont conſequemment remarqué
e qui ſe paſſoit alors. Mais ſi ce qu'ils
pportent étoit vray, les étoiles ſeroient
ultipliées des deux tiers, le Soleil ſe-
oit groſſy, & la Lune fort diminuée: la
er auroit changé de place, & mille cho-
s pareilles qui ſont hors de toute appa-
ence.

Ils nous font commencer apres cinq
ille revolutions, & le commencement
u'ils nous donnent eſt tout à fait ridi-
ul. Ils écrivent qu'vn ſerpent d'vne
roſſeur demeſurée Amphibie de nature
u'ils nomment Ams, ſe jetta ſur vn hom-
e pendant ſon ſommeil: & en ayant
oüy ſans lui faire aucun autre mal, cet
omme ſe reveillant ſur la fin de l'action
'affligea tellement, qu'il ſe precipita
ans la mer. Le ſerpent voyant ce de-
eſpoir ſe jetta dans l'eau apres lui, &
e ceſſa de le ſoûtenir, de le ſoûlever &

de le porter jusques à vne Isle voisine qu
n'est plus maintenãt; où étant & lui ayã
touché le cœur par ses caresses & par le
marques d'amitié qu'il lui témoigna, i
l'obligea de chercher à se nourrir. Que
ques mois étant écoulez, le serpent sentã
son fruit dans cet homme, redoubla ses
services. En accouchant il fit deux en
fants des deux sexes, ce qui obligea le
serpent à des soins particuliers pour
l'accouché, & à ne cesser d'aller & de ve-
nir pour trouver dequoy l'entretenir.
Quand les fruits ordinaires lui man-
quoient, il prenoit des poissons, &
quelquefois de petits animaux, & les
apportoient & les faisoient manger à ses
petits. Ces deux enfants en croissant,
montroient plusieurs signes de malice &
beaucoup de brutalité, ce qui causa tant
de tristesse & de chagrin à cet homme
qu'il en devint inconsolable. Le serpent
s'apperceut de ses ennuis, & pensant
qu'il regrettoit son pays, apres avoit fait
son possible pour le consoler sans rien
avancer : il lui fit plusieurs signes pour
lui faire entendre que s'il vouloit retour-
ner

er avec les siens, il l'assisteroit en son
etour, comme il l'avoit aidé en sa ve-
nuë. Cet homme se jetta dans l'eau plu-
tôt à dessein d'éprouver la volonté du
erpent que pour autre consideration :
Mais le serpent se mit à la nage, se plaça
ous son estomach, & le porta en peu
'heures en son pays; apres quoy il re-
assa pour joindre ses deux petits, qui é-
ant devenus grands s'accouplerent &
e multiplierent beaucoup, ne vivant que
e chasse & de péche comme des bêtes
arnacieres. L'Isle étant trop peuplée
our les entretenir tous, ils trouverent
e moyen de passer en d'autres pays &
le les remplir de leurs productions, avec
ous les desordres que nous experimen-
ons. Voila l'origine qu'ils nous don-
ent.

Quand ils sont parvenus à l'âge de
rente ans, ils peuvent raisonner sur tou-
e sorte de matiere, exceptée sur celle du
Haab & des Habes, c'est à dire de la di-
inité & de leurs Annales. Quand ils
ont environ trente cinq ans, ils peuvent
être Lieutenants dans les Hebs, & faire

vn corps de famille avec les autres fre
res des appartements. Apres vingt cin
ans enſuite, ils peuvent retourner a
Heb pour y ſervir à l'inſtruction de l
jeuneſſe : mais ils gardent ordinairemen
le rang de l'Antiquité à cet effet, ſi ce
n'eſt que quelque viellard le cede volon
tiers à vn autre.

CHAPITRE X.

Des animaux de la terre Auſtrale.

IL n'eſt perſonne pour peu verſé qu'il
ſoit en la connoiſſance des pays, qui
ne ſache que les animaux y ſont autant
differents, que les terres qui les portent.
L'Angleterre n'a point de loups: & elle
cómande à pluſieurs Iſles, où les ſerpents
ne peuvent vivre, & dont la terre tranſ-
portée ailleurs les fait mourir. Le bois
des forets d'Irlãde ne ſouffre ny ver ny a-
raignée. Les Iſles Orcades n'ont point
de mouſches, & le Trondenus de Nort-
vege ne ſait ce que c'eſt que les vers. La
Candie

Candie ne porte aucun animal venimeux. Le venin même transporté aux Iles de la Trinité perd son activité & n'est plus mortel, quand il y est.

C'est vne chose asseurée que les gros animaux ne sont pas toujours les plus incómodes. Les menuës vermines que les Australiens ne peuvent comprendre, & qui n'ont rien de rare que la vie, font tant de desordres en plusieurs endroits de l'Europe: qu'elles causent souvent les sterilitez, les maladies, & les morts vniverselles, comme on peut le prouver par vne infinité d'experiences. C'est pourquoy je dois mettre entre l'vn des premiers bonheurs des Australiens qu'ils sont si vniversellement exemts de tous ces insectes: qu'ils rejettent comme contes faits à plaisir ce qu'on leur en raconte; parce qu'ils sont persuadez que la vie exige par necessité des organes proportionnez & qui ayent vne juste capacité. Toutes les bêtes sales, venimeuses, & nuisantes ne se trouvent pas dans toute l'étenduë de leurs quartiers: & je me persuade facilement que

la solidité des fruits qu'on y rencõtre provient de l'exemption de ces excrements. C'est de là que les corps sont toûjours vigoureux, frais, moins sujets à la pourriture, & qu'ils ne poussẽt point de ces exhalaisons puantes & insuportables que nous souffrons en Europe. Cette même raison fait qu'on se couche, & qu'on dort indifferemment sur la terre nuë sans aucune incommodité, & même avec santé & plaisir.

Ils ont gardé long-tems trois sortes d'animaux à quatre pieds, & ils en gardent encore en certains quartiers. Ie pourrois comparer les moindres à nos cinges, excepté que leur face n'est pas velüe, leurs yeux sont à fleur de tête, les oreilles assez longues, la bouche & le nez de forme humaine, les pâtes plus longues avec cinq doits dont ils tiennent & portent tout ce qu'ils veulent avec autant de facilité que les hommes. Ils sont fort actifs, & ils font paroître des tours de gentillesse qui raviſſent en admiration. L'amitié qu'ils ont pour l'homme est telle, qui meurent de faim & d'ennuis,

uis, quand ils sont obligez d'en être é-oignez. E'tant en la presence de quel-qu'vn, ils ne se peuvent contenir sans lui lonner quelque sujet de divertissement ar leur sauts, par leurs tours, leurs bódis-ements, & mille sortes de cingerie. Il est ssseuré qu'ils vivent plus de la compa-gnie de l'homme que d'aucun autre ali-ment, aussi ne mangent-ils jamais qu'n eur presence. On les a banny de plu-sieurs sezaïns, à cause qu'ils étoient trop importuns, particulierement dans le Hab. Comme on ne pouvoit les empé-cher d'y aller, qu'on ne les retint enfer-mez, & qu'on ne les trouvât mourants au retour: aussi ne pouvoit on les y laiss-er venir, & leur en permettre l'étrée sans s'exposer à vne distraction continuelle, & à la profanation de ce saint lieu.

Les animaux de la seconde sorte ont quelque conformité avec les porcs me-diocres: mais leurs poils sont doux comme de la soye, & leurs museaux plus longs: on les nomme Lums. Ils ont cet-te addresse de foüir & renverser la terre en lignes droites, avec autant & plus

d'artifice : que ne font nos meilleurs laboureurs avec leurs charruës, leurs bœufs & leurs chevaux. Ce qui surpasse toute commodité, c'est qu'ils n'ont besoin d'aucun conducteur pour commencer, continuer & finir leurs rayes. On les a cependant détruit dans la plus part des sezains, à cause des ordures qu'ils causent, & parce qu'ils ne sont vtils que sept ou huit jours de l'année. Il faut les tenir enfermez le reste du tems, ou souffrir des dégats assez facheux, qu'ils font tant pour vivre que pour se divertir.

La troisiéme sorte d'animaux a du rapport à nos dromadaires : si ce n'est que leur tête approche de celle des chevaux. L'échine de leur dos est enfoncé par tout, & les côtes qui s'élevent au dessus, font vne façon de cœur dont la pointe est en bas : & on couche facilement deux hommes dans le creux du dessus. On les nomme Fuefs. Ils portent des hommes de deux façons ; la premiere est simple & sans façon, montant dessus sans selle & sans housse. Ils portent huit hommes sans difficulté, qui pesent

au

u moins douze Europeens. La seconde qui est la plus commode, est avec vne espece de tour qui contient quatre hommes. La façon de conduire ces animaux est de les dresser avec vne petite verge pour les avertir des détours qu'il faut prendre. On a conclu dans nôtre seizain de les détruire, tant parce que ces oyseaux carnaciers les pourchassent avec avidité, que parce qu'il faut employer beaucoup de tems à les entretenir, les loger, & les conduire: ce qu'on juge indigne d'vn homme, qui ne doit être occupé qu'a des sujets dignes de sa nature.

Outre ces animaux, on y voit quatre sortes d'oyseaux qui meritent nos reflexions; les premiers s'appellent Effs, qui voltigent comme les poulles privées, & qui sont de leur grosseur, & leur couleur est d'vn incarnat chatmãt. On commence à les bannir des seizains, parce qu'on n'en reçoit que de notables incommoditez dans les parterres. Les seconds & les troisiémes sont semblables à nos tarins & à nos masanges: mais

ils ſont vn peu plus gros, & ſi privez: qu'il les faut ſouvent chaſſer de deſſus les perſonnes, & leur voix eſt ſi douce, qu'on la prefereroit avec juſtice à nos concerts de muſique. Ils volrigent avec les freres & les ſuivent par tout: ils entrent même dans le Hab, où ils cauſent vne certaine douceur d'eſprit par leur gazouïllement, qu'ils appellẽt Pacd, c'eſt à dire, divertiſſement de beatitude. Ils ne mangent jamais qu'avec les freres; & ils ne prennent aucun repos qu'ils ne ſoyent ſur eux. Ils ont cette proprieté de ſentir de fort loin les oyſeaux carnaciers, & de picquer les freres pour les âvertir. En vn mot c'eſt l'vne des plus agreables & des plus vtiles recreations de ce peuple.

Les quatriémes oyſeaux ſont de la groſſeur de nos boeufs, d'vne tête longue qui finit en pointe, avec vn bec d'vn grand pied, plus dur & plus affilé que l'acier aiguiſé. Ils ont de vrais yeux de bœuf, qui ſortent de leur tête, deux grandes oreilles de plumes rouſſes & blanches; vn col aucunement delié mais fort

ort large ; vn corps long de 12. pieds & large de quatre avec vne queuë de lumes grandes & recourbées, vn eſtomach ſous leurs plumes à l'épreuve des coups, & dur comme fer; des pattes plus menuës que groſſes finiſſantes en cinq effroyables ſerres capables d'enlever facilement vn poids de trois cens livres. Ces horribles bêtes ſe nomment Vrgs, & elles ne vivent que de proye de la mer ou de la terre. Elles font en certains tems vne guerre ſi cruelle aux Auſtraliens : qu'elles enlevent quelquefois les dix, les douze, & les quinze perſonnes en vn jour. Auſſi tôt qu'elles ont goûté de la chair humaine, leur avidité s'augmente pour en avoir: & il n'eſt ny ſtratageme, ny invention dont elles ne ſe ſervent à cet effet. Tantôt elles ſont en embuſcades, tantôt elles fondent de la moyenne region de l'air douze & quinze enſemble : & ſe jettant à la mercy des coups, c'eſt rarement qu'elles quittent priſe ſans enlever quelqu'vn.

A bien conſiderer les Auſtraliens, ils n'ont que ces ennemis, qui empéchent

la perfection de leur beatitude naturelle. Il est vray qu'ils ont fait, & font encore tous les jours des choses inconcevables pour les détruire : jusqu'à raser des Isles entieres de trente & trente cinq lieuës de circuit, avec des montagnes d'vne lieuë de hauteur pour les chasser. Mais quoy qu'ils ayent fait, & quoy qu'ils fassent ; je ne vois aucune apparence d'en pouvoir venir à bout. Les Isles sont en si grande quantité en ces quartiers à trois, quatre, cinq, huit & dix lieuës, & plus avant encore, avec des rochers si élevez: qu'il est impossible de les ruïner toutes. Quand même on pourroit ruiner celles la ; il en est d'autres plus éloignées, & c'est presque entreprendre d'applanir toute la terre, comme ils connoissent maintenant, que de vouloir ruiner tous les lieux que ces oyseaux peuvent habiter. Mais nous parlerons plus amplement de ces animaux au chapitre suivant.

Outre tous les animaux dont j'ay parlé, les Australiens ont mille secrets pour en former de toutes les façons : mais com-

comme ils ne mangent point; ils ne vivent que peu.

Ie ne puis passer icy sous silence, que bien loin de manger de la chair; ils ne peuvent même concevoir comme vn homme en peut manger. Leurs raisons sont 1. que cette viande ne peut combatir avec l'humanité, qui est éloignée de la cruauté. 2. que la viande des animaux ayant beaucoup de rapport avec celle des hommes, celuy qui peut manger de la chair de ceux la, mangera sans difficulté de la chair de ceuxci. 3. Ils croyent que la digestion en est trop dangereuse, & qu'on ne peut manger la chair d'vn animal, sans se revêtir de ses inclinations. 4. Ils sont persuadez que la chair d'vne brute est tellement modifiée à cette brute, qu'elle ne peut servir à la composition d'vne autre, qu'elle ne luy ressemble, & qu'on ne devienne brute à proportion qu'on s'vnit la chair de la bête. 5. Ce mot de bête les rebutte tant, qu'ils soufriroient plûtôt de n'être pas, que de communiquer de la sorte avec elle. 6. Ils ne savent ce que c'est qu'al-

lumer du feu pour cuisiner. 7. Enfin l'antipatie est entiere entre eux & la bête, & si vn Australien avoit mangé de la chair d'vne bête, il croiroit devenir bête.

S'ils ont en horreur la chair des animaux terrestres, ils detestent celles des poissons. Il est vray qu'ils sont rares en ces quartiers : parce que les oyseaux de proye dont je viens de parler ; leur font vne grande guerre. En trente deux ans, je ne me souviens pas d'en avoir veu d'autres que certaines sortes d'anguilles de trois & de quatre aûnes de longueur, & certains petits pattus qui ne s'éloignent pas de nos porcs espics, d'vn noir luisant comme hebene.

CHAPITRE XI.

Des raretez utiles à l'Europe qui se trouvent dans le pays Austral.

CEux là sont aveugles & sans experience, qui s'imaginent que l'Europe est vn pays plein, qui n'a aucun besoin de ses voisins. Les nouvelles commoditez que le commerce avec l'Asie & avec l'Amerique a découvertes depuis cent ans, sont des preuves certaines de cette erreur. Il n'est point de doute que, si elle pouvoit communiquer avec les Australiens, elle ne fût tout autre qu'elle n'est maintenant. Ie ne veux rien dire du naturel de ce peuple & des vertus morales que tous les particuliers font paroître : ce qu'on doit considerer comme vn threſor incomparable, qui serviroit d'exemple & de modele à ceux qui apres les trente & quarante ans de mortification, n'approchent pas de leurs perfections. Ie veux seulement faire

mention de quatre avantages admirables qu'on en retireroit infailliblement.

Entre les animaux dont j'ay parlé, les Hums rendroient des services incroyables : puis qu'ils exenteroient les hommes de ces peines étranges qu'il faut avoir pour labourer la terre. Mais les Sueſ donneroient encore plus de contentement. Ce ſont des bêtes ſi douces, qu'elles ſurpaſſent les bœufs les plus traitables ; & elles ſont d'vn entretien ſi facile, que deux livres d'herbes les nourriſſent plus de trois jours. Il eſt plus, car elles demeurent les jours entiers ſans manger : & il n'eſt pas neceſſaire de s'arrêter devant les dix ou douze heures du chemin pour les repaître, quand on eſt en voyage. Cependant leurs pas ſont grands & vîtes : & elles font les dix huit & vingt lieuës ſans incommodité. Le fruit que les marchands & les Seigneurs en retireroient, n'eſt pas explicable : ils ne feroient pas la dixiéme partie de la dépenſe qu'ils ſont obligez de faire pour voyager, & pour le tranſport des marchandiſes. Deux de ces animaux

portent

ortent la charge d'vn grand chair tiré
ſix chevaux. Les Auſtraliens qui n'ont
eſoin d'aucun trafic ſont excuſables
'en faire ſi peu d'état : mais les Euro-
eens devroient les rechercher à toute
iſque, à cauſe de l'âyantage incroyable
u'ils en peuvent pretendre.

Mais ce qui paſſe tout ce que l'Euro-
e a jamais connu de commode, c'eſt
vtilité des oyſeaux carnaciers dont j'ay
arlé. Ces animaux qui ſont fort cruels
ant ſauvages, s'apprivoiſent facilement
deviennent ſi domeſtiques & ſi amis
e l'homme êtant apprivoiſez : que nos
iens ne le ſont pas davantage. On en
onſervoit encore dans le ſezain de Burd,
and j'arrivay dans la terre Auſtrale,
ui portoient vn homme avec plus de
cilité qu'vn cheval d'Eſpagne. On
onte ſur le deffaut de leurs aîles, & les
umes de leurs dos ſervent d'vn couſſin
rt delicat. Il n'eſt que de leur attacher
e petite ficelle au bec pour les con-
ire où, & comme l'on veut : & on
t ſans ſans ſe peiner les quinze & ſei-
heures d'vne traite. Apres s'être re-

posé environ deux heures pour les repaî
tre de viandes, on en fait encore autan
Ainsi on avance en vn jour, sans aucu
ne incommodité, sans crainte & san
danger, les trente, & trente cinq lieuës
en ligne droite sans se mettre en peine n
des ruisseaux, ny des rivieres, ny des bois
ny des montagnes, ny d'aucune mauvai
se rencontre. En un mot c'est vne com
modité sans pareille, & vn divertisse
ment indicible. Deux raisons ont obli
gé les Australiens de s'en défaire, qu
n'ont aucun lieu en Europe; l'vne est
qu'ils sont d'vne ardeur extreme pour l
conjonction charnelle, ce qui causoi
qu'vn mâle portoit quelquefois celuy qu
le mõtoit, dans vne Isle, où il sentoit quel
que femelle: & l'Australiẽ y étoit devor
par les oyseaux sauvages. L'autre est qu'il
se persuaderent que les privez attiroien
les carnaciers sur leur terre, d'où suivoi
ent les grands desordres qu'ils êtoient o
bligez de souffrir. Ces consideration
n'auroient aucun effet dans les pays sep
tentrionaux : parce qu'ils n'y auroien
que des oyseaux privez, desquels on n

cevroit que des ſervices. Il eſt vray
'ils ſont carnaciers : mais ils ne ſont
ntropofages, que parce qu'on leur
nne des appas & des allechements
ur l'étre, comme je dois l'expliquer.
Voila ce que j'ay remarqué de plus
nſiderable touchant les animaux de la
re Auſtrale. Pour les fruits qu'elle
rte, ils ſurpaſſent tout ce qu'on peut
maginer de beau & de delicat : & les
les des princes & des rois ſeroient
richies de leurs ſervices. Outre leur
auté & leur delicateſſe, le fruit du re-
s a des proprietez que nous eſtime-
ns miraculeuſes ; le dormir nourriſ-
t qu'il provoque, tel qu'on veut ſans
cune incómodité, & toutes les playes
e ſon jus gueriſt en tres peu de tems,
obligent de croire qu'il n'eſt aucun
l en Europe duquel il ne ſeroit le re-
de tres aſſeuré. I'ay feu que ce fut l'v-
que moyen dont on ſe ſervit pour pen-
mes playes à mon arrivée : & ayant
eu enſuite en pluſieurs combats quan-
é de coups, ſoit par ouverture, ſoit en
ntuſion & en fracaſſement, j'ay toû-

jours été parfaitement rétably en trois jours. Ce qu'étant ainsi, on abbregeroit ce nombre sans nombre de drogues de remede : on seroit soulagé sans frais & on vivroit sans danger de ces longues infirmitez qui tuent la pluspart du monde en nos quartiers. I'étois suiet à plusieurs foiblesses pendant mon sejour dans le Portugal, & les effroyables secousses que j'avois souffert sur la mer, devoient m'affoiblir beaucoup. Cependant depuis que je suis en ce pays, & que je vis des fruits qui y servent de nourriture : je dois dire que je n'ay senty nulle infirmité corporelle telle qu'elle soit & bien que mes deffauts m'ayent causé des traverses tres considerables : & que l'éloignement de mon pays joint à des coûtumes toutes extraordinaires, que je suis obligé de pratiquer me donnent plusieurs ennuis : aussi tôt que je mange vn fruit du repos, mes ressentiments s'addouciſſent, mon cœur devient gay, & je me trouve d'vn humeur qui me rend tres content. C'est ce qu'on estimeroit vn poids d'or dans les pays septentrionaux

ù les triſteſſes en tuent la pluſpart, &
ù les chagrins cauſent des langueurs qui
nt pires que la mort.

Mais que peut-on s'imaginer de plus
uhaitable que de vivre ſplendidement
tres-delicatement, ſans dépenſe, ſans
eceſſité ny de cuiſine ny de cuiſenier,
y de tous les attirails qui s'en ſui-
ent ? Que peut-on penſer de plus de-
cieux que de jouïr d'vn boire cordial,
us nourriſſant & plus roboratif que
utes les boiſſons naturelles & artifi-
elles de l'Europe, ſans peine, ſans tra-
ail & en ſe divertiſſant ? Quelle repos
eſprit pour les ames Religieuſes, de
ouvoir vivre quaſi ſans manger & ſans
oire, je veux dire, ſans étre obligé de
erdre & tems & argent à mille ſortes
apprets: puis qu'on n'auroit beſoin que
trois ou quatre morceaux d'vn fruit
us doux & plus appetiſſant que nos
andes les plus ſubſtantielles & les
ieux aſſaiſonnées : & de boire d'vne
pece de nectar naturel dont on ignore
delicateſſe en nos pays, ſans autre
oin que de le recevoir de la nature, apres
uelque mediocre culture.

Davantage comme les Europeens soi
extremement curieux de nouveautez
ils pourroient avec le jus du fruit du re
pos & quelques cueillerées d'eau salé
diversement mêlangée, faire quasi tou
tes sortes d'inventions vtiles, necessai
res & admirables. On peut faire quell
couleur on veut : on peut changer c
qui est mol en des matieres plus dure
que l'acier sans besoin de fonte, ny d
coup de marteau. On peut rendre ce qu
est dur, traitable & maniable comme d
la cire fonduë. Enfin jamais magicie
ny joueur de passe passe n'est approché
& n'approchera des gentillesses & de
curiositez qui suivent de ce mêlange
& il se fait avec tant de facilité qu'il n'e
personne pour peu experimenté qu'i
soit, qui ne puisse presenter des effets qu
nous jugerions miraculeux.

I'ay admiré cent fois comme la na
ture donne en se joüant & méme ave
profusion en ce pays, ce dont elle es
avaricieuse en nos quartiers. Tout ce qu
nous estimons rare, charmant & ravis
sant, y est si commun: qu'on n'y voit rie
d

e moindre consideration. Enfin ce que
s Europeens ne peuvent avoir sans de
es longs & de tres penibles travaux,
e coûte qu'vne production momenta-
ée en ce pays. Ie ne puis passer sous
ence cette abondance de fin chry-
l qui s'y rencontre : qu'ils savent tail-
r, & poser l'vn sur l'autre, avec tant
propreté & tant d'artifice: qu'on a pei-
d'en connoître la separation ; & qui
si transparent, qu'on n'en sauroit di-
nguer les portes, si les riches figures
diverses couleurs que la nature y a en-
lassées ne les faisoient connêtre. I'ay
is pour vne marque infaillible, que ce
ys a été applany, qu'on voit dans le
zain de Huff, vn Hab qui est asseuré-
ent d'vne seule pierre : ce qui n'a pû
e, qu'à force de picquer, & de tail-
dans vn roc de cette nature. C'est
e piece si riche & si prodigieuse,
'elle n'est pas concevable. Ce mira-
leux ouvrage surpasse les ordinaires
hauteur & en largeur. Il est haut de
inze cents pieds, & large de deux
lle ; les figures dont le chrystal est en-

tremêlé, sont plus rares qu'à l'ordinaire : & on voit bien qu'elles sont de toutes leurs longueurs sans aucune coupure. On m'a asseuré qu'on avoit déjà proposé plusieurs fois dans les assemblées, s'il ne valoit pas mieux le détruire que de le conserver, 1. parce qu'il est cause de la curiosité : 2. parce qu'il est occasion de distraction, 3. parce que c'est vne particularité ; mais je ne sçay quelle conclusion on a prise. Les Chrestiens Europeens qui recherchent avec tant de soin l'enrichissement & la decoration de leurs Eglises, trouveroient là tout ce qu'ils peuvent souhaiter pour faire éclatter & admirer leurs saints lieux.

La grande difficulté est de trouver le moyen de pouvoir communiquer avec ces peuples : & apres y avoir fait toutes les reflexions possibles, j'y vois de peines insurmontables. Comme ils ne souhaittent rien : il n'est aucune apparence, qu'on les puisse attirer par l'amorce du gain, de la recompense ou du plaisir. D'ailleurs l'aversion inexplicable qu'i

u'ils conservét & qu'ils cultivent pour
ôtre nation, eſt cauſe qu'ils ne nous
euvent voir ſans horreur. Nous n'avons
as plus de haine contre les loups &
ontre les ſerpents, qu'ils en ont con-
re nous: & ils ne peuvent oüir parler
e nôtre nature ſans têmoigner la paſ-
on qu'ils ont de nous dêtruire. Tout
e que nous portons aux terres qu'on
ppelle neuves, qui nous en a procuré
entrée & l'accés favorable auprés des
abitans, leur paroit des ſottiſes, des
eus d'enfant, & indignes de l'eſtime
'vn homme. Ils regardent toutes nos
toffes, comme nous conſiderons nos
oiles d'airaignées: Ils ne ſavent ce que
gnifient les mots d'or & d'argent. En
n mot, tout ce que nous croyons pre-
ieux paſſe en leur jugement pour ridi-
ul & pour recherche de bêtes. Mais
e qui rebutte toutes les recherches que
e puis faire, pour aſſeurer le moyen de
ommuniquer avec eux, c'eſt le grand
vantage qu'ils ont de la mer. Elle eſt ſi
eu profonde en ces pays, qu'elle ne
eut ſoûtenir vn vaiſſeau à deux ou trois

lieuës de leurs bords : ny même vne chaloupe à cinq & six cens pas, exceptez les détours particuliers, qu'on ne peut connoître sans vne longue experience. Davantage ils ont des gardes si exactes sur les rivages : qu'il est impossible de les surprendre, ny méme de les attaquer avec esperance de succez, comme on verra dans la suite.

CHAPITRE XII.

Des guerres ordinaires des Australiens.

C'est vn ordre inviolable en ce monde, que l'homme ne peut avoir vn bien sans peine, ny le conserver sans difficulté. Les Australiens qui seroient heureux dans leurs possessions remplies de tous les avantages dont la nature est capable, ne manquent pas d'ennemis qui les exercent, ny de guerres pour se deffendre. Les plus ordinaires sont 1. contre les Fondins. 2. contre les monstres

tres marins. 3. contre les oyſeaux ſauages & carnaciers. La premiere, & a ſeconde les oblige de conſerver pluieurs mille hommes continuellement n gardes aux pieds des monts de Iuads, & beaucoup plus ſur les côtes de la ner, à ſavoir 20. mille en ſoixante lieuës e pays. La troiſiéme les contraint de e pas s'éloigner en certains tems les ns des autres, & d'être en des preautions tres grandes & fort incommodes.

Le chois qu'on fait pour l'envoy des ardes ne ſouffre aucune difficulté. Il ſt ſi bien ordonné de tout tems, tant our aller que pour ſejourner & pour entretien: que tout ſe fait ſans qu'on n parle en façon quelconque. On tie environ ſix millions de perſonnes de out le pays pour la garde de toutes les venuës : & ils ſont tellement diſpoez, qu'il peut y avoir environ trois ens trente hommes en l'eſpace de chaque lieuë; & plus de cent mille en trois ents lieuës.

Ceux qui remarquent quelque appro-

che de l'ennemy élevent vn ſigne, qui éclatte comme vne flamme brillante, & qui à même tems fait vn bruit comme d'vne cheute d'eau impetueuſe, qui s'entend facilement de deux lieuës. Auſſi tôt les autres à droite & à gauche dreſſent le même ſignal, & toute la eôte en 24. heures eſt âvertie. La moitié des gardes courent vers le lieu de l'alarme avec cette promptitude, qu'en ſix heures les trois & quatre mille ſont ſur la place. Quand on connoit qu'on eſt aſſez de mõde pour s'oppoſer & pour ruiner l'ennemy, on ôte le premier ſignal, & à méme tems tous les autres ceſſent, & les renforts ne s'augmentent plus.

Ce qui ſurpaſſe tous les ſujets d'admiration, c'eſt de voir que ſans aucun conducteur, ſans âvertiſſement, & méme ſans ſe parler, il ſavent ſe poſter avec tant d'exactitude & d'addreſſe : que jamais ſoldat pour bien commandé & conduit qu'il ſoit, n'a été plus ponctuel ny mieux dreſſé qu'ils le ſont. Ceux qui ſont les premiers avancent faiſant face, ſelon le beſoin qu'ils connoiſſent. Vn

cha-

chacun a la raiſon pour guide, à laquelle ils s'vniſſent tous, avec vn tel ſoin qu'on diroit, ou qu'ils ne ſont qu'vn méme, ou qu'ils ſont tous autant d'admirables conducteurs, qui n'ont qu'vn méme deſſein, & vn méme moyen pour l'execution.

I'ay aſſiſté à deux irruptions que les Fondins ont fait dans le pays : la premiere fût environ 17. ans apres mon arrivée, & l'autre ſe fit l'année paſſée. Les Fondins s'étoient amaſſez environ cent mille pour frayer vn paſſage, duquel on ne s'étoit point douté. Ils s'étoient poſtez plus de trente mille en vn endroit, d'où il n'y avoit qu'à décendre cinquante pas pour être dans le pays. Ils défiloient en faveur de la nuit : & n'eût été le bruit de quelques inconſiderez, ils ſeroient entrez plus de dix mille devant que le ſignal eut été poſé. Comme on vid vn danger extraordinaire, on doubla le ſignal, marque infaillible que tous les ſeizains doivent courir.

Au commencement les Fondins qui entroient en foule, ne trouverent que

trois cens Auſtraliens qui faiſoient ferme avec tant de vigueur, qu'ils arrêterent l'entrée. Mais comme ceux qui étoient déja dans le pays les environnerent, il n'en reſta pas vn. Cependant comme ils vendirent leur vie tres cherement, & qu'ils combattirent plus de deux heures; les deux ſezains voiſins eurent le tems de s'approcher: de ſorte que pendant que ceux cy ſuccomboient, vn autre gros ſe forma d'environ quinze cents perſonnes. Les Fondins ayant paſſez ſur le ventre aux premiers ſe jetterent plus de ſoiſſante mille dans le pays, criant *ham*, *ham*, victoire, victoire. Les quinze cents s'oppoſoient comme vn rocher quarré faiſant front de toute part. Mais les Fondins les environnerent facilement & en firent vne grande boucherie.

Le jour commença, & vne partie des Fondins s'étant opiniâtrez au combat contre les quinze cens, firent vn grand feu de tous les côtez: ou pour les bruler, ou du moins pour les empecher de fuïr. Les Auſtraliens formerent environ vingt

cinq

cinq mille hommes entre lesquels j'étois : & ayant fait trois corps, le plus petit qui étoit de cinq à six mille tâcha de gagner le passage par où les Fondins étoient entrez. Les Fondins tres bien âvertis de leur procedé, avoient laissé vingt mille hommes en embuscade sur les avenuës pour les deffendre : & ils donnerent si rudement contre les Australiens pendant cinq heures entieres, qu'ils les auroient tous deffais, sans vn renfort de trois mille qui survint & soûtint le combat cinq autres heures, avec vn carnage de part & d'autre qu'on ne sauroit expliquer. Les deux autres corps combattoient avec la méme vigueur & occupoient entierement les Fondins. La boucherie fut si grande, que le lieu du combat faisoit vn mortier du sang des corps morts, où on enfonçoit jusqu'aux genoux. Les Fondins commençoient à se lasser lors qu'vn autre secours de vingt mille Australiens arriva: qui ayant percé les Fondins sans grande difficulté, vinrent à nous pour nous donner de la nourriture. Cela fait, on detacha dix mille

hommes pour aller secourir les freres du passage qui souffroient beaucoup : parce que les Fondins les assommoient de leurs embuscades sans pouvoir se deffendre. On redoubla le combat contre ceux qui étoient dans le pays, mais comme ils étoient fort fatiguez, ils quitterent bien tôt la place, & se disposerent à fuïr. Comme ils trouverent les chemins fermez, & qu'ils virent que la perte leur étoit inevitable ; ils retournerent contre les Australiens qui les poursuivoient en queuë, & se deffendant en desesperez, ils fendirent plus de vingt mille Australiens qui se lassoient de les tuer. Ayant gagné la liberté de fuïr dans le pays, ils se disperserent qui ça qui là. Le combat dura jusqu'au milieu de la nuit suivante, que les Australiens ne cessoient d'accourir de toute part au secours ; & comme ils rencontroient les Fondins fuyards, ils n'en laissoient échapper aucun. On courut promptement au passage, où les Fondins se deffendoient encore avec beaucoup de vigueur. Mais voyant ce grand secours,

ils

ils lacherent pied & tacherent de se retirer. Le combat étant finy, les Australiens qui avoient combattu, ayant mis bas les signes, se rafraîchirent, & se reposerent: pendant que les nouveaux venus chercherent tous les freres qui étoient morts dans cette deffaite. On trouva plus de dix neuf mille Australiens tuez sur la place: & les blessez faisoient nombre de douze mille, du nombre desquels je dois me mettre: puisque j'y eus vn bras cassé & vne cuisse percée. Vn chacun reconnut ses morts: & des combatants des deux sezains plus proches du combat, il n'en resta que 27. On mit les ordres necessaires pour transporter tous les tuez dans leurs departements, & pour amasser tous les corps des Fondins au lieu de leur irruption. On en cõta prés de quatre vingt & dix mille, qu'on mit les vns sur les autres, presque l'espace d'vne lieuë & demie de chemin.

Voila le premier combat des Australiens contre les Fondins que je décris comme témoin oculaire, & comme combatant: je n'y remarquay nulle regula-

rité de nôtre côté, que de tenir ferme, & d'être inebranlables jusqu'à la mort. Ceux qui sont haye, s'occupent à parer les coups qu'on decharge : & les autres de derriere en dechargent contre les assaillants avec tant de viteſſe & tant d'impetuoſité: que cinquante Auſtraliens ſont capables d'embaraſſer dix mille hommes. Ils ont tous dans le combat vne eſpece de petite cuiraſſe legere & delicate comme nôtre papier ; mais ſi dure & ſi difficile à penetrer : qu'il faut vn coup extraordinaire pour les percer. Pour leur nourriture, elle ſe tire pour vn chacun en particulier, de l'appartemẽt d'où il eſt: avec vne addreſſe d'autant plus grande, qu'on s'en apperçoit moins. Les freres la portent en leur Hab le matin; les freres du Hab voiſin la tranſportent dans le leur : & ainſi des autres juſqu'à l'endroit où ſont les gardes auxquels les fruits ſont deſtinez. S'il arrive que la diſtance des lieux cauſe quelque alteration aux fruits, on les change dans vn Hab, & on en met des frais.

Le ſecond combat arriva ſeze ans apres

pres celuy cy. Les Fondins s'étoient emparez d'vne Isle fort considerable à dix lieuës du sezain de Pufs. Elle avoit neuf heures de largeur, & comme c'étoit vne tres-bonne terre, ils s'y étoient fortifiez & multipliez. La douceur de l'air jointe à l'abondance, y attiroit tous les jours de nouvelles colonies. Ils avoient méme trouvé le secret de faire des courses dans le continent des Australiens.

Comme on fut resolu de les chasser de là, on ne trouva pas à propos de mettre aucun signal. On en écrivit seulement aux cinq cents sezains voisins, qui détacherent chacun quatre cens personnes, & ainsi on eut vne armée de deux cents mille hommes. On fit aussi tôt vne espece de plate forme qui contenoit 300. hommes de front & quatre cents de côté : & ainsi elle portoit six vingt mille hommes rangez en batailles, qui marcherent dans l'eau, autant de tems que la platte forme ne les pût porter. De plus ils équiperent six cents petits vaisseaux pour contenir chacun cent

hommes, avec toutes les provisions nécessaires pour vivre huit jours: & quatre cents autre vaisseaux qui portoient les vivres de l'armée de la plate forme : & deux cents autres qui alloient & venoiét selon les diverses necessitez de toute l'armée. Davantage il y avoit trois machines conduites par deux cents vaisseaux des six cents susdits. La premiere contenoit vne espece d'orgues de mille tuyaux, pour tirer mille coups differents tout de suite. La seconde étoit toute d'échelles artificielles : & la troisiéme étoit de plusieurs rouës artificielles qui poussoient certaines pointes dans les murailles : où étant elles s'élargissoient en crochet, & puis en tournant les rouës, elles tiroient les murs & les renversoient. I'étois placé sur la plate forme, quãd tout ce prodigieux attirail commença à marcher contre les Fondins, qui se preparoient depuis trois mois à se deffendre tres courageusement. C'étoit la premiere fois de toute memoire que les Australiens attaquoient les Fondins, qui ne les croyoient pas capables de sortir de leurs

ter-

erres, ny même de se deffendre hors de eur pays. Ils étoient garnis de toute orte de provision : ils s'étoient rempaez tout à l'entour de l'Isle de bons ossez, & d'vne double muraille. Enfin ls faisoient plus de trois cents mille combattans sans les femmes & les filles qui doubloient le nombre : & tous éoient resolus, ou de vaincre ou de mouir. Les Australiens étant arrivez à la ortée des machines des Fondins, s'arêterent assez long-tems pour deliberer le quelle façon on les pourroit forcer. Apres vne serieuse deliberation, la conlusion fut qu'on déchargeroit la nuit ingt mille hommes de la plate forme ans les petits vaisseaux, pour environer l'Isle & provoquer les Fondins, penant que dix mille se jetteroient à la na-e avec les instruments necessaires pour reuser les murailles. Cela fut executé 'vne diligence extreme, sans que les ondins eussent le tems d'y apporter aun remede : ny même de le connêtre. es dix mille s'attacherent sans delais à premiere muraille, & l'ayant percé,

deux mille passerent le fossé à la nage, & s'attacherent au second mur : comme il commençoit a être troüé, les sentinelles ouïrent le bruit, & firét tout ce qui étoit possible en cette rencontre. Mais comme la nuit étoit des plus obscures, & que les Australiens nageoient entre deux eaux avec autãt de facilité que nous marchons : ils disparurent sans perte.

Ils étoient entré plus de vingt cinq mille dans les fossez, & ils firent vn silence extreme pendant que les Fondins boucherent les deux trous. D'ailleurs les Australiens pressoient terriblement par dix ou douze autres endroits : plusieurs montoient même sur les murailles, & s'alloient sacrifier à la mercy des Fondins : qui connurent enfin, mais trop tard, que leurs ennemis étoient autant & plus puissants dans les attaques que dans la deffense. Les Australiens qui étoient dans les fossez, ayant respiré quelque tems, commencerent à monter les secondes murailles, & cinq cens s'étant jettez de l'autre côté, s'allierent pour tenir ferme & soûtenir les autres, qui mon-

nontoient avec tant d'ardeur, qu'en ne heure, vingt mille les joignirent malgré tous les efforts des Fondins. Le Roy étant averty que c'étoit tout de bon que les Auſtraliens entroyent dans l'iſle, rit ſoixante mille hommes d'vn corps le reſerve, & vint à la tête pour les re- onnoître & les aſſommer.

Les Auſtraliens commencerent à crier e leur voix accoûtumées pour aſſeurer es autres qu'ils étoient dedans : & il ſe t vne bataille ſi opiniâtrée de part & 'autre que les morts & les bleſſez tom- oient comme les fruits d'vn arbre for- ement ſecoüé. Les Freres ſachant le ourage & le danger inevitable des au- es, grimpoient de tous les côtez, & onobſtant la reſiſtance des Fondins, qui oit autant genereuſe qu'on la puiſſe épeindre : ils monterent plus de cin- uante mille, party pour ſecourir les au- es, party pour ſe ſaiſir de l'Iſle. Auſſi- ôt que le jour commençât, ils degage- ent leurs Freres qui commençoient à ccomber. Ils redoublerent leurs cris, & s'étant rendus maîtres d'vn côté des

murailles, les vaisseaux y aborderent promptement, il y monta à la faveur de leurs échelles en deux heures, plus de vingt mille hommes. Les Fondins firent vn autre corps d'armée de cent mille soldats à dessein de hazarder le tout pour le tout; & ils donnerent avec tant d'ardeur contre cinquante mille qui faisoient ferme, qu'ils auroient été perdus si vn autre corps d'Australiés qui avoiét tiré bas plus de deux cents toises de murailles ne fut venu à leurs secours. C'étoit vn détachement de 60. mille hommes de la plate forme, tous frais, & en bon ordre, qui prirent les Fondins en queuë, & qui en firent vn tel carnage: qu'à peine en resta-t-il deux mille qui fuïrent dans vne petite forteresse voisine. Enfin l'Isle fut gagnée vers les trois heures apres midy: & avant que de faire aucune violence à tous les forts, qui étoient dix-huit dans toute l'Isle, ils s'emparerent de tous les dehors, & de tous les vaisseaux qui étoient à l'entour. Leur dessein étoit d'ôter tous les moyens aux Fondins de fuïr & de pouvoir échapper.

On

On mit deux jours à cette execution, & eux autres à reconnoître les corps des eres morts, qu'on conta jusqu'à qua- nte deux mille & plus. On les char- ea sur la plate forme, & on les conduis- t dans l'Australie pour leur donner la pulture. On fit aussi le conte des Fon- ns morts qu'on trouva en nombre de x vingt mille. On receut ensuite vn nfort de cinquante mille hommes qui nt aux Australiens.

Cela fait, on alla par toutes les villes bourgades, on en força cinq assez omptement qui contenoient plus de arante mille feus, avec vn carnage froyable de tous ceux qu'on rencon- oit. Il est difficile de s'imaginer d'aus- belles creatures que celles que ie vis ors: & je ne pouvois les voir égorger, ns vne compassion qui ne fut que trop nnuë de plusieurs Australiens. I'en- y dans vne maison qui paroissoit plus nsiderable que les autres, ou je trou- vne venerable matronne avec deux es de ving cinq à vingt six ans, qui jetterent à mes pieds. Ce fut alors

que l'amour me transporta, & que le charmes de leurs visages & de leur seins nuds, me firent perdre & raison & connoissances. Ie les relevay, & le ayãt embrassées j'en pris vne qui me don na la liberté. Mais à peine avois je com mencé, que deux Australiens entrerent & me trouverent sur le fait. Ie vis bien par les trais de visage qu'ils firent paroi tre, que j'étois perdu. Ils se contente rent cependant alors d'égorger ces Da mes en ma presence. Ie ne savois ny c que je devois devenir, ny à quoy m resoudre, & je ne pouvois plus envisa ger vn Australien sans honte. Aussi tô qu'ils s'approchoient de moy, la con fusion me contraignoit de baisser la tét Ie retournay dans vn vaisseau, où je fi semblant d'étre blessé & hors de com bat: & en effet j'avois l'esprit si abbat d'ennuy & de tristesse, que j'avois pein à me soûtenir.

Le plat pays & toutes les villes étan saccagées, on se resolut d'attaquer le places fortes. On en environna troi d'vn coup. Le siege qu'ils formerent fu

d

le remuer la terre d'vne façon particu.
iere. Trente mille furent occupez à
reuſer à l'entour d'vne place, pendant
ue le reſte les ſoûtenoient. Ils arrive-
ent aux murailles en trois jours : &
onobſtant toutes les contremines des
ondins, & les diverſes ſorties qu'ils fai-
oient tant deſſous terre que par deſſus,
s ſaperent toutes les murailles, & de-
antelerent les villes au grand étonne-
ent, & à la grande conſternation de
us les habitants. Ils firent auſſi tôt vn
ſaut general, & toute l'ardeur des Fon-
ns qui ſe deffendirent treſ-genereuſe-
ent, n'empecha pas que les trois forts
fuſſent pris en quatre jours. Le maſ-
cre qui ſe fit, feroit fremir les plus re-
lus, ſi on le pouvoit dépeindre. On
yoit le pere, la mere & cinq ou ſix
fants egorgez les vns ſur les autres :
n voyoit des ruiſſeaux de ſang qui cou-
ent au milieu des ruës, Enfin on ne
donnoit à perſonne de quelle âge &
quelle condition qu'il fut.
Les autres forts previnrent le ſiege
Auſtraliens, & vuiderent la nuit du

jour qu'on alloit les investir ; On vit su
le bord de la mer plus de cinquante mil
le personnes de toute sorte, dont les vn
se precipitoient dans l'eau : les autres
jettoient à la mercy de leurs ennemis, &
les autres attendoient en levant les mair
au Ciel, la mort qu'ils voyoient inevi
table.

Voila comme cette belle Isle fut dé
peuplée, & le côte étant fait des tuez, o
en trouva trois-cens quatre vingt & di
huit mille neuf cens cinquante six d
toute sorte, que les Australiens amass
rent en quatre monceaux sur les bord
de la mer, à la mercy des oyseaux carna
ciers. Outre les Australiens morts, dor
nous avons parlé à l'assaut de l'Isle, o
en trouva plus de dix huit mille qu'o
transporta dans plusieurs vaisseaux a
pays: & les blessez des deux attaques fa
soient plus de trente mille, qu'on remen
de même.

Il est à remarquer que les Australien
observent les Assemblées du Hab & d
Heb, aussi bien hors du pays que dedan
avec cette seule difference que le temp
n'es

eſt pas ſi reglé que chez eux. Ils s'aſ-
nblerent donc auſſi tôt que l'Iſle fut
iſiblement en leur poſſeſſion pour
uër Dieu : & pour deliberer ſur quan-
é d'affaires ſurvenuës, dont les prin-
pales étoient, comme on devoit diſpo-
de ma perſonne & comme on devoit
vailler à la deſtruction de l'Iſle. Ie fus
cuſé de cinq chefs, dont chacun meri-
it la mort, & ayant été oüy, je fus ren-
yé en mon ſezain. On delibera de ra-
l'Iſle par deux troupes, chacune de
nquante mille hommes ; & toute cette
odigieuſe maſſe de terre fut détruite &
uverte d'eau en dix de leurs mois : ou-
age non ſeulement impoſſible en dix
s aux Europeens : mais même incon-
vable & épouvantable. Voila ce que
y veu des combats des Auſtraliens.

Les ſeconds ennemis que les Auſtra-
ns ont à combattre ſont les monſtres
rins : & à ce que j'ay pû connoître,
ſont des Europeens, qu'ils diſtinguent
s Fondins en ce qu'ils ſavent la demeu-
de ceux cy : mais ils ne ſavent d'où
ennent les autres, & ils en parlent a-

vec des connoissances toutes confuses
Ilr ne peuvent nier qu'ils ne soient de
demi-hommes : mais comme leurs fa
çons de parler & de se couvrir sont tou
tes differentes, & qu'ils ne peuvent di
stinguer, d'où ils viennent, ils les nom
ment communément monstres marins ;
monstres inconnus, demi-hommes ma
rins. Auparavant que mon bon Amy s
fût retiré de ce monde, il m'entretin
plusieurs fois de nos pays : & bien qu'i
n'ajoutât pas toute la foy que j'auroi
souhaité aux veritez que je lui propo
sois, je voyois bien qu'il y prenoit vn
satisfaction fort particuliere. Il me dé
crivit qu'il avoit veu des personnes sem
blables à celles que je marquois, qu'i
avoit admiré la fabrique de leurs vais
seaux, & la gentillesse de certains ou
vrages dont il m'en montra quelque e
chantillon. Il âjouta qu'il avoit toû
jours souhaité quelque eclaircissemen
du pays de ces demi-hommes, & qu'i
trouvoit beaucoup de cõformité à ce que
je disois avec ses raisonnemens. Il me fi
entendre qu'il en avoit veu de bien plus
coura

ourageux les vns que les autres. Il
'expliqua qu'vne fois entre autres, les
uſtraliens eurent à faire à de puiſſants
uerriers qui étoient dans ſept grands
iſſeaux qui ſe deffendirent trois jours
tiers. I'ay veu leurs vaiſſeaux, & plus
cinq cens autres qui ſont ſur le ſable
tems immemorial : parce qu'ils n'en
truiſent aucun. Il n'y avoit pas ſix
ois qu'ils avoient deffait vne flotte
and j'arrivay : & même, il y reſtoit
core vingt huit corps pendus aux mats
s vaiſſeaux. Ie diſtinguay facilement
e c'étoit vne, où pluſtot deux flottes
intes enſemble de François & de Por-
gais. Le chef des vaiſſeaux François a-
ient pour deviſe *vni*, avec les armes de
ance chargées d'vn lambel. Le plus
nſiderable de Portugal avoient les ar-
s de la maiſon du Portugal écartelées
ec celles de Bragance. Mon viellard
i fut ſpectateur du combat qui ſe fit a-
s, m'aſſeura qu'apres ce que j'avois
t contre les oyſeaux, il n'avoit rien
u de pareil. L'addreſſe du maître pi-
e fit, qu'ayant reconnu les veines de

la terre, il enfonça à demi heure de
côtes : & comme il n'y restoit pas demi
pied d'eau, on commanda mille hom
mes de mettre pié à terre & d'aller re
connoître le pays. Ils aborderent d'vn
hardiesse extraordinaire, & forcerent fa
cilement les gardes de la mer. On se de
pecha d'arborer le signal, & comme ce
nouveaux venus foncerent dans le pre
mier quartier d'vn sezain du pays de Pul
avec beaucoup de violence, on le doubl
de telle sorte, qu'auparavãt que les Euro
peens eussent achevé le butin qu'ils vou
loient ramasser, plus de huit mille Au
straliens parurent sur le bord de la mer
Le Canon des vaisseaux ronfloient terri
blement : mais la distance étoit trop
grande pour porter des coups asseurez
On environna les mille qui forceren
vne maison, d'où ils se deffendiren
quelque tems ; mais enfin il fallut suc
comber à la quantité qui les assailloien
de toute part, & pas vn ne peut repor
ter aucune nouvelle à la flotte. Les Au
straliens firent ensuite vn détour asse
long pour aller boucher l'entrée de
vai

vaisseaux; ce qu'ils savent faire, si adroitement par certains monceaux de terre dont ils couvrent les âvenuës, qu'il n'est nul moyen de se dégager. Cela fait, on entreprit de les aborder : mais le carnage qui se fit surprit effectivement ces gens qui veulent passer pour incapables de crainte. De huit mille qui approchoient, six mille furent renversez d'vne décharge de tous les vaisseaux ensemble: & mon viellard m'avoüa qu'ils n'avoiẽt iamais rien veu ny cru de pareil. Mais les secours de toute part fournissant à la perte avec beaucoup de surcroit, on recommença vne seconde attaque avec douze mille hommes qui furent traitez fort rudement : non pas toutefois avec tant de perte que les premiers. Ils arriverent jusqu'aux vaisseaux d'vn courage, ou plustôt d'vne cõduite de desesperé: & comme ils montoient, nonobstant vne boucherie effroyable que les Europeens en faisoient, on les tira à brûle pourpoint, comme on dit, & on en tua plus de sept mille. Cette attaque dura prés de deux heures : & aussi tôt vingt mille

Auſtraliens ſurvinrent qui trouvant les ennemis recrus d'vne fatigue incroyable : & même ſans munition, autant que je l'ay pû comprendre, ils les obligerent de ſuccomber. Il y avoit trois mille ſoldats dans les navires, & autant de mariniers, qu'ils égorgerent & pendirent tous à leurs vaiſſeaux. Ayant fait le conte des Auſtraliens tuez, on en trouva dix mille ſix cents & quinze, & ſix mille de bleſſez.

Les combats ordinaires qu'ils ont contre les oyſeaux deſquels nous avons parlé, les embarraſſent bien davantage, parce que venant & retournant par l'air, il n'eſt aucun moyen, ny de les dêtruire ny de les empêcher.

On combat de trois façons contre ces effroyables bêtes: elles attaquẽt aux deux premiers combats : & on va les attaquer au troiſiéme. Le premier combat eſt tout de ſurpriſe ; tantôt ces oyſeaux ſe couvrent à la faveur des arbres ; tantôt ils s'élevent dans l'air à perte de veuë, pour fondre ſur leur proye en vn inſtant. Les petits oyſeaux dont j'ay parlé, les ſen-

sentent de tres loin, & ils crient d'vne façon triste & empressée, jusqu'à donner plusieurs coups de bec pour obliger les Australiens à se mettre sur leur garde. Cependant nonobstant toutes leurs precautions, ces ennemis sont si subtils & si adroits: qu'à peine peut-on les éviter. I'allois vn jour au Hab en la compagnie de mon Philosophe & de trois autres: nous étions avec nos armes ordinaires, je veux dire, avec nos hallebardes, nos façons de casques & nos cuirasses. A peine eûmes nous fait la moitié du chemin, que nos petits oyseaux crierent extraordinairement, & voltigerent d'vne façon effarée, pour nous obliger à connêtre le danger où nous étions. Aussi tôt voicy six de ces bêtes qui nous attaquerent tres furieusement. Nous nous pressames l'vn contre l'autre, nous nous couvrimes de nos armes, & nous disposames à parer les coups. L'vne se jetta sur le bois de ma hallebarde, & l'enleva de mes mains d'vne façon étonnante. Les autres embarassoient si fort mes compagnons:

qu'ils avoient vne peine incroyable à se deffendre. A peine eus-je tourné la tête pour voir comme je pourrois les secourir, que je fus enlevé : & j'aurois été asseurément perdu, si je n'eusse été secouru de cinq autres freres qui accoururent & me dégagerent. Leur addresse est si grande : que c'est rarement, qu'on leur porte vn coup étant en moindre nombre, qu'elles n'enlevent celuy qui les a voulu frapper. Aussi les mieux censez ne font aucun semblant de les attaquer en ces rencontres : & certes c'est s'exposer en vn grand danger sans aucune vtilité; parce que leur estomach étant comme vne cuirasse à l'épreuve, ce n'est que rarement qu'on peut les blesser.

Outre ces surprises, elles paroissent quelques fois les quatre & cinq cents ensemble avec vn bruit qui cause de la frayeur aux plus resolus. On jugeroit facilement qu'il y a de la conduite particuliere entre elles, & qu'elles forment vne espece de corps d'armée pour assaillir les Australiens. Elles campent indifferemment par tout où elles trouvent mieux

mieux à se repaître: & elles perdent pour deux ou trois mois les parterres où elles se placent. Les Australiens des quartiers se cantonnent alors dans leurs maisons, & personne n'ose sortir. On plante le signal pour faire connoître l'ennemy: & les seizains voisins font les quatre & cinq mille hommes, afin de secourir les freres. La regularité qu'ils observent alors pour les combattre, est beaucoup plus exacte, que celle qu'ils gardent contre les Fondins. Ils se pressent les vns contre les autres, ils font vn quarré fort exact, qui fait front de tous les côtez, ils ont leurs orgues ou canons dont j'ay parlé: enfin ils ont des hallebardes & plusieurs coutelats. D'abord que les oyseaux apperçoivent l'armée qui vient contre eux, ils se separent d'vne dexterité qui peut passer pour vn stratageme tres spirituel; les vns tirent de ça, les autres de là, & la plus part s'élevent à perte de veuë. Mais ce n'est que pour se réünir bien tôt, & fondre tous ensemble sur les Australiens: qui nonobstant toutes leurs gardes & toutes leurs def-

fenſes ; perdent toûjours quelques vns de leur compagnie. Ie me ſuis trouvé trois fois en ce combat. Nous perdîmes au premier ſix hommes, au ſecond huit, & au dernier trois ; & aux trois combats enſemble, nous ne tuâmes que 7. de ces oyſeaux. Il eſt impoſſible d'expliquer l'impetuoſité dont ils ſe jettent à la mercy des coups : la violence dont ils frappent, & l'activité dont ils ſe détournent. Ie vîs vne action au dernier combat où j'aſſiſtay, qui merite d'être racontée. Vn Vrg enleva la hallebarde de mon compagnon ; vn autre Vrg à même tems ſe ſaiſit de ſa perſonne ; je voulus le deffendre avec ma hallebarde : mais vn troiſiéme Vrg me l'arracha : mon voiſin s'attacha à celuy qu'on enlevoit : & le même oyſeau les ſoûlevoit l'vn & l'autre : vn troiſiéme embraſſa ce ſecond ; mais vn autre Vrg ſe lança terriblement ſur lui. Comme il l'enlevoit, je m'attachay à luy pour le retenir : mais nous étions infailliblement perdus tous quatre, ſi à force de coups, on n'en eut enfin aſſommé vn. Le premier enlevé

levé se trouva mort & étranglé quand il fut lâché.

Ce combat dure toûjours jusqu'à la nuit, avec tant de violence qu'on ne peut respirer avec liberté: ny même détourner les yeux, sous peine d'être frappé. S'écarter pour peu que ce soit ; & être enlevé c'est le même. Ie ne sais si c'est la faim, où l'amour, ou bien la rage qui les transportent : mais ils sont comme des desesperez en ces rencontres ; & si cette humeur continuoit long-tems, le pays seroit malheureux & inhabitable. On remarque que la mer continuant à être orageuse les cinq & six jours de suite, ils entrent dans cette mauvaise constitution, soit parce qu'ils ne peuvent prendre les poissons necessaires à leur nourriture, soit parce que ce trouble de la mer altere leurs cerveaux.

I'ay dêja dit que les Australiens ont fait & font encore tous les ans de tres-grands efforts pour dêtruire ces effroyables ennemis. Ils ont rasé trois Isles tres-considerables de deux lieuës de longueur en trente ans ; & ils travaillent

maintenant à la déſtruction d'vne autre, qui eſt à ſix heures de leur pays. Ils ſont alors attaquant, & l'ordre qu'ils obſeruent à cet effet, eſt de choiſir le tems propre, & de s'y tranſporter avec trente mille hommes, qu'on change par quatre mille de mois en mois. Le tems le plus commode à cet effet eſt le tropique du Capricorne, parce que ces oyſeaux ont alors je ne ſais quelle timidité, qui fait qu'ils ſe retirent ſans beaucoup de reſiſtance, apres trois ou quatre tours aux environs de l'Iſle. Auſſi tôt que les Auſtraliens ſont entrez dans l'iſle, ils ont certaines machines pour faire vn grand bruit, qui donne l'alarme aux ennemis. Ils mettent enſuite le feu par tout, ce qui donne beaucoup de frayeur à ces animaux. Ils travaillent en aprés fort paiſiblement à la demolition de l'Iſle, juſques à l'equinoxe de Mars, auquel tems ces oyſeaux commençant à entrer en chaleur font pluſieurs menaces : mais ſans effet juſqu'à ce que le Soleil entre au ſigne de Taurus. C'eſt alors qu'ils viennent en troupes attaquer les Auſtraliens avec

avec tant de rage & tant d'impetuosité : que quoy qu'on face & qu'on resiste, il faut se resoudre à perdre plusieurs hommes & quantité d'vtils. La chaleur de cet horrible combat dure quelquefois les dix heures entieres, sans aucune relache durant trente jours. Apres ce tems, ils quittent peu à peu jusqu'au mois d'Octobre, où le combat recommence avec la même ardeur qu'en Avril.

CHAPITRE XIII.

Du retour de Sadeur jusqu'à l'Isle de Madagascar.

I'Ecris ce qui suit de l'Isle de Madagascar : & je commence à me flater que cette histoire pourra donner de l'edification à mon pays.

Il est aisé de juger de tout ce que j'ay avancé que la difference de mon naturel & la contraire education que j'avois receuë me rendoit incompatible au Australiens. Il est aussi asseuré que je ne

devois la cõservatiõ de ma vie parmy ce peuple, qu'à l'action de desesperé que je fis parêtre par cas fortuit en y arrivant: & à la violence continuelle que je faisois sur mon esprit pour me conformer à leurs façons de faire, apres les âvertissements du viellard qui me servit de protecteur. Cependant comme la nature ne se peut dêtruire : j'êtois toûjours forcé, malgré toutes mes diligences, de donner quelque marque de ce que j'êtois. Tout le tems que mon vieux philosophe vêcut, il fit cent harangues pour arrêter les desseins que les freres formoient de se deffaire de moy; il depeignoit mon combat comme vn prodige inoüy, qui seul devoit me conserver en leurs bonnes graces, nonobstant tous mes deffauts. Il disoit que puis qu'on m'avoit accordé la vie, bien qu'on connût que je n'êtois pas naturel, on ne pouvoit me l'ôter avec justice à cause des deffauts qui provenoient de ma nature. Il ajoutoit qu'apres tout, êtant êtranger, on ne pouvoit me condamner sans m'avoir averty, & sans pouvoir être asseuré de mon incorrigi-

rigibilité. Quand il voulut se retirer de cette vie, il redoubla ses prieres & ses raisons pour les obliger à me conserver : il me nomma pour tenir sa place, apres vne exhortation vraiment paternel qu'il me fit ; & tous les freres m'accepterent d'vn commun consentement. Enfin on me supporta jusqu'à la guerre des Fondins dont j'ay parlé, ou ma perte fut arrestée.

Les chefs d'accusatiõ qu'on forma contre moy se peuvent reduire à cinq principaux, 1. que je n'avois point combattu, en preuve dequoy je n'avois produit aucune oreille des Fondins, 2. que j'avois temoigné de la douleur en la destruction de leurs ennemis, 3. que je m'étois joint avec vne Fondine, 4. que i'avois mangé des viandes des Fondins, 5. que i'avois fait des questions malicieuses. Pour entendre toutes ces plaintes : Il faut savoir que c'est la coûtume des Australiens de couper toutes les oreilles de ceux qu'ils tuent au combat, & d'en faire vne ceinture. Celuy qui en apporte davantage est estimé plus genereux, & tel étoit en

la prise de l'Isle, qui en avoit apporté jusques à deux cents. Bien loin d'en avoir tué, j'avois témoigné vn extreme regret de voir la sanglante boucherie de ces pauvres malheureux. I'ay parlé de ma concupiscence au Chap. 4. Pour la conjonction charnelle avec les Fondines, ils la considerent, comme nous considerons le crime de bestialité en Europe. Aussi tôt que cette action fut connuë, ils ne daignerent plus me regarder ny me parler. Ils detestent aussi les apprests que font les Fondins pour vivre, & ils croyent que c'est trop abbaisser leur condition, que de se servir de leurs viandes. Les questions dont ils m'accusoient sont entr'autres, que j'avois dit, qu'on pourroit garder au moins quelques Fondines, & s'en servir comme d'Esclaves: que je prefererois de vivre avec vne à tout le reste.

Aussi tôt qu'on eut oüy ces plaintes, on me proposa le fruit du repos avec des paroles fort desobligeantes: & je l'acceptay fort librement. Comme on gardoit vn grand silence, attendant que

e vinſſe à la table pour le manger à la
façon ordinaire, je dis que je me recon-
noiſſois ſi obligé aux freres ; que j'avois
peine à les quitter, ſans leur communi-
quer vn grand ſecret que je ſavois pour
détruire facilement les Vrgs. On ne ré-
pondit rien : j'ajoutay qu'effectivement
'étois criminel de ce dont on m'avoit
accuſé : mais que comme l'origine de
ous ces crimes étoit ma propre nature,
que tout le monde connoiſſoit Fondine,
'atteſtois leur raiſon, ſi m'ayant ſuppor-
é bien que Fondin : on ne devoit pas
uſſi ſupporter les deffauts qui étoient
nſeparablement attachez à ma nature.
l eſt vray, diſois je, que j'ay témoigné
le la tendreſſe pour ma nature il eſt vray
que je n'ay pû égorger mes ſemblables,
l eſt vray que j'ay fait paroître de la com-
aſſion pour des autres moy mêmes. Si
e ne l'avois pas fait, je devrois paſſer
our dénaturé, & vôtre raiſon ſi claire
oyante m'eſtimeroit juſtement cruel.
i le malheur reduiſoit vn Auſtralien à
re entre les Fondins, je ſais bien qu'on
ra qu'il ſe détruiroit auſſi tôt : mais ſi

nous pouvions supposer qu'il ne se détruisit pas : ne seroit-il pas excusable, si dans vne guerre contre sa propre nation, il paroissoit humain & avec de l'inclination pour ses freres. Ce n'est pas que je prie pour prolonger ma vie : je suis ravy de me retirer ; mais pour vous laisser vne bonne odeur de ce pauvre Etranger que vous avez voulu supporter, je vous supplie d'vn petit delay.

On sortit du Hab à la façon accoûtumée, sans m'avoir donné aucune réponse : & aussi tôt toutes mes pensées furent de chercher vn moyen propre à hazarder mon retour. Toutes les avantures de ma venuë occupoient continuellement mon esprit, & le chemin de la mer me paroissoit plustôt facile que dangereux. I'avois sans cesse ma planche devant les yeux : je disois cent fois que la main de Dieu n'étoit point racourcie, & que celuy qui m'avoit conduit, pouvoit me reconduire de la même façon. Ie priois je supplios, je demandois des lumieres du plus profond de mon ame pour pouvoir échapper. Il me sembloit que si je pou-

ouvois me dégager de la veuë des Au-
raliens, mon retour seroit asseuré. En-
n apres plusieurs pensées & vne infini-
é de desseins, qui ne servoient qu'à me
ourmenter: voicy la derniere resolution
ue je formay & que j'executay. Ie fis
ne corde de l'écorse de l'arbre de
chueb, je la frottay du jus du fruit du
pos, mêlé de quelque peu d'eau de la
ner, & elle durcit comme le fer: je la
ottay d'vn autre jus, & elle devint flexi-
le; je l'ajustay en façon d'vn gros lâs,
l'étendis sur vn arbre voisin, ou les
rgs avoient accoûtumé de se percher.
ne cessois d'aller & de venir dans l'im-
atience de l'effet que j'esperois, lors
ue mes petits oyseaux m'ayant âverty
e me retirer, deux Vrgs se placerent sur
et arbre, dont l'vne se prit par le haut
e la patte.

Les freres qui virent ce secret, courû-
nt pour assommer le captif; mais je les
riay d'avoir vn peu de patience, les as-
urant qu'ils verroient bien tôt des ef-
ts dignes de leur approbation. Ma bê-
ptise fit deux jours fort la mauvaise,

quand on vouloit s'en approcher. Mai
enfin voyant qu'il n'y avoit nulle appa
rence d'échapper, & la faim la contrai
gnant, elle commença à s'addoucir &
à souffrir que j'en approchasse pour lu
presenter à manger. Comme j'étois l
seul qui la servoit, elle ne tarda pas à m
témoigner plusieurs marques de recon-
noissance. Ie la maniois par tout ; j
montois sur son dos ; ie levois ses gros
ses pattes; ie considerois ses griffes; i'ou
vrois même son bec. Enfin i'étois libr
& sans crainte en sa compagnie. Ie re
petois cent fois en la maniant, *ne se pour
roit-il pas faire que comme je ne suis arri-
vé en ce pays que par la cruauté de ce
bêtes, j'en puisse sortir par leur amitié?* I'e-
perois tout, & mon esperance se forti-
fioit à mesure que les douceurs de ce
animal s'augmentoient.

On parla au Hab de ma conduite, &
je répondis que je commençois déja à
me regarder comme vne personne qui
cessoit d'être ; que c'étoit la coûtume
de ceux de nôtre nation étant sur le point
de mourir, de vivre dans vne grande rete-

nuë

uë ; que mon eſprit ne me permettoit
as d'être le même dans la penſée où je
ie voyois ne n'être plus dans peu de
ms ; que j'occupois les moments qui
e reſtoient, à mediter vne derniere a-
ion qui devoit les edifier beaucoup
lus que la premiere. Ces raiſons ſatis-
ent aucunement l'Aſſemblée, & on
rêta de me laiſſer finir comme ie vou-
ois, ſans parler davantage de moy, ni
e mes actions : puis que ie devois déja
re eſtimé du nombre des morts. On
donna même de mon Lieutenant, &
n ne me regarda plus que comme vn
ourant libre d'achever de mourir de la
çon qu'il le ſouhaitoit. Cette ordon-
nce me donna tant de conſolation,
ie ie croyois aſſeurément qu'elle étoit
porte de ma délivrance. Ie paſſois
eſque tout le tems aupres de mon oy-
au, & ie n'omettois rien pour lui té-
oigner toutes les marques poſſibles de
envеillance. Ie vis vn jour qu'il avoit
ine à ſe ſoûtenir, & ie trouvay que
corde qui l'arrêtoit, le tenoit ſi ſer-
: qu'elle avoit coupé la peau & étoit

entrée bien avant dans la chair. La playe étoit tres considerable, & ie travaillay long-tems pour trouver les moyens de le soulager. L'ayant oint, ie la bandy proprement, & ie fis tant, qu'en hui jours elle fut parfaitement guerie. Son inclination s'augmenta tellement pour moy : qu'il ne pouvoit plus souffrir que ie m'éloignasse sans plainte, & moy reciproquement ie n'étois content que lors que j'étois auprés de lui. Ie lui laissay peu à peu la liberté d'aller seul, mais au lieu de penser à fuïr, il faisoit de continuelles violences pour me suivre partout. Ie voulus faire vn essay pour connêtre s'il pourroit me porter en volant, & ie connus qu'il le faisoit avec plaisir & avec vne legereté que j'admirois. Ie fis ensuite vne ceinture de plusieurs feüilles que ie frotray du jus du fruit du repos pour la rendre impenetrable aux eaux; je fis par apres vne forme d'écharpe creuse, & ayant emply l'vne & l'autre des fruits plus substantiels du pays, & des petites bouteilles de leur liqueur; comme aussi de ce manuscrit, ie bouchay le

bout tres proprement & le ceignis.
avois aussi fait vne petite valise, que ie
mplis pour la nourriture de ma bête:
l'ayant proprement lié sur son dos, ie
e resolus de partir la nuit suivante qui
oit le quinziéme du Solstice du Ca-
icorne, trente cinq ans & quelques
ois apres mon arrivée, & le cinquante
ptiéme de mon âge. Tous les effroya-
es dangers auxquels j'avois été exposé
mon premier voyage, bien loin de
épouvanter, augmentoient mon es-
rance.

Afin que ma monture peut plus aisé-
ent prendre son vol, ie la fis monter
vn arbre, où étant & m'étant ajusté au
defaut de ses ailes, ie commençay le
and voyage de mon retour, plein de de-
& d'esperance. La crainte que j'a-
is d'être apperceu des gardes de la
r, fit que ie l'elevay fort haut en l'air:
is le grand froid de la moyenne re-
on me contraignit bien tôt de décen-
. Il y avoit environ six heures que
us étions en chemin: & ie ne sais si
bête se sentoit encore de sa blessure,

ou si le long repos qu'elle avoit eu l'a
voit appesanty : mais ie m'apperceu
bien qu'elle se lassoit extremement, &
qu'elle n'en pouvoit plus. Ie fis donc e
sorte qu'elle se posât sur l'eau: & comm
elle enfonçoit trop, ie décendis pour l
soulager me confiant que ma ceintur
me supporteroit sans danger. Cet ani
mal craignant du commencement qu
ie ne perisse, ou que ie ne le vouluss
quitter, crioit, se contournoit, & s'ap
prochoit de moy pour me soulage
l'appuiay ma téte contre ses plumes, &
lui ayant donné des fruits du bissac à re
paître, le sommeil m'abbatit, & le iou
parut beau & clair à mon reveil. Ie l
fis encore manger & ayant aussi pri
ma refection, ie remontay assez legere
ment à dessein d'avancer chemin. L
malheur fut qu'elle ne peut iamais pren
dre son vol, parce que la pesanteur é
trangere de mon corps l'enfonçoit tro
dans l'eau, & quoy que ie fisse & qu'ell
s'efforçât, il fallut malgré bongré reste
au méme lieu, ce qui me mit fort en pei
ne. Apres quelque tems comme ie cor
nus

s que ma bête marchoit tres-bien & ſ- vîte dans l'eau, ie m'attachay à ſa euë, & elle me tira aſſez loin pour dé- uvrir vne iſle qui me paroiſſoit quaſi à rte de veuë. Comme la nuit appro- oit, & que mon oyſeau étoit fort fati- é: j'arrétay pour le repaître, & ie me ôûs avec lui. Cela fait, ſoit qu'il re- ettât le repos qu'il avoit quitté, ſoit 'il perdit l'air de ſon climat, ou qu'il t peine de me voir en cet état : il ne ulut iamais paſſer outre ; oüy bien re- urner à toute force, & me pouſſer iuſ- 'à me tirer de ſon bec pour m'obliger e ſuivre. Comme il voyoit que ie n'ac- ieſçois pas à ſon inclination, il fai- it parétre des marques de colere, & il s'addouciſſoit qu'a meſure que ie fai- is ſemblant de retourner. Enfin la nuit ant venuë, il s'arréta & s'endormit n profond ſommeil : & m'étant per- adé que Dieu ſans doute vouloit que ne dependiſſe que de ſa providence, ſſi bien pour mon retour que pour ma nuë ; ie detachay doucement mon ſac deſſus ſon dos & m'éloignay de lui à

dessein de le quitter entierement, bi
qu'avec d'extremes regrets. *Seigneu*
dis je, du plus profond de mon ame
Vous le voulez que je ne depende que
vous, & que je sois entierement soumis à
conduite de vôtre providence. Ie le veux
mon Dieu, & j'embrasse vos volontez com
me l'vnique guide de ma vie. Ie suis hon
teux & confus de tant de soin que vous
vez daigné faire paroitre pour vn si chet
sujet. C'est trop, Pere de misericorde, c'e
trop faire pour vn miserable avorton. I'au
rois souhaité de pouvoir repasser, pour an
noncer vos merveilles & vos magnificence
au peuple que vous avez choisi privatiue
ment à tant d'autres pour vous connoitre
vous benir & jouyr de vôtre gloire : ma
de peur d'en demander trop, ie m'abandon
ne & me soumets à tout ce qu'il vous plait
Ie mourray au moins avec la satisfaction d
n'avoir pas été homicide de moy-même con
tre vôtre commandement. Voila à pe
pres les termes dont je me servis, & qu
j'arrousay de mes larmes. Cela fait, com
me je vis que ma ceinture & mon echar
pe servoit fort à me soûtenir, & mo
biſſa

ıſſac à m'appuyer pour pouſſer & avan-
r chemin, je commençay à m'éloigner
ut de bon de ma bête, à la faveur d'vn
nt auſtral qui m'aidoit ſans aucune in-
mmodité. J'arrivay enfin à la pointe
ı jour à l'iſle que j'avois apperceuë, &
ontay ſur la terre avec beaucoup de
cilité. Ie mangeay là quelques vns de
es fruits avec vne joye interieure, qui
'obligeoit à mille ſoûpirs d'action de
race vers vn ſi bon Dieu pour moy.
e ſommeil m'abbatit enſuite, & je dor-
is environ ſix heures : étant eveillé, je
e reſolus d'avancer chemin, tirant plu-
ôt du côté du Nordeſt qu'au Nord,
peur de me mettre en danger de de-
eurer toûjours dans la grande mer, qui
pare le vieux monde du nouveau.
omme je me jettois dans l'eau, j'en-
ndis le bruit du vol des gros oyſeaux,
ont j'ay parlé, qui d'abord boullever-
mes entrailles, & je crus être perdu:
ais ma crainte ſe changea bien tôt en
ye, lors que ie reconnus que c'étoit
a bête qui me cherchoit, & qui vint ſe
tter à mes pieds avec tant de careſſes

& tãt de marques de douleurs de ce qu
ie l'avois quitté, que i'en avois pitié. A
yant connu qu'elle étoit extraordinaire
ment fatiguée, & qu'il falloit qu'elle eu
fait vn grand voyage pour me chercher
ie paſſay le iour & la nuit dans l'iſle, pou
la faire repoſer & pour la nourrir. Il y a
voit environ vne heure & demie qu
nous étions enſemble, lors que tout à
coup dix bétes de la groſſeur & preſque
de la couleur de nos loups de l'Europe
s'approcherent de nous. Elle les apper
ceut devant moy, & ſe ietta deſſus avec
tant de promptitude & d'impetuoſité
qu'elle leur donna la fuite. Elle en attra
pa vne : & l'ayant élevé mediocremen
haut, elle la ietta ſur vne autre qu'elle aſ
ſomma. Comme toutes les autres fuy
oient dans leurs trous, elle vola & en
prit vne troiſiéme, qu'elle mangea en
partie devant que de retourner à moy. La
nuit étant arrivée elle fut toûiours in
quiete, iuſqu'à ce que ie ſuſſe proche
d'elle, & en état que ie ne peuſſe me re
tirer ſans l'éveiller. Ie dormis donc en ſa
compagnie environ ſix ou ſept heures
Comm

Comme elle me vit éveillé, elle se ietta ur l'vne de bétes qu'elle avoit tuées & en fit son déieuné. Ie mãgeay aussi quelques vns de mes fruits, & aussi tôt apres e la conduisis sur vn petit rocher: l'où ie montay sur son dos comme auparavant, & elle prit son vol selon ma conduite. Elle avançoit d'vn train fort onsiderable, & nous avions déia fait vn grand chemin, lors que deux oyseaux de a grosseur nous vinrent à la rencontre, & se lancerent contre nous à grands oups de bec & de griffes. C'étoit vne ecessité que cette pauvre béte succombât, tant à raison de sa charge qui la metoit hors de deffense, que parce qu'elle toit attaquée de deux ensemble. I'avois éia receu quelque coups, qui me metoient tout en sang, lors que ie me ietay bas de dessus elle, & passay quelque ems à voir leur combat. Ma béte étoit ans autre mouvement, que de presenter oûiours ses griffes & le bec pour darder utant de coups que l'occasion se preentoit. Enfin vn brouillard survint, qui ne dérobba ce spectacle avec bien du re-

gret. Ce fut alors que ie ne pûs me contenir de donner lieu à vne profonde triſteſſe, qui m'obligea de repaſſer par ma memoire la miſere, où j'étois reduit par ma faute. La terre Auſtrale ſe repreſentoit à mon eſprit avec tous ſes avantages : l'iſle que je venois de quitter avec mon oyſeau me paroiſſoit infiniment commode : *j'y pouvois demeurer*, diſois-je, *ſans danger, ſans crainte, & même avec plaiſir le reſte de mes jours : mon oyſeau auroit été ma garde aſſeurée ; je ne puis ſans abuſer de la bonté de Dieu, & ſans le tenter me precipiter de la ſorte. Ie tombe dans le même inconvenient que je craignois tant, de me faire mourir ; & même ma faute eſt plus grande, puis que ie pouvois m'excuſer ſur la neceſſité d'obſerver les loix du pays : au lieu qu'il ſéble que ie ne ſois conduit preſentemẽt que par le deſeſpoir.* Le comble de mon malheur étoit que je ne ſavois de quel côté tourner, d'autant que ie ne voyois pas à trente pas de moy : & comme ie n'avois rien pour m'appuyer, je ne pouvois avancer qu'avec beaucoup de peine. Pendant que ces penſées agi-

toient

toient mon esprit, i'entendis vn grand bruit comme d'vn vaisseau qui voguoit. I'avois peine à me resoudre, si ie devois crier ou non: lors que ie fus apperceu des nautonniers qui déchargerent quantité de coups contre moy, qui me blesserent en plusieurs endroits. Le vaisseau s'étant approché, & ayant reconnu à ma voix & à mes gestes, que ie ressemblois à vn homme, ils m'aborderent & me tirerent avec des marques de compassion. Ils avoient vne certaine sorte d'habit dont i'avois veu quelque marque sur deux vaisseaux échouez aux côtes de la terre Australe, qui cachoit les cuisses & la poitrine: mais qui laissoit les parties que nous appellons honteuses à découvert. Ils eurent la bonté d'oindre mes playes, de me presenter à manger & de me faire prendre vne liqueur qui donne de la force & du courage. M'ayant bien consideré, & examiné, ils conclurent, nonobstant toutes les marques contraires que ie m'efforçois de leur donner, que i'étois Australien. Ie leur presentay de mes fruits, &

bien qu'ils euſſent perdu de leur douceur naturelle, ils n'en mangerent qu'avec admiration : & ils ne me laiſſerent nul repos que toute ma bandoüillere ne fut vuide. Mes petites bouteilles les charmoient de telle ſorte, qu'ils ne pouvoient les goûter aſſez, ny ſe contenter de donner des loüanges à la terre qui les avoit portées. Nous arrivâmes en huit iour en leur Iſle : où le bruit s'étendit auſſi tôt qu'on avoit pris vn Auſtralien. On fit de grandes aſſemblées pour me voir : & les deux & trois mille m'abordoiẽt tous les iours. Apres avoir deliberé de ce qu'on feroit de moy, on conclut qu'il falloit me traiter ainſi que les Auſtraliens traitoient les autres. Comme on n'avoit iamais ouï parler qu'on eût ſurpris ou attrapé vn Auſtralien, on publia vne feſte publique au iour deſtiné à mon ſacrifice. Ie n'avois plus rien que ma ceinture large d'vn pied & épaiſſe d'vn demipied, & on fit pluſieurs efforts pour l'ôter ; mais comme on vid qu'elle tenoit trop & qu'on avoit peur de la briſer, on reſolut d'attendre que ie fuſſe executé pour l'avoir

l'avoir entiere. Le peuple qui s'assembla pour cette solennité étoit tel, & en si grand nombre : qu'il rempliſſoit vne grande place, au milieu de la quellle jétois attaché ſur vne eſpece d'echaffaut de trente pieds de hauteur. Ie n'entendois que des voix confuſes d'allegreſſe & d'acclamation ; lors que quatre des principaux s'approcherent avec de certaines pointes, & me picquerent aſſez legerement. Ayant tiré de mon ſang dans de petits gobelets, ils ſe tournerent vers le peuple, où ayant fait certains geſtes entremélez de quelques parolles, ils beurent avec marque de joye, juſqu'à la derniere goute tout ce qu'ils avoient tiré. Deux des plus puiſſants me chargerent enſuite ſur leurs épaules, vne cuiſſe ſur l'vn & vne cuiſſe ſur l'autre, & deux ieunes hómes les precedoiét avec quatre pointes, & les quatre gobelets dont les premiers s'étoient ſervis. Ma penſée eſt qu'ils avoient deſſein de me faire picquer de tous les particuliers, & de leur faire gouter, ou de mon ſang ou de ma chair tant qu'elle auroit duré. Mais ils

furent interrompus par le bruit d'vne volée de canons qui fut dechargée contre les gardes du port qui donna l'alarme au quartier. Tout ce grand monde disparut presque cõme vn éclair, & mes porteurs se dechargerent de moy, & m'abandonnerent. Ie ne dis rien des sentiments que i'avois alors, parce que ie tenois plustot de l'insẽsible que de l'animal. I'étois dans vn certain étourdissement qui ne m'empechoit ny de voir ny d'entendre, mais qui me reduisoit en l'état d'vne tristesse noire, qui m'accablant de differentes pensées me mettoit comme hors de moy méme. Cette catastrophe impreveuë me fit respirer & revivre aucunement. Aussi tôt que ie fus seul, ie voulus essayer de me lever, mais ie me trouvay si foible, qu'il me fut impossible de demeurer sur mes iambes. Cepẽdant l'extreme passion que i'avois de ne pas mourir encor, faisoit que ie trouvois des forces pour me trainer à quatre, sans savoir où i'allois: si ce n'est que ie m'éloignois du côté, où mes ennemis estoient fuïs. Ie pris quelque peu de ma salive, & en

ayant frotté vn endroit de ma ceinture, j'y fis vn trou, pris trois de mes fruits, & vuiday deux de mes petites bouteilles, qui bien que changées eurent assez de force pour me sustenter & me donner courage d'avancer. A peine avois je fait cent pas, que ie vis des hommes couverts à la façon Europeene qui couroient à moy. Ie me jettay à genoux, & les priay les mains jointes en langue latine d'avoir pitié de leur propre frere, que plusieurs malheurs avoient porté en ces quartiers depuis quelques années, & qui estoit destiné à vne horrible fin sans le bonheur de leur arrivée. Deux de douze qu'ils étoient m'entendirent, & ayant connu qui j'étois, me conduisirent aux vaisseaux. Ie connus d'abord que c'étoit trois navires françois partis de Madagascar pour butiner & chercher fortune. Ils ne trouverent rien dans l'Isle, parce que le peuple s'étoit refugié dans la caverne d'vn roc inaccessible. Apres quelques efforts pour attraper quelque chose : ils retournerent à leurs vaisseaux. Alors le premier

capitaine qui étoit de condition & de probité, m'aborda avec beaucoup d'humanité : & ayant connu que j'étois Europeen, me fit couvrir d'vn de ses habits, me prit en sa compagnie, & voulut que ie mangeasse à sa table. Le premier entretien que j'eus avec lui dura plus de trois heures. Ie luy fis le recit de ma naissance, de mon éducation, de mes naufrages, & de mon arrivée en la terre Australe. Il m'écoutoit avec beaucoup de compassion, & s'étonnoit comme vne personne avoit pû tant souffrir & être dans tant de dangers sans perir. Ie voyois bien qu'il racontoit en françois à la compagnie ce que ie disois en latin : & que tout le monde haussoit les épaules, admirant comment ie pouvois rester en vie. Il eut ensuite la discretion de me laisser manger sans m'interroger davantage : mais comme i'avois perdu l'vsage des viandes & des apprets de l'Europe, ie n'y trouvay nul goût, & mõ estomach ne peut que tres difficilement les souffrir. Ie pris de mes fruits qui commençoient à vieillir & à perdre leur goût

goût & de mes petites bouteilles qui ſe deſſechoient. I'en offris vne au capitaine qui la goûta & proteſta qu'il n'avoit iamais rien bû de plus delicieux. Il m'en demanda vne ſeconde, qu'il fit boire au maître pilote: il en voulut vne troiſiéme & puis vne quatriéme; & ne ceſſa de demander, que ma ceinture ne fut vuide. Il n'y avoit perſonne qui n'admirât & la couleur & la delicateſſe de ces fruits: & on ne pouvoit ſe perſuader qu'ils fuſſent naturels. Le repas étant achevé, je fus obligé de recommencer mon hiſtoire, & de raconter le mieux qu'il me fut poſſible les particularitez du pays Auſtral, de ſes habitans, & de leurs façons de faire. Ie donnois tant de particularitez au capitaine de ce que i'avançois, qu'il n'en pouvoit douter, & il repetoit pluſieurs fois qu'il voudroit au peril de ſa vie, & de tout ce qu'il pouvoit avoir en ce monde, avoir ioüy du même bonheur. Il tiroit auſſi quantité de concluſions de ce que ie décrivois de la terre Auſtrale, & il jugeoit de la perte inévitable de ſes amis en ces quartiers-

par le recit que ie luy faisois de la difficulté de l'aborder.

Nous arrivâmes apres huit jours de navigation quelquefois heureuse & quelfois indifferente, au port de Tonbolo qui est aucunement Austral à Madagascar; c'est à dire, Sudoüest. Le capitaine continua sa bienveillance en mon endroit: & ne me quitta que parce que le Gouverneur de Tonbolo me voulut avoir. Ie seus que le lieu ou j'avois été pris, étoit vne Isle de celles qu'on nomme Australes: & que les naturels l'appeloient *Auscamt* ou *Oscamt*. Les François ont vne grande passion de s'en saisir: parce que le passage seroit plus commode & moins dangereux que le Cap de bonne esperance. Mais c'est vne entrepriſe qui demande plus de tems & plus de monde que le Gouverneur n'en pouvoit fournir alors.

CHAP

CHAPITRE XIV.

Du sejour de Sadeur en l'Isle de Madagascar.

TOnbolo où nous arrivâmes est vn port suivy d'vne petite ville mediocrement forte, habitée de cinq à six cents ménagers, dont la pluspart sont françois, quelques vns portugais, d'autres Anglois & fort peu de Hollandois. Il y reste quelques naturels du pays, qu'on a bien de la peine à apprivoiser. Elle est sous le tropique du Capricorne. au 65. meridien selon la geographie de Ptolomée.

La terre de cette contrée est non seulement ingrate mais encore tres-mal saine, autant que j'en ay pû juger. On ne vit en ce lieu que de vivres apportez d'ailleurs : & les naturels, qui ne sont pas assuiettis, n'y ont nulle demeure arrêtée. Ils sont sans provision & sans autre ordre que celuy de leur passion. A-

pres plusieurs conferences avec le Gouverneur, je le suppliay de m'accorder quelques hommes pour monter par vn fleuve qu'ils appellent Sildem, afin de découvrir le pays. Ce qui m'excitoit ce desir, étoit la majesté dont le fleuve se dégorge dans la mer, qui semble montrer tacitement que le pays d'où il vient est digne d'être recherché. Il m'asseura qu'il auoit eu la même volonté : mais que les habitans sont tellement sauvages qu'ils n'épargnent personne. Il âjoûta qu'ils auoient attrapé deux de ses soldats, il y avoit environ trois mois : & qu'il avoit appris par vn Sauvage qu'il avoit amené de ces quartiers, que les ayant liez tout vifs par les pieds, & pendu à des arbres à cinq ou six pas l'vn de l'autre : ils les avoient jetté l'vn contre l'autre, & fait entrechoquer, iusqu'à ce qu'à force de meurtrissures, ils eussent expiré. Qu'il se trouve là vn grand nombre d'enfans qui attendoient que le sang & la cervelle de ces miserables coulassent, pour les recueillir & les manger. Que leurs corps étant meurtris & noirs de coups,

ups, ils les détacherent & les man-
ent sans nul apprêt, comme les chiens
vorent vne charogne. Il dit de plus que
grettant la perte de ces deux hommes,
choisit trente cavaliers, & vint fon-
avec impetuosité sur la compagnie
i déchiroient ces corps, de laquelle
t vne boucherie très considerable, au-
ravant qu'ils pensent se reconnêtre:
is que comme il se retiroit, il se vit
vironné d'vn grand nombre de ces
vages, qui l'épouvantoient davantage
leurs horribles cris, que par leurs
ups, bien que drus & menus. Tous ses
ns furent alors de fendre la presse, &
tout cas de vendre sa vie autant cher
il lui fut possible. Il en tua vn assez
nd nombre: & enfin ayant rompu la
e qui l'enfermoit, il échappa avec la
te de quinze cavaliers. Voila ce que
pû apprendre des François touchant
aturel des habitants de ce pays, & je
ait nul doute qu'ils ne soient descen-
s des caffres de l'Affrique. Leur con-
tion jointe à leur façon de vivre &
aire en est vne preuve, que je crois
ntestable.

Ie ne pouvois m'étonner assez de voi
qu'vne si grande terre, d'ailleurs si bie
située, fut si mal habitée & si peu culti
vée. Plus j'y pensois, plus j'étois sur
pris, & moins ie me pouvois resoudre
iusqu'à ce qu'vn vaisseau françois ame
na au port vne espece de chalouppe tre
bien faite, d'vne figure plus ronde qu'o
vale avec deux becs d'oyseau aux deu
extremitez. Il s'en étoit saisy dans v
traict qu'elle faisoit en vne Isle Austra
le, & elle n'étoit chargée que d'vn ve
nerable viellard, qui n'avoit autre com
pagnie que six rameurs qui luy servoi
de valets en toutes les occasions. Ce
homme approchoit fort de la taille de
Australiens, son front & son mento
étoient plus quarrez que longs, ses che
veux & tout son poil noir, son corps d
couleur brune, tout nud, à la reserve de
parties honteuses qui étoient couver
tes d'vne écharpe assez delicates d'v
pied de large. I'avouë qu'aussi-tô
que ie le vis, ie fus touché de compa
sion & porté d'vn extreme desir de l
converser. Le Gouverneur qui ne f
poin

nt de difficulté de m'accorder la li-
té de le voir, souhaitoit que je peusse
r de lui quelque particularité du pays:
s il ne croyoit pas que j'en peusse ve-
à bout. Ie l'aborday, & lui ayant tê-
igné par plusieurs signes que j'étois re-
t à la même misere que luy, il fit parê-
quelque marque de consolatiõ. Apres
is ou quatre entreveuës, ie trouvay le
yen de m'expliquer cõme il suit. Nous
vinmes par signes de prendre cer-
ns mots pous expliquer nos pensées,
'en formay prês de deux cens en vne
t, qu'il comprit facilement: & nous
mames vne façon de parler en deux
is assez exacte pour nous entendre &
nprendre nos conceptions, Ie luy fis
nnêtre mes accidens, ma demeure en
erre Australe & mon retour. Apres
oir eu plusieurs preuves de ma sinceri-
il ne fit plus de difficulté de me décou-
r plusieurs circonstances fort cõside-
les de son pays. Il me fit entẽdre qu'il
mprenoit le milieu de l'Isle, qu'il étoit
ne temperature tres saine, d'une ter-
tres fertile, & plein d'un peuple fort

ciuilisé. Il m'expliqua qu'ils auoien
deux puissants boulleuards qui les sepa
roient à l'Occident & à l'Orient de deu
peuples barbares & sauuages : ce son
deux prodigieuses montagnes, celle d
l'occident s'appelle Canor & celle d
l'orient Harnor. Pour les deux côtez
il m'asseura que la nature les auoit muni
de tant de bancs de sables dans la mer
qu'on n'y pouuoit aborder sans vne ex
perience de plusieurs années. Il me fit
connoître que leur terre auoit enuiron
cent lieuës de diametre, & que le gou
uernement y étoit Aristocratique, qu'on
y choisissoit de trois en trois ans six puis
sants gouuerneurs : le 1. pour la mer du
Nort, le 2. pour l'Australe, le 3. pour le
mont Canor, le 4. pour le Harnor, le 5.
& le 6. pour le reste du pays. Ces Gou
uerneurs diuisent toute leur terre en six
parties, & il faut leur obeïr sous peine de
perdre la vie d'une façon honteuse. A ce
que je pûs connoître, ils cultivent la
terre presque à la façon Europeenne : ils
sement & moissonnent, bien que leur
recolte soit differente. Les animaux dont
ils

ſe ſeruent pour labourer la terre, ſont
la groſſeur de nos élephants. Ils ſouf-
nt beaucoup de certains gros oyſeaux
ils appellent Ruch, & ils enleuent fa-
ement vn Orbus, c'eſt à dire, vne bête
ſſe comme vn bœuf. Il m'avoüa bien
avec quelque repugnance, que ſon
ple aymoit plus ſa liberté que ſa vie,
il étoit l'un des gouuerneurs dont il a-
t parlé : & que le malheur de ſa perte
venoit d'une tẽpéte, qui s'étoit élevée
tre toute coûtume : lors qu'il étoit
reconnoître certains bancs de ſable
groſſiſſoient trop, & qui pouvoient
tenir du monde. La tempéte l'ayant
rté fort loin de ſon pays : & la foi-
ſſe, ou la curioſité l'ayant obligé de
érer de ſe faire mourir, il étoit tom-
ntre les mains des Etrangers. Il me
qu'à la verité ma connoiſſance lui a-
causé du contentement, & qu'il é-
bien aiſe d'auoir ſurvécu à ſon mal-
r.

nfin apres quatre mois d'un entretien
familier auec lui, deux vaiſſeaux Ita-
s arriuerent du Mogol qui vouloient

partir dans deux jours pour Licourg
l'auois peine à me ſeparer d'vne ſi do
ce conuerſation. Cependant de crai
de perdre vne ſi fauorable occaſion ,
lui expliquay mes deſſeins & mon d
part. Il ſupplia le gouverneur de l
permettre de faire ce voyage en ma co
pagnie : mais en vain , parce qu'il en
peroit vne rançon conſiderable. Ie l'
lay trouuer pour prendre congé de luy
pour m'en ſeparer. Mais m'ayãt répon
aſſez froidemẽt qu'il me quitteroit le p
mier, il me pria de prendre le ſoin qu'
jettât ſon corps mort dans la mer , pa
ce que c'étoit le propre des corps de le
pays de retourner vers leur terre. Au
tôt apres, il ſe ietta à mes pieds pour m
témoigner l'eſtime qu'il faiſoit de m
perſonne : & s'étant écrié cinq ou ſ
fois en ſa langue , deux valets accour
rent qui lui tordirent le cou ; & enſui
s'entrechoquerent ſi fortement de leu
teſtes qu'ils ſe briſerent & tombere
morts ſur la place. Les quatre autre
bien qu'éloignez, firent le méme au m
me tems que les autres : de ſorte qu'o
le

trouva morts tous enſemble, non
s vn tres grand ẽtonnement du gou-
neur, & de ſa compagnie. Ie racon-
l'hiſtoire de la mort du principal, &
dernieres prieres qu'il m'avoit faites
ant que de mourir. Le gouuerneur
lant faire preuve de ce diſcours, fit
r les ſept corps enſemble dans la
. Elle étoit alors fort calme & ſans
ation ; cependant tout le monde vid
ſans admiration, qu'ils s'arrangerent
elle ſorte: que celuy du Seigñr alloit le
nier vers l'Orient, cõme on marche-
au petit pas : les autres ſix le ſuivant
ours éloignez de 2. pas. Apres qu'ils
nt avancé environ vne lieuë, le gou-
eur commanda qu'on les retirât, &
n les ſeparât fort loin l'vn de l'autre.
orps du Seigneur fut ietté au Nord-
t & les autres au Sudoueſt, d'vne
e lieuë de diſtance. Mais celuy-là
ça toûjours ſon train ordinaire, les
s paroiſſant immobiles iuſques à ce
e premier fût envne certaine diſtãce,
ttira les autres, & qui lui ayant don-
de vant, le ſuivirent comme auparas-

vant. Nous êtions plus de cent à
ſpectacle, & vn chacun en parloit
differemment : lors que ie dis que
doute, il êtoit de ces corps com
de pluſieurs pieces aymantées qui
cherchent êtant en vne certaine diſt
ce, & la plus aimantée attire p
puiſſamment les autres. I'aioutay
le corps du premier êtoit ſans do
plus aimanté, tant à raiſon d'vne
ferente & d'vne plus delicate nou
ture, qu'à cauſe d'vne naiſſance de
rents plus conſiderables. Ie dis en
que ce qui attiroit tous ces corps v
l'Oriét, étoit que leur pays étoit com
vn veritable aymant au regard de t
ce qui en ſortoit, cauſe aſſeurée de ce
attraction qui paroiſſoit ſi miraculeuſe
y avoit vn cap qui avançoit plus
deux mille dans la mer à trois lieuës
là : le Gouverneur ayant comman
à trois barquiers de les ſuivre iuſqu
ce lieu, ils rapporterent, qu'ils avoie
fait le détour avec autant de cond
te qu'vn expert patron le pourr
faire.

ci finit l'hiſtoire de Monſieur Sa-
r. On peut penſer avec beaucoup
probabilité, que s'étant embarqué
tôt aprés, il n'eut plus le loiſir d'é-
e les avantures de ſon retour.

FIN.

69-544
Worman
Mar. '69

E695
S125V

E695
F658V